

ÉTUDE

SUR LA

LITTÉRATURE IMPRESSIONNISTE

AU JAPON

THÈSE POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES

PAR

Takéshi ISHIKAWA

PROFESSEUR A L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE TORIO

PARIS

A. PEDONE, ÉDITEUR

13, Rue Soufflot, 13

1909

ÉTUDE

SUR

LA LITTÉRATURE IMPRESSIONNISTE

AU JAPON

ÉTUDE
SUR LA
LITTÉRATURE IMPRESSIONNISTE
AU JAPON

THÈSE POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES



PAR

Takéshi ISHIKAWA

PROFESSEUR A L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE TOKIO

PARIS

A. PEDONE, ÉDITEUR

13, Rue Soufflot, 13

1909



Digitized by the Internet Archive
in 2026

INTRODUCTION

Avant de commencer cette étude sur la littérature impressionniste du Japon, il importe d'indiquer brièvement le caractère particulier de la littérature japonaise en général, et les influences étrangères qui ont contribué à la formation de la langue elle-même.

Si on jette un coup d'œil sur la carte du monde, on voit, à l'Est de l'Asie, une suite d'îles qui s'étendent du Nord au Sud et qui constituent l'Empire du Japon. La Corée, qui s'avance comme un bras allongé du continent, touche pour ainsi dire la dernière île de cet empire, l'île de Kiou-Shiou (1); de ce fait, elle fut souvent la cause, entre le Japon et la Chine, de compétitions qui se prolongèrent jusqu'en 1895, où le traité de Shimonocéki mit fin à la guerre sino-japonaise; par contre, elle servit toujours d'intermédiaire entre ces mêmes pays. Aussi notre pensée a-t-elle subi l'in-

(1) Les mots japonais, dans ce livre, doivent être prononcés conformément aux usages de la langue française, et non pas suivant la notation, généralement admise jusqu'à présent, qui consiste à représenter les sons japonais par des voyelles prononcées comme en italien et des consonnes prononcées comme en anglais.

fluence du bouddhisme, et notre littérature s'est-elle beaucoup inspirée des œuvres de la Chine. La situation géographique explique donc, en partie tout au moins, le caractère de notre civilisation nationale.

Il est probable que nos ancêtres, venus soit de la Malaisie, soit du continent, et qui firent la conquête des îles nipponnes, se servaient déjà, pour écrire, de caractères idéographiques (1) ; mais ces caractères primitifs, d'ailleurs peu répandus, furent remplacés par les caractères chinois quand, en l'an 285 après J.-C. (2), un savant coréen, du nom de Wani, apporta au Japon le *Rongo*, ou « Discussions philosophiques », et le *Sennjimon*, ou « Livre de Mille caractères » (3). Bientôt on comprit la supériorité de l'écriture chinoise, que Wani fut chargé d'enseigner aux princes impériaux et aux nobles du palais. D'autres savants coréens, également versés dans les études chinoises, apportèrent à leur tour un enseignement qui produisit, dans les idées et les institutions japonaises, une révolution non moins profonde que celle qu'on devait observer plus tard quand la civilisation européenne fut in-

(1) Il ne s'agit pas ici des caractères attribués à l'époque primitive par Hirata, dont la théorie est aujourd'hui abandonnée, mais des signes qu'on trouve souvent sur les pierres tombales, les vases, les armes, etc.

(2) Seizième année du règne de l'empereur Ohjinn, d'après la chronologie traditionnelle.

(3) Texte qu'on employait pour la calligraphie.

roduite au Japon (1). A partir de cette époque, nos écrivains firent des emprunts constants à cette littérature chinoise qui, depuis si longtemps déjà, projetait sa lumière sur les peuples d'Extrême-Asie. L'ancienne Chine (2) devait exercer sur notre pays la même influence intellectuelle que la Grèce et Rome sur les nations modernes de l'Occident.

Alors que les Japonais se livraient ainsi à l'étude du chinois, des Coréens apportèrent, en 552 (3), les livres sacrés traduits du sanscrit en chinois et des statues du Bouddha. Le Japon avait eu jusqu'à cette époque pour religion le shinntoïsme, qui consiste en somme dans le culte de la nature et des ancêtres (4). L'importation d'une religion étrangère amena de grandes luttes entre les deux croyances et leurs représentants (5). Néanmoins, le bouddhisme se propagea peu à peu, comme le christianisme en Occident. Son plus fameux apôtre fut le bonze Koukaï (774-834) surnommé Kôbô Daishi (« saint Kôbô »). Ce personnage illus-

(1) A partir de la visite inopinée des « Kourofouné » (navires noirs) commandés par le commodore Perry (1853).

(2) Il faut remarquer que la Chine actuelle diffère essentiellement de la Chine ancienne. Ce vaste empire ayant été à plusieurs reprises livré à l'invasion des Barbares avoisinants, dont la politique habituelle consistait à massacrer les vaincus, les descendants des savants de l'ancienne Chine n'existent presque plus aujourd'hui.

(3) Treizième année du règne de l'empereur Kimméi (540-571).

(4) Voir *Le Shinntoïsme*, de M. Revon, Paris, 1907, et aussi la traduction anglaise du Kojiki, ou « Livre des choses anciennes », par M. Chamberlain, Tokio, 1882.

(5) La famille des Soga pour le bouddhisme, et les familles des Mononobé et des Nakatomi pour le shinntoïsme.

tre, après être resté trois ans en Chine, sous la dynastie Thang, pour étudier le bouddhisme, revint au Japon en 808, se mit à prêcher la nouvelle religion et fonda la secte de Shinn-Shou (1), aujourd'hui encore très répandue. Par un ingénieux mensonge, il soutint que la déesse shinntoïste Amatérasou-Ohmikami (2), « la grande et auguste déesse qui éclaire le Ciel », était une incarnation du Bouddha (3). Ainsi harmonisé avec la religion nationale, le bouddhisme se propagea avec une rapidité extraordinaire, et ce fut bientôt une mode, chez les nobles, de se raser la tête pour se retirer du monde. J'ajoute que le même Koukaï, d'après la tradition, inventa le *hira-kana*, complétant ainsi l'œuvre commencée par Kibi-no-Mabi, qui aurait imaginé le *kata-kana* une cinquantaine d'années auparavant (4). Ces deux syllabaires, simplifiant les caractères chinois, rendirent infiniment plus facile l'étude de l'écriture et contribuèrent ainsi beaucoup au développement de la littérature japonaise,

(1) Appelée aussi Shinn-Gion-Shou. Son siège central se trouve au mont Koyaçan dans la province de Kii.

(2) Pour cette déesse, voir *Le Shinntoïsme* de M. Revon, notamment pages 61 à 78.

(3) L'illustre bonze était allé se prosterner aux temples d'Ié pour obtenir l'inspiration décisive qui devait faire triompher la nouvelle religion ; et c'est d'une des grandes deesses adorées dans ces temples, Toyouké-himé, qu'il prétendit avoir reçu le secret de la suprême victoire bouddhique, la révélation de la doctrine éclectique qui devait escamoter tout le shinntoïsme en faisant de ses dieux des bouddhas incarnés (Voir *Le Shinntoïsme*, p. 181).

(4) Les *kana* sont une écriture phonétique composée de 47 caractères dont chacun représente une syllabe. Le *katakana* est une forme abrégée, le *hirakana*, une forme cursive de certains caractères chinois.

au moins pendant l'époque où certains écrivains les employèrent à l'exclusion des caractères chinois (1).

Les deux grandes influences étrangères que je viens de rappeler, chinois classique et philosophie bouddhique, devaient jouer un rôle si important au Japon qu'il n'y a pas de branche de la morale, de l'art ou de la littérature qui n'en garde plus ou moins quelque trace.

Cependant on aurait tort d'oublier le caractère original des Japonais. Bien qu'ils doivent beaucoup à la Chine et au bouddhisme, ils ont toujours conservé leurs traits particuliers. Dans la littérature, comme dans l'art, ils ne se sont jamais contentés de copier servilement leurs modèles. Ils ont su s'assimiler leurs emprunts, y ajouter leurs qualités propres ; de sorte que la littérature japonaise, restée fidèle au caractère national en dépit des influences étrangères, présente un véritable intérêt.

Ce sont les écrivains impressionnistes de cette littérature que je me propose d'étudier. Avant de raconter leur vie et de critiquer leurs œuvres, je résumerai en quelques mots l'histoire de leur époque. L'histoire du Japon, qui était à peu près ignorée des nations européennes il y a à peine soixante ans, n'est guère connue, même aujourd'hui, que d'un petit nombre de spécialistes. Il n'est donc pas inutile d'exposer l'état social et politique du pays aux diverses périodes pendant lesquelles ont vécu nos auteurs.

(1) Aujourd'hui encore, un grand nombre de savants à la japonaise ne veulent se servir que du *kana*.

Une remarque importante à faire, c'est qu'il est presque impossible de traduire fidèlement les textes japonais en une langue européenne. La différence énorme qui existe entre le français et le japonais m'a souvent découragé. Tout d'abord, nos textes classiques, dont la langue même a varié beaucoup suivant les époques et les auteurs, sont en général fort obscurs, comme le montrent assez les nombreux commentaires que nos philologues modernes ont dû écrire pour les élucider, et les contradictions perpétuelles de ces commentaires entre eux. Puis, lorsqu'on a enfin saisi le sens, comment reproduire les métaphores, les allusions, les citations indirectes qui constituent la beauté même de l'original ? Pour expliquer toutes ces nuances, que ne peut rendre une traduction, il faudrait une quantité de notes qui risqueraient de fatiguer le lecteur. Je me suis attaché cependant à donner des traductions aussi exactes que possible dans ces conditions, en y joignant seulement les explications indispensables.

Une difficulté qu'il convient d'indiquer à ce propos, c'est que bien des choses japonaises n'ont pas d'équivalent en Europe. Par exemple, la fleur du cerisier (*sakoura* (1)), que nous considérons comme la reine des fleurs,

(1) *Prunus pseudo-cerasus*. — Une fameuse poésie de Motoori Norinaga, le grand erudit du XVIII^e siècle, chante ainsi la beauté de cet arbre :

« Si l'on m'interroge

ne ressemble pas à celle du cerisier européen. Notre cerisier porte des rameaux de fleurs roses aussi belles qu'abondantes, qui couvrent le ciel du printemps, mais dont le fruit n'existe pour ainsi dire pas. De même, notre *hototoghiçou* (1), qu'il faut bien traduire en français par « coucou », est un oiseau particulier, gros comme une grive, et qui, en été, pousse des cris aigus et plaintifs (2).

Au demeurant, lorsqu'on écrit dans une langue autre que la sienne, il faut bien se contenter de viser plutôt à être compris qu'à obtenir l'élégance du style. Je termine donc en demandant une bienveillante indulgence.

Sur le cœur du Yamato
Aux îles déployées,
C'est la fleur du cerisier des montagnes
Qui dégage son parfum sous le soleil matinal. »

(1) *Cuculus poliocephalus*. — Un grand poète du ix^e siècle, Hitomaro, le célèbre en ces termes :

« Sur un bassin de mon jardin,
Les vagues de glycine s'agitent.
Cher hototoghiçou de la montagne.
Quand veux-tu venir chanter ? »

(2) Même observation pour d'autres animaux, comme le *kawazou* (une espèce de grenouille), le *karaçou* (corneille du Japon) ; pour d'autres plantes, comme l'*açagao* (liseron), etc...

LES ZOUI-HITSOU

La littérature japonaise possède une catégorie spéciale d'ouvrages qu'on appelle Zoui-hitsou (1). On peut exprimer ce terme, en français, par « littérature impressionniste ». Zoui-hitsou signifie : « suivant le caprice du pinceau », « au courant du pinceau ». Ce titre général indique assez que, dans ce genre d'écrits, on ne trouve ni arrangement, ni ordre. L'auteur note, au courant de la plume, ce qui lui vient à l'esprit sur le moment. Il écrit, au hasard de ses inspirations, les impressions qu'il a éprouvées, les histoires amusantes dont il a été témoin, toutes ses pensées ou observations les plus intimes.

Il ne faut pas confondre le zoui-hitsou avec le *nikki*, ou « journal ». Dans le *nikki*, l'auteur s'attache surtout à consigner les événements quotidiens de sa vie, dans leur ordre naturel. Dans le zoui-hitsou, au contraire, il nous donne les impressions personnelles que lui inspirent certains faits marquants, mais sans ordre chronologique, et, le plus souvent, il néglige d'indiquer la date de ces faits. Il

(1) Ou *Man-pitsou* (même sens).

n'en est pas moins vrai que, d'ordinaire, le zouï-hitsou présente plus d'intérêt pour le lecteur que le nikki : car ce dernier, moins riche d'idées, n'a guère de valeur littéraire que par la grâce du style, tandis que le zouï-hitsou, plus original au point de vue de la pensée, implique aussi plus d'art dans la composition des morceaux variés qui le constituent.

Une des premières choses qu'on remarque dans les zouï-hitsou, c'est le sentiment de la nature. On sait que les Japonais aiment à la contempler. Que le paysage soit charmant ou désolé, ils sont heureux de le regarder longuement. Rejetant tout souci, ils s'en vont, plongés dans la méditation, souvent pendant une journée entière. Il n'est donc pas étonnant que le sentiment de la nature tienne une large place dans un genre littéraire qui a pour but de décrire les impressions du moment.

D'un autre côté, quand l'auteur passe son temps à méditer chez lui, le passé revient à sa mémoire et sa pensée se porte aussi vers l'avenir. Des expériences acquises au cours de son existence, il tire des préceptes de conduite, des maximes, des conseils destinés à faciliter le chemin que d'autres auront à parcourir. Il précise aussi ses opinions sur la vie humaine, sur le dernier jugement, sur la vie à venir. Ces préceptes et ces opinions dépendent naturellement de la doctrine philosophique que l'auteur a préférée et approfondie. Si c'est un bonze savant, il exposera les idées bouddhiques ; si c'est un admirateur de Lao-Tseu, il nous enseignera les conceptions du taoïsme.

Cependant, d'une manière générale, le but de l'auteur n'est pas de moraliser. Le lecteur pourra suivre ou rejeter ses conseils ; il ne songe pas à les lui imposer comme une règle inflexible. En effet, le zouï-hitsou n'est pas un ouvrage philosophique proprement dit ; ce sont de simples réflexions que l'auteur soumet au jugement du lecteur. Aussi, tandis qu'un chapitre détaché d'un livre de philosophie perdrait beaucoup de sa valeur et de son intérêt, un chapitre de zouï-hitsou, pris à part, est toujours amusant à lire.

Mais le côté le plus intéressant des zouï-hitsou, c'est le tableau de la société dans laquelle vivait l'écrivain, et qu'il accompagne de ses appréciations personnelles (1). Nous y retrouvons les mœurs anciennes, les états sociaux, les idées dominantes de chaque époque ; et à cet égard, le zouï-hitsou vaut mieux parfois que les documents historiques. Il éclaire les diverses phases de la civilisation d'une lumière d'autant plus vive que l'auteur, étant à l'abri des représailles par suite du caractère intime de ces notes privées, a pu dire plus franchement ce qu'il pensait sur des événements dont les historiens proprement dits ne devaient parler qu'avec une extrême prudence (2).

Enfin, un zouï-hitsou nous permet, mieux que tout autre ouvrage, de pénétrer le caractère de son auteur. Une

(1) On en trouvera de nombreux exemples dans le Makoura no Soshi.

(2) Voir, par exemple, le chapitre vu du Hojoki.

femme savante, recherchée dans le monde, montrera son caractère orgueilleux, dédaigneux des hommes. Un ermite pessimiste nous exposera sous le jour le plus sombre les moindres événements, les plus petites difficultés. Un bonze souple et malin se moquera de la vie.

Nombre de zouï-hitsou n'étaient pas destinés à la publicité : les titres qu'ils portent leur furent donnés plus tard par des lecteurs. Comme l'auteur écrivait pour lui-même, on trouve nécessairement dans ses pages des idées plus ou moins libres et des opinions un peu outrées, parfois même utopiques. Mais ces réflexions dépourvues d'artifice sont précisément ce qui fait pour nous le prix des zouï-hitsou.

Ce genre particulier n'a pas d'équivalent exact dans la littérature française. Cependant, divers ouvrages analogues, comme les *Mémoires* de divers écrivains, les *Pensées* de Pascal, les *Maximes* de La Rochefoucauld, les *Lettres persanes* de Montesquieu, etc., peuvent être regardés comme des zouï-hitsou. Il est même fort curieux de retrouver, bien des fois, exactement les mêmes réflexions dans les zouï-hitsou japonais et dans les ouvrages correspondants de la France.

Les zouï-hitsou sont très populaires au Japon. Un des premiers en date est le Makoura no Soshi, composé par une dame d'honneur de la cour de Kyoto, Sei Shonagon, vers l'an 1000. A partir de cette époque, on voit se multiplier les écrits de ce genre ; car il semblait facile

de faire des ouvrages où l'on s'amuse à noter ses pensées sans être astreint aux difficultés de la composition. Un autre zouï-hitsou très connu est le Hojoki, écrit par l'ermite Kamo Tchomei, en 1215. Enfin, un troisième zouï-hitsou fameux dans l'ancienne littérature est le Tsouré-Zouré-Gouça, composé vers le milieu du xiv^e siècle par le bonze Kennkô. C'est une étude sur la vie, le caractère et l'œuvre de ces trois auteurs que j'ai choisie pour sujet de cette thèse.

Mais des trois zouï-hitsou que je viens de mentionner, le Tsouré-Zouré-Gouça est le plus intéressant par la fécondité des idées comme par la beauté du style. Né au temps des grandes guerres intestines du Japon, Kennkô avait subi des influences très diverses, et son caractère est fort discuté par nos critiques nationaux. Kennkô et son ouvrage seront donc l'objet principal de ce travail.

PREMIÈRE PARTIE

YOSHIDA KENNKÔ ET LE TSOURÉ-ZOURÉ-GOUÇA

CHAPITRE PREMIER

VIE DE KENNKÔ (1).

Tout écrivain étant soumis aux influences de son temps, il convient, avant d'exposer la vie de Kennkô, de rappeler d'abord l'état politique et social de son époque.

Sei Shonagon avait vécu pendant une période de paix pro-

(1) Sources principales :

Nakazono Kimikata, *Le Enntai Réki* (xiv^e siècle).

Bonze Séitétssou, *Le Séitétssou Monogatari* (même époque).

Anonyme, *Le Ghenntei Bounço* (même époque).

Kennkô, *Le Kashou*, « Recueil privé » des poésies de Kennkô.

Mito Mitsoukouni, *Le Daï Nihon Shi*. « Grande histoire du Japon. »

Anonyme, *Le Ourabé Kennkô Denn*. « La vie d'Ourabé Kennkô »
xvii^e siècle).

Hattori Soshô, *Le Kennkô Hôshi Dennki*. « Bibliographie de Kennkô »
(xviii^e siècle).

fonde, à cette cour de Hôïan qui cherchait son plaisir dans les concerts, les concours de belles-lettres et autres divertissements délicats : le Makoura no Soshi nous montre donc courtisans et dames d'honneur passant leur existence dans les plaisirs frivoles. Komo Tchômei avait vu les grandes guerres civiles des Minamoto et des Taïra ; après la chute de ce dernier clan à la bataille navale de Danno-oura, il avait vu le pouvoir aux mains de Yoritomo, le premier Shôgoun, tandis que bientôt celui-ci soulevait le mécontentement de son jeune frère Yoshitsouné et des restes de la famille vaincue ; et en présence de tous ces troubles civils, Tchômei était devenu profondément pessimiste.

Quand Kennkô naquit, en 1283, c'était au moment de la grandeur du gouvernement de Kamakoura. Hojo Tokimouné venait de repousser, en 1281, à Tsoukoushi (1), les cent mille soldats de Ghenn (2) ; toute la puissance appartenait aux régents Hojo, qui l'exerçaient au nom des Shôgouns ; l'empereur n'avait plus aucune autorité réelle. C'est à ce moment que la régence fut occupée par Takatoki, un enfant qui ne pouvait se faire obéir. L'empereur Go-daïgo, aidé de l'ex-empereur Go-ouda, essaya alors (1324) de renverser les Hojo et de reprendre le pouvoir ; mais l'entreprise fut découverte, et deux seigneurs, Hino

(1) Dans la partie sud de l'île de Kiousshou.

(2) Une immense flotte, qu'on appelle avec raison « l'Armada de l'Asie », et qui avait été envoyée par Koublai-Khan pour conquérir le Japon.

Soukétomo et Foujiwara Toshimoto, furent emmenés à Kamakoura et conduits au supplice. L'ex-empereur Go-ouda, désespéré, tomba malade et mourut bientôt (1324). En présence de cette mort imprévue de son maître, Kennkō, qui était alors commandant de la garde de gauche (1), comprit qu'il ne pouvait aspirer désormais à une plus haute situation ; il sentit toute l'incertitude de la vie humaine, renonça au monde, se fit bonze, et décida de voyager à travers le Japon.

Pendant son absence de Kyoto, l'empire subit des changements extraordinaires. Nombre de généraux, partisans de l'empereur, étaient accourus pour soutenir sa cause, parmi lesquels le prince Morinaga, Kouçounoki Maçashighé, Nitta Yoshiçada et Ashikaga Takaouji. L'armée impériale fut partout victorieuse, et, la deuxième année de l'ère Shokéi (1333), Nitta Yoshiçada s'empara de Kamakoura, où Takatoki trouva la mort. Dès lors, l'empire était de nouveau aux mains de l'empereur Go-daïgo. C'est ce qu'on appelle la restauration de Kemmbou (2), du nom de l'ère qui fut alors adoptée. Mais l'empereur ne sut pas distribuer avec impartialité les récompenses et les châtiments : craignant la puissance des généraux, il donna les fiefs de préférence à des nobles qui n'avaient rien fait pour cette reprise du pouvoir. Les généraux, mécontents, voulurent revenir à un gouvernement shōgounal ; et l'un des plus

(1) *Sahioé no Souké.*

(2) *Kemmbou no Tchoukō.*

ambitieux, Ashikaga Takaouji, saisissant l'occasion, vint envahir la capitale, la première année de l'ère Ennghenn (1336).

Kennkô, qui était rentré à Kyoto après la restauration, se réfugia alors dans une petite maison sur la montagne de Kounimi. L'armée impériale eut cette fois le dessous ; Kouçounoki Maçashighé et Nitta Yoshiçada moururent tour à tour ; l'empereur dut s'enfuir et s'enferma dans un château-fort de Yoshino, sur une montagne escarpée. La dynastie qu'il représentait fut dès lors appelée la dynastie du Sud (1), par opposition à la dynastie du Nord (2) qu'établit Ashikaga Takaouji, en faisant monter sur le trône de Kyoto un prince impérial qui fut l'empereur Kômyô. Cette scission devait persister jusqu'à la neuvième année de l'ère Ghenntokou (1392), où l'empereur Go-Kaméyama (3), de la dynastie du Sud, transmit les trésors sacrés à l'empereur Go-Komatsou (4) de la dynastie du Nord, en l'appelant son fils et en cimentant ainsi la réconciliation des deux dynasties. Durant cette époque de troubles, Kennkô, n'oubliant pas les faveurs de l'ex-empereur Go-ouda, fut toujours pour la dynastie du Sud. Il était souvent appelé au palais de Yoshino ; et c'est ainsi qu'en 1348, l'empereur Go-daïgo étant tombé malade, il passa plusieurs mois auprès de lui, pour

(1) Nantchô

(2) Hokoutchô.

(3) 1369-1392.

(4) 1383-1412.

prier le Bouddha d'apaiser ses souffrances. Cependant, il n'était pas un adversaire déclaré de la dynastie du Nord : plus d'une fois il se rendit à la cour de l'empereur Kômyô pour assister à la réunion des poètes. Nous verrons, en effet, qu'il n'aimait pas les difficultés et qu'il n'avait pas un caractère très rigide.

Maintenant que nous l'avons replacé dans son milieu, étudions notre auteur lui-même.

Yoshida Kennkô naquit à Kyoto la sixième année de l'ère Annko (1283), sous le règne de l'empereur Go-ouda. Ses ancêtres descendaient du prince Foujiwara no Kamatari. Son père, Ourabé Kanéaki, était gardien du temple shintoïste de Yoshida, près de Kyoto. Il eut trois fils, Djienn, Kanéo et Kanéyoshi. Ce dernier, lorsqu'il se rasa la tête, changea son nom en lui donnant la prononciation chinoise : *Kennkô*. On aurait dû l'appeler Ourabé Kennkô, étant donnée sa famille ; mais comme il habitait à Yoshida, il fut connu sous le nom de Yoshida no Kennkô, « Kennkô de Yoshida ».

Le jeune Kanéyoshi montra une intelligence précoce. Il aimait beaucoup la littérature japonaise, et se faisait remarquer aussi par son talent calligraphique. Dès l'âge de douze ans, il étudiait les classiques chinois, surtout la philosophie de Rôshi (Lao-Tseu). Nous verrons, en analysant le Tsouré-Zouré-Gouça, combien il aimait cette doctrine. En même temps, avec son frère Kanéo, il se livrait avec ardeur à l'étude de la poésie japonaise. C'est ainsi

que, dans la deuxième année de l'ère Enkō (1309), sous le règne de l'empereur Hanazono (1), il fit, sous le titre de *Shinn-yōi-Bourouï*, un recueil en quinze volumes des poésies de l'âge des dieux. Cet ouvrage lui valut d'être élevé au sixième rang à la cour et d'être nommé Sama-no-Soukē, sous-chef des écuries de gauche. Peu après, il devenait Kourando, secrétaire du palais. L'ex-empereur Go-ouda (il avait abdiqué en 1287) appréciait beaucoup son talent et le nomma Sahiō-no-Soukē, commandant de la garde de gauche. Les empereurs retirés gardaient toujours en mains les rênes du gouvernement, et souvent même avaient plus de puissance que l'empereur régnant lui-même. C'était le cas de Go-ouda, empereur d'une rare intelligence, et ce fut donc une bonne fortune pour Kennkō de se trouver sous sa protection. L'histoire ne nous dit rien de ce que fit Kennkō pendant cette période de sa vie ; mais tout porte à croire qu'il n'était pas encore le poète pessimiste que nous rencontrerons dans la suite, et qu'il était plutôt gai et ambitieux. Egalemeut versé dans la littérature chinoise et dans la littérature japonaise, ses talents de lettré ne pouvaient que lui valoir des succès à la cour. Il était aussi habile escrimeur au sabre et bon archer, comme en témoigne l'anecdote suivante racontée dans le VIII^e volume de l'Entai-Rēki (2) : « A côté de la Porte de Haghi, on aper-

(1) 1309-1318.

(2) Chronique composée par le premier ministre Nakazono Kimi-akta (1279-1349).

cut deux oiseaux étranges. Le seigneur Kanéyoshi, prenant un arc solide, tua ces deux oiseaux en leur perçant le corps. L'un d'eux, ressemblant à un canard sauvage, avait des plumes noires ; l'autre, pareil à un faucon, était tout rouge. Médecins et savants examinèrent ces oiseaux de près ; mais personne ne put dire leur nom. » La date (1) de ce récit nous montre que Kennkô avait alors 26 ans.

Il se rasa la tête à 42 ans, dans la deuxième année de l'ère Séitchou (1325), peu après la mort de l'empereur Go-ouda (1324). L'histoire ne nous apprend rien de ce qu'il fit dans l'intervalle. Mais je pense qu'étant jeune encore, et son talent poétique le faisant estimer à la cour, il dut avoir quelques aventures amoureuses. C'est pendant ce temps sans doute qu'il apprit à connaître toutes les anciennes coutumes du palais, et qu'il recueillit les anecdotes amusantes que nous trouvons si souvent dans le Tsouré-Zouré-Gouça. N'étant pas marié, il n'ignora pas les relations qui existaient alors entre courtisans et dames d'honneur. Cela peut nous expliquer certains passages de son œuvre, qu'il serait difficile de concevoir comme étant les paroles d'un religieux. S'il avait été bonze dès son enfance, il n'aurait pu écrire d'une manière si vivante sur des choses auxquelles les bonzes sont étrangers. On pense en général que Kennkô s'était tonsuré pour renoncer au monde et que par conséquent il était un bonze convaincu,

(1) 14^e jour du 6^e mois de la 2^e année de l'ère Ennkei (1309).

sérieux, désireux de servir fidèlement le Bouddha (1). Je crois plutôt que s'il se rasa la tête, ce fut pour échapper à l'attention de ses contemporains. Ayant été un fidèle sujet de l'empereur pendant les guerres civiles, il aurait pu être exposé ensuite, comme laïque, aux persécutions des Ashikaga ; sa connaissance du bouddhisme lui fournit le moyen de se faire prêtre et d'éviter ces ennuis.

En tous cas, après la mort de l'ex-empereur, il ne pouvait plus espérer une haute situation au palais ; et d'ailleurs le malheur qui venait de frapper son maître ne pouvait qu'assombrir sa conception de la vie. C'est pour ces raisons qu'il se fit bonze et qu'il partit en voyage dans l'automne de 1325. Son itinéraire et ses occupations pendant le trajet n'ont pas été recueillis par l'histoire : mais nous pouvons les reconstituer, dans une certaine mesure, en parcourant la collection de ses poésies ; car, aimant beaucoup les vers, il en composa sans cesse pour exprimer les sentiments que faisaient naître en lui les divers milieux qu'il traversait. Je pense qu'il alla par la province d'Ohmi et par la grande route de Kiço, jusqu'à Moutsou (département actuel d'Aomori), qu'il visita le fameux paysage de Matsou-Shima (2) et qu'il revint à Kyoto par la grande route du Tokaïdo, dans la deuxième année de Kennbou (1335). Voici quelques poésies qui me semblent démontrer ce trajet. Tout d'abord, les

(1) C'est l'opinion de Mouro Kiouço et de bien d'autres.

(2) Un des trois paysages célèbres du Japon (*San kēi*, qui sont Matsou-Shima, Itsoukou-Shima, et Ama-no-Hashidaté.

vers suivants : « Je vais teindre la manche de mon vêtement plus rouge que les feuillages rougis par la rosée sur la montagne de Kiço. » Il résulte bien de là qu'il était allé à Kiço ; et on en peut conclure aussi qu'il s'y trouvait en automne : on croyait en effet que c'est la rosée qui fait rougir les feuilles aux premiers froids (1) ; au printemps ou en été, il ne se serait pas exprimé de cette manière. Sur la montagne de Kiço, il habita, à l'endroit nommé Oçaka, une petite maison tranquille qui lui plut beaucoup, et où il passait son temps à prier le Bouddha. Mais un jour, le gouverneur de la province, chassant le cerf, vint de ce côté avec sa suite ; Kennkô, ennuyé, abandonna cette demeure en laissant les vers suivants : « Cet endroit encore n'est qu'au monde humain : cherchons une demeure perdue dans les montagnes, où on puisse passer son temps à la méditation. » Quand il était à Moutsou, comme il faisait très froid la nuit, il composa cette poésie : « Tôfou, dans Mitchinokou (2), produit des nattes célèbres : on pourrait bien m'en donner une pour me protéger contre le froid du voyage. » J'ai dit qu'il était allé aussi à Matsou-Shima ; et en effet, nous avons de lui un chant où, regardant la lune sur la mer, il s'écrie : « Sur la plage de Matsou-Shima, il n'y a point de pêcheurs

(1) Une vieille poésie dit, en effet :

« Est-ce la rosée qui teint ainsi
Les feuilles des arbres pendant la nuit ?
Chaque matin je les trouve
Encore plus rougies que la veille. »

(2) Nom ancien du département d'Aomori.

qui puisent l'eau salée : je suis triste en contemplant la lune qui erre au gré des vagues, sans compagnon. » Lorsqu'il rentra à Kyoto, il apprit que nombre de parents et d'amis étaient morts pendant son absence ; il exprima alors sa mélancolie par ces vers : « Je n'ai pas beaucoup d'amis pour causer : je voudrais pouvoir faire revivre les temps passés. » La même année (1335), il fut appelé au palais pour la réunion des poètes, où il composa une poésie que nous possédons, et qui, bien que peu intéressante en elle-même, offre cependant quelque importance en nous montrant qu'il y assistait.

Dans la troisième année de l'ère Kemmô (1336, le gouvernement de l'empereur Go-daïgo restauré fut attaqué par Ashikaga Takaouji, et Kyoto devint un champ de bataille. Kennkô, qui ne pouvait supporter ce tumulte, quitta la capitale pour se réfugier sur la montagne de Kounimi, avec son disciple Jakoukan et un jeune homme du nom de Miôshô-Marou. Je pense que c'est à cette époque qu'il commença son Tsouré-Zouré-Gouça, pour des raisons que j'expliquerai plus loin. Il changea d'ailleurs bientôt de domicile, pour s'installer tour à tour dans les provinces de Ki-i et de Yamato. La maison qu'il occupa ensuite à Abéno, dans la province de Settsu, le fixa plus longtemps. Il y fabriquait, avec ses disciples, des nattes qu'il vendait à Kyoto. Cependant, il passa la plus grande partie de ses jours à étudier le bouddhisme et à en instruire ses élèves.

Lorsqu'il eut atteint 61 ans, dans la quatrième année de

Kôkokou (1343), il revint de nouveau à Kyoto. C'est non loin de cette capitale, à Narabi-gaoka, qu'il érigea sa pierre tombale, sur laquelle il grava ces vers : « Je voudrais bien mourir parmi les fleurs de Narabi-gaoka ; combien de printemps pourrai-je passer dans cette demeure favorite ? » On peut supposer que son désir était de terminer sa vie en ce lieu. Cependant, le douzième jour du huitième mois, son frère Kanéo ayant commis un sacrilège, Kennkô dut s'occuper d'obtenir la grâce du coupable. En même temps, il était sans cesse appelé au palais de Yoshino pour la maladie de l'empereur Go-daïgo. Kennkô, qui avait renoncé à la vie et qui s'était épris de la solitude, avait le dégoût de toutes ces affaires du monde : il repartit en voyage à Iga, Icé, etc. Pendant la troisième année de Shohéi (1348), il occupa une petite maison à Ogoura, une colline près de Kyoto, avec le poète Ton-a (1292-1376), qui devait être compté avec Jôbenn, Kéi-oun et Kennkô lui-même, comme un des « quatre rois célestes » (1) de la poésie de ce temps. Cette réunion de poètes attirait à la demeure de Kennkô beaucoup de nobles et de seigneurs du palais. C'est là qu'il expliquait et critiquait le Shinn-Kokinshou, le Recueil de poésies japonaises compilé par Foujiwara Téika en 1204. C'est là encore qu'il choisit lui-même, avec l'aide de ses confrères, les poésies qui devaient composer le Shinn-Cenn-Zaishou.

En même temps, attiré par l'empereur Kômyo, il vint

(1) *Shi-tennô*, épithète empruntée à la mythologie hindoue.

souvent au palais de Kyoto pour y prêcher ou pour composer des poésies japonaises ; mais finalement, comme il n'aimait pas la dynastie du Nord, il s'éloigna de ce palais et vint habiter le village de Naho, dans la province d'Iga. Le deuxième mois de la cinquième année de l'ère Shokéi (1350), il tomba gravement malade. L'empereur Komyo lui envoya le médecin du palais, Waké Kiyoyouki, avec des cadeaux (argent et aliments). Kennkō répondit au messager de l'empereur : « Le déménagement pour l'autre vie est le bonheur pour un bonze, et je n'ai besoin ni d'argent ni de repas. Mais je n'en suis pas moins reconnaissant de l'insigne faveur de l'empereur. » Il distribua l'argent et les aliments aux pauvres du village, et refusa de prendre des médicaments. Le 15 de ce mois, il mourut paisiblement. On admira beaucoup le désintéressement avec lequel il avait refusé de recevoir de l'argent de la dynastie illégitime. Les nombreux passages de ses écrits où il fait l'éloge de la dynastie du Sud montrent assez pourquoi, s'il avait souvent fréquenté les réunions de poètes et les concerts du palais de Kyoto pour son agrément, il ne voulut cependant pas recevoir avant sa mort un secours pécuniaire de cette dynastie. Quand on apprit à Kyoto la triste nouvelle, l'empereur Kōmyō (1336-1348) et l'ex-empereur Soukō exprimèrent leurs regrets de voir disparaître le meilleur poète de l'époque. Ils envoyèrent des prêtres fameux du temple Enryakouji pour les funérailles, auxquelles assistèrent beaucoup de nobles et même le premier ministre Nijō-Yoshi-

moto. L'empereur conféra aussi au poète, comme titre posthume, la haute dignité ecclésiastique de *Gon-Çozou*. Son corps fut enseveli dans le temple Kokou-Bounji de la province d'Iga, le 18 du mois.

Kenkô avait écrit beaucoup d'ouvrages, dont voici la liste :

D'abord, cinq ouvrages qui n'existent plus aujourd'hui, mais dont des fragments se trouvent dans divers auteurs :

Le SHINN-ÉI-BOUROUI, 15 vol., un recueil de poésies de l'âge des dieux, choisies avec le concours de ses deux frères.

Le SHIMPOU-WAKI, 3 vol., probablement l'histoire ancienne du Japon, à en juger par le titre.

Le WÔJÔ-DENN, 1 vol., contenant sans doute les opinions de l'auteur sur la vie et la mort.

Le JAKOUKÔ-JÔDÔ-ROKOU, 1 vol., considérations sur le bouddhisme.

Le AKIMOTO-TCHOUNAGON-KI, 1 vol., histoire d'Akimoto, un seigneur qu'il aimait beaucoup. Cet ouvrage fut composé dans un temple du mont Hiéi, la quatrième année de l'ère Shohéi (1349).

Voici maintenant ceux qui nous sont parvenus :

Le TSOURÉ-ZOURÉ-GOUÇA, 2 vol. C'est l'ouvrage que je vais étudier ci-dessous plus longuement. En effet, dans ce livre d'esquisses sans ordre, qui n'était pas destiné à la

publication, mais où il a noté ses impressions, ses conseils, les anecdotes du temps, etc., au caprice de la plume. le caractère de l'auteur apparait plus clairement que dans ses autres écrits.

Le NÉZAMÉ-NO-KI, le « Livre du réveil », c'est-à-dire, le réveil de l'homme qui a été longtemps trompé par la vie et qui comprend enfin la vérité religieuse. Ce sont des conseils touchant le confucianisme, le bouddhisme et le taoïsme. L'ouvrage fut composé dans le temple Ago-Myo-jinn, pendant la quatrième année de l'ère Shohōi (1349), un an avant la mort de l'auteur. Dans cet ouvrage, Kennkō met en ordre les préceptes qui se trouvaient déjà épars dans le Tsouré-Zouré-Gouça et qu'il arrange d'une manière systématique pour prêcher sérieusement sa doctrine.

Enfin, à côté de ces œuvres en prose, le KASHŌ, recueil des poésies de Kennkō, en 1 volume. Dans ces vers, Kennkō s'éloigne plutôt du style trop orné de son temps pour imiter le genre du Kokinnshō. Beaucoup d'entre ces poésies mettent bien en lumière la doctrine du bouddhisme, en même temps que le pessimisme modéré de l'auteur.

CHAPITRE II

LE TSOURÉ-ZOURÉ-GOUÇA.

Dans le chapitre précédent, nous avons étudié la vie de Kennkô Hôshi en la plaçant dans son milieu historique. Avant d'aborder maintenant l'examen de son caractère, je dois d'abord faire connaître son œuvre principale, le Tsouré-Zouré-Gouça. Ce livre, écrit au caprice de la plume, selon les impressions quotidiennes de son auteur, nous les donne, telles qu'il les éprouve, sans aucun fard, mais toujours sous une forme élégante et variée.

Nous y découvrons ses idées, ses goûts, ses jugements, et nous pouvons acquérir ainsi une idée assez exacte de sa personnalité, qui se voile au contraire dans son Nézamé-no-ki. Ce travail secondaire n'est en effet qu'un ouvrage de propagande bouddhique, où l'individu disparaît derrière des préceptes moraux et des réflexions philosophiques.

Voyons d'abord d'où vient le nom de *Tsouré-Zouré-Gouça*. Les commentateurs anciens voulaient que Kennkô lui-même eût réuni sous ce titre les morceaux épars qui forment le recueil. D'après eux, il aurait emprunté cette dénomination aux premières lignes de l'ouvrage : « Pour abréger les longues journées d'ennui, je m'assieds à ma

table à écrire et m'amuse à noter toutes les idées qui me viennent à l'esprit. C'est une occupation qui me distrait énormément ». D'où, Tsouré-Zouré (ennui), Kouça (herbes) ; donc : « Herbes de l'ennui », ce qui veut dire, par un joli symbole, que ses idées levèrent, dans son ennui, comme l'herbe dans un chemin délaissé. Des écrivains, tels que Hayashi Dōshōun, Dazai Tsounéhira, etc., tombèrent d'accord à ce sujet. Plus formel encore que ses prédécesseurs, Kitamura Tighinn (1624-1705), dans la critique approfondie (1) qu'il fit du Tsouré-Zouré-Gouça, soutient cette opinion en citant à l'appui un passage du livre même. « Kennkō, dit-il, dans le chapitre CXVI de son Tsouré-Zouré-Gouça, écrit ceci : Autrefois, on ne se mettait point en peine pour donner aux ouvrages, comme aux temples ou aux personnes même, des noms propres recherchés, et on adoptait ceux qui étaient simples et faciles à trouver. De nos jours, c'est tout le contraire, et nous délibérons longuement pour inventer des noms qui donnent une haute idée de notre érudition. C'est ridicule. A quoi bon chercher des noms compliqués ?... Kennkō appliqua ses principes à son ouvrage, et prit tout simplement comme titre quelques-uns de ses premiers mots ».

Des recherches plus récentes, telles que celles de M. Hemmi Nakaçabourō, professeur à l'école des hautes études de la littérature japonaise (2), ont démontré qu'on a

(1) Voir son *Boundan Shō*, p. 2.

(2) La Kokougakou-inn-Daigakou, à Tokio.

attribué à tort à Kennkô, qui n'avait pris la plume que pour se distraire, l'idée de publier ses pensées et que ce furent Imagawa Ryoshounn (1324-1420), daïmio épris de belles-lettres, et Mioshô-Marou, ancien disciple de Kennkô, qui réunirent et publièrent les pages éparses où s'étaient fixées les réflexions du solitaire. Kennkô avait écrit seulement pour ses disciples et pour ses amis, sans songer à répandre autrement ses idées.

Les critiques modernes arrivèrent à cette conclusion en parcourant le seul document historique de cette époque, l'Enntai Réki, dont le 18^e volume présente le passage suivant, daté du deuxième mois de la première année de l'ère Kan-wo (1350) : « Après la mort de Kennkô Hôshi, on ne trouva dans sa maison qu'un Hôké-Kyô (livre sacré bouddhique) écrit par un calligraphe ancien, un Roshi-Kyô (livre sacré taoïste) de sa propre main, deux volumes du Ghennji-Monogatari (1), deux volumes d'histoire de l'antiquité, deux paquets de papiers de rebut, deux habillements noirs complets, un lit avec la couverture et l'oreiller, quelques tasses et quelques assiettes ». Ainsi, le Tsouré-Zouré-Gouça n'est même pas mentionné dans cette liste.

Aidés par un autre document datant du milieu du xviii^e siècle, les « Gravures annotées du tombeau de Kennkô », d'Icô Téijo, ces mêmes critiques découvrirent de quelle

(1) *L'Histoire de Ghennji*, célèbre roman de Mouraçaki Shikibou.

manière notre Zouï hitsou parvint à la connaissance du public.

« On ignorait autrefois, dit cet ouvrage, que Kennkô avait laissé le Tsouré-Zouré-Gouça. Cependant, Imagawa Ryoshoun avait pris comme domestique Miôshô Marou, le disciple de Kennkô. Un jour, comme Imagawa demandait à Miôshô si, en mourant, son maître n'avait pas laissé quelques poésies ou romans, celui-ci répondit : « Son cahier de poésie japonaise, ainsi que tous les papiers sur lesquels il écrivait, étaient collés contre les cloisons de sa maison. J'en ai gardé moi-même quelques-uns comme souvenir. » Imagawa, voulant recueillir ces précieuses feuilles, dépêcha Miôshô Marou au temple Ishinn-inn, de Yoshida, et Iyonô Tarô, son propre serviteur, homme qui avait des lettres, à la maison d'Iga. Une cinquantaine de pages de poésies furent trouvées dans cette dernière, tandis qu'on découvrit le Tsouré-Zouré-Gouça, collé en partie au mur de la maison de Yoshida, ou jeté au hasard sur les pages dédoublées de livres quelconques. Imagawa, secondé par Miôshô Marou, classa soigneusement le tout, et, ajoutant à cette collection les pages que s'était réservées Miôshô Marou et celles que possédait le seigneur Nijô, il forma ainsi deux volumes de poésie, et deux volumes du *Tsouré-Zouré-Gouça*. Comme ils furent charmés, dès les premières lignes, par l'expression gracieuse et amusante du *Tsouré-Zouré*, ils la donnèrent comme titre à notre recueil. »

On a donc été amené à conclure de ces documents historiques que, si Kennkô a bien écrit son œuvre, au moins a-t-elle été groupée et coordonnée par Imagawa Rioshoun et Miôshô Marou ; et que, puisqu'il n'avait même pas songé à publier ses écrits, à plus forte raison ne pouvait-il en avoir choisi lui-même le titre. La littérature japo-

naïse nous offre beaucoup d'ouvrages ayant pour titre quelques-uns des caractères de leurs premières lignes, comme le Takétori-Monogatari (1), le Konjakou-Monogatari (2), etc.

Je voudrais à présent essayer de déterminer vers quel moment fut écrit le Tsouré-Zouré-Gouça. Jamais Kennkô, qui jetait rêveries et réflexions au hasard des caprices de sa pensée, non en vue de la postérité, mais pour lui-même, n'eut l'idée de dater une seule des nombreuses pages dont il avait orné ses murs. D'ailleurs, à cette époque, les auteurs se souciaient peu de dater leurs écrits, et en dehors du Hôjôki de Kamo Tchôméi, nous ne trouvons pas une seule mention de ce genre. Notre tâche serait donc malaisée si l'ouvrage lui-même ne nous offrait, par chance, quelques point de repère, au moyen desquels nous arriverons à préciser assez exactement vers quelles années le moine charmait ainsi sa solitude.

Dans le chapitre XXXIII du tome I^{er}, Kennkô nous dit : « Lorsque le palais impérial fut achevé, quantité de personnes vinrent s'assurer s'il était bien bâti conformément aux anciennes coutumes... ». Le palais dont il est ici ques-

(1) « Histoire du coupeur de bambous », petit conte de fées écrit par un auteur inconnu au commencement du x^e siècle. Le récit commence en effet, par la phrase suivante, « y avait autrefois un vieillard du nom de Takétori (« coupeur de bambous »).... »

(2) « Récit d'autrefois », recueil d'historiettes amusantes composé par Minamoto Takakouni (qu'on appelle le dainagon d'Ouji), vers le milieu du x^e siècle. Toutes ces anecdotes commencent par les mots « Autrefois, il y avait (Konjakou)... »

tion fut construit au printemps de la première année de Kemmbou (1334) (1) et fut incendié le premier mois de la troisième année de la même ère (1336). De la façon dont notre auteur en parle, il ressort clairement que ces lignes furent écrites peu après la cérémonie d'inauguration, et, par suite, nous ne sommes peut-être pas très éloignés de la vérité en faisant remonter à 1332 ou 1333 le début de son zoui-hitsou, au moment où la guerre civile, un instant apaisée, rendit Kyoto presque habitable, et permit à Kennkō de cesser ses voyages pour prendre la plume.

Sans doute objectera-t-on que Kennkō, ayant traité les sujets les plus variés, et ayant abandonné pêle-mêle les pages blanches où sa pensée s'était fixée, son œuvre fut arbitrairement classée, de telle sorte que les 32 chapitres précédant celui dont nous venons de parler pouvaient lui être postérieurs. Mais il ne faut pas oublier que Mioshō Marou, disciple fervent de Kennkō, aida lui-même Imagawa dans la coordination du manuscrit et que sa mémoire fidèle s'efforça d'en rétablir les parties diverses dans leur ordre d'origine. D'un autre côté, l'habitude même qu'avait le moine, faute du papier blanc nécessaire, de fendre par le milieu les pages doubles de nos livres japonais pour y coucher ses idées, donne une suite naturelle à la plus grande partie de l'ouvrage, comme le prouvent de façon

(1) D'après la chronologie du Japon, du professeur Tanahashi, p. 192.

évidente les chapitres I à IV (1), V à IX (2), X à XII (3), etc., où les sujets ont entre eux un lien visible.

Par le chapitre 203, du tome II, nous voyons que le Tsouré-Zouré-Gouça, commencé vers 1333, était encore en cours en 1336. Kennkô nous rapporte, en effet, une anecdote sur le seigneur Kimiaki, vice-ministre du palais impérial. Kimiaki ayant été promu à cette fonction le cinquième mois de la troisième année de l'ère Kemmbou (1336), le chapitre 203 fut donc nécessairement écrit après cette date. Enfin, dans le chapitre 237, un des derniers, nous constatons que trois années plus tard, l'œuvre était sûrement terminée. Nous y lisons que « quand le présent empereur habitait encore le palais du prince héritier », Kennkô s'était rendu à ce palais. Mais de quel empereur s'agit-il ici ? A cette période troublée du xiv^e siècle, deux maisons impériales se disputaient le pouvoir, et le bonze lettré était également bien reçu dans les deux cours. Toutefois, s'il consentit, comme nous l'avons vu, à se rendre de temps à autre au palais de Kômio, de la dynastie du Nord, au moins ne voulut-il jamais rien accepter de lui, et il garda à la dynastie du Sud, qui l'avait toujours favorisé, sa fidélité intacte. De plus, il me paraît probable que l'empereur Gô-ouda, père de l'empereur régnant, qui l'avait introduit à la cour, lui avait aussi confié, alors qu'il était un officier de la garde

(1) Dans ces quatre chapitres, Kennkô nous parle de la vie humaine en général.

(2) Cinq chapitres consacrés à montrer la vanité du monde et à conseiller aux jeunes gens de se mettre en garde contre les passions.

(3) Contenant ses opinions sur l'habitation.

impériale célèbre pour ses travaux sur la littérature japonaise, le soin d'enseigner cet art à l'héritier présomptif. D'où les visites qu'il mentionne au palais du prince impérial. Il ne peut donc avoir eu l'idée, en parlant du « présent empereur », que de faire allusion à celui qui était, à ses yeux, le maître véritable, l'empereur Go-daïgo, fils de Gi-ouda. L'empereur Go daïgo mourut le seizième jour du huitième mois de la quatrième année de l'ère Ennghenn (1) (1339), et puisque Kennkô, qui n'aurait pas manqué de nous entretenir de pareil événement, ne le mentionne même pas, nous arrivons à conclure qu'à cette époque, il avait achevé son Tsouré-Zouré-Gouça.

Mais Kennkô n'aurait-il pas considéré son œuvre comme finie avant cette date ? Je ne le crois pas. J'appuie mon opinion sur ce fait que trente-neuf chapitres succèdent encore à celui où, par une anecdote, il nous fixe la date de 1336, et j'évalue à trois ans environ, deux ans au moins, le temps nécessité par ce travail. Nous sommes ainsi menés aux années 1338 ou 1339, sans toutefois dépasser cette dernière (2).

Les preuves que je viens de fournir démontrent clairement, me semble-t-il, que le Tsouré-Zouré-Gouça fut entrepris vers la deuxième année de l'ère de Shôkô (1333), lorsque, profitant d'une accalmie des luttes dynastiques, Kennkô vint se fixer à Yoshida, et qu'il fut achevé avant l'automne de la quatrième année de l'ère de Ennghen (1339).

(1) Voir la chronologie du Japon de M. Tanabashi, p. 192.

(2) C'est-à-dire celle de la mort de l'empereur Go-daïgo.

CHAPITRE III

ANALYSE DU TSOURÉ-ZOURÉ-GOUÇA

Nous venons de nous rendre compte que le Tsouré-Zouré-Gouça, écrit par Kennkô Hôshi, avait été réuni sous ce titre, et en deux volumes, par Imagawa Riôshoun et Miôsho Marou. Ce chef-d'œuvre de la littérature japonaise se divise en 243 chapitres ; il renferme les idées et les opinions de son auteur sur toutes les contingences de la vie humaine. Notre bonze commence ainsi son charmant Zouï-hitsou :

« Pour abrégér les longues journées d'ennui, je m'assieds à ma table à écrire et m'amuse à noter toutes les idées qui me viennent à l'esprit. C'est une occupation qui me distrait énormément (1). »

Chap. I^{er} : Les hommes en naissant au monde ont bien des désirs qu'ils veulent réaliser. Le trône du Mikado m'inspire trop de respect pour en parler, et même la dernière feuille du Jardin des Bambous (2) est pour moi quelque chose de surhumain.

(1) En déclarant ainsi qu'il ne prend pas la plume pour moraliser, Kennkô se met en garde contre les attaques possibles de ceux que choqueraient ses opinions.

(2) *Také no Sonofou*. Allusion à l'histoire de l'empereur Bountei, de la dynastie des Kouang, qui fit construire pour ses enfants un palais

Le premier ministre (1) est sans doute remarquable. Parmi les fonctionnaires, ceux qui ont droit à une garde privée (2) sont distingués. Leurs enfants et descendants, bien que tombés dans la misère, gardent toujours la dignité d'autrefois. Les gens de la basse classe se vantent quand la fortune leur est favorable. Mais ces parvenus sont plutôt méprisables.

Personne n'est plus malheureux que le bonze. Sei-Shonagon avait raison d'écrire (3) : « Les bonzes sont regardés comme un inutile morceau de bois... » Cependant ceux qui ont renoncé entièrement au monde pourront avoir des jours plus heureux qu'on ne pense.

Une belle figure et un extérieur élégant sont sans doute des qualités. Mais il faut être aimable à l'égard de tout le monde. Il est regrettable de voir un homme ayant un visage noble et un caractère vulgaire. Notre forme extérieure est une chose naturelle qu'on ne peut pas changer. Mais il serait possible de régénérer l'esprit et le caractère à force de science et d'éducation... »

Le style du Tsouré-Zouré-Gouça rappelle beaucoup celui du Makoura no Soshi et celui du Ghennji monogatari. Cependant Kennkô a plutôt emprunté les matières au pre-

dans un jardin planté de bambous. L'expression « jardin des bambous » désigne donc la famille impériale, dont les princes sont assimilés aux feuilles de la plante.

(1) *Itchi no hito*.

(2) *Les tonéri*.

(3) Makoura no Soshi, chapitre IV.

mier de ces ouvrages et les expressions au dernier. C'est ainsi qu'imitant le Makoura no Soshi, il note au fur et à mesure ses impressions telles qu'il les ressent, les choses qu'il admire, celles qui lui déplaisent, celles qu'il juge de mauvais goût, comme nous le pouvons voir aux chapitres CXVII (1), CXIII (2) et LXXII. Dans celui-ci, il énumère précisément ce qui choque son goût avisé, et nous trouvons la liste suivante : trop de meubles dans une chambre ; trop de pinceaux dans une écritoire ; trop de statues sur un autel domestique ; trop de pierres, d'arbres et de plantes dans un jardin ; trop d'enfants et de petits-enfants dans une famille ; trop de paroles quand on se rencontre ; trop se vanter, lorsqu'on prie le Bouddha, du bien qu'on a pu faire. Ne découvrons-nous pas ici une parenté évidente avec le chapitre XIV (3) du Makoura no Soshi : « un chien

(1) Kennkô écrit dans ce chapitre : « On trouve rarement de bons amis parmi les sept catégories de personnes suivantes :

Quelqu'un d'une famille plus noble que la vôtre ;
Quelqu'un de très jeune ;
Quelqu'un qui aime beaucoup la liqueur ;
Une personne robuste qui n'a jamais été malade ;
Un chevalier courageux et hardi ;
Quelqu'un qui a l'habitude de dire des mensonges ;
Une personne avare ».

(2) Il y énumère « les hommes méprisables :

Les hommes, ayant plus de quarante ans, qui se laissent aller à leurs passions ;

Les vieillards qui veulent toujours se mêler aux réunions de jeunes gens ;

Les gens vulgaires qui parlent sans respect à un supérieur ;

Les hommes pauvres qui veulent donner des festins. »

(3) « Des choses tristes ».

qui aboie le jour ; une nasse à poissons au printemps ; un vêtement couleur de prunier rouge aux mois de mars et d'avril ; une maison d'accouchement où l'enfant est mort ; un brasero où le feu n'est pas allumé ; un conducteur qui hait son bœuf ; un savant à qui naît une succession de filles ; une maison où on ne fait pas bon accueil à celui qui a pris un chemin détourné pour venir » ?

D'ailleurs, notre auteur ne cherche pas à cacher la parfaite connaissance qu'il a des œuvres de ses devanciers, et il y fait souvent allusion, comme nous avons vu dans le chapitre 1^{er}. De même, au cours de son chapitre XIX (1), après avoir décrit les charmants paysages de l'automne, il s'exprime en ces termes : « Si je décrivais toutes ces choses, je serais obligé de répéter ce que le Makoura no Soshi et le Ghennji Monogatari nous ont déjà si joliment peint. Mais comme il est désagréable de garder ses impressions pour soi, je me suis permis de les noter au courant de la plume... »

Toutefois, Kennkô ne fit pas que des emprunts aux deux célèbres dames d'honneur du ^x^e siècle. Son érudition philosophique, qui dépassait de beaucoup la leur, et sa connaissance étendue des classiques chinois et japonais, lui permettaient mieux qu'à elles de puiser abondamment aux sources mêmes. Sa vie, très mouvementée, d'officier de la garde durant les troubles de Hôjô, les vingt années de

(1) Où il décrit les quatre saisons (Voir p. 54).

voyage pendant lesquelles il parcourut presque tout l'empire, lui furent une source d'observations variées, justes et profondes sur les divers domaines de l'état social de son époque ; enfin, devenu moine, il se livra à la méditation bouddhique. Par la diversité de ces événements, il acquit, sur les choses et sur les gens, une expérience mûrie qu'il déversa dans son œuvre et que ne pouvaient avoir ni Sei Shonagon, ni Mouraçaki Shikibou, dont les jours s'écoulèrent paisibles ou joyeux à la cour de Kyoto.

Kennkô n'ignorait pas non plus un autre de ses devanciers, Kamo Tchomeï ; et s'il est vrai qu'il n'a pas subi d'influence de sa part, au moins son zouï-bitsou fameux, le Hojoki, comptait-il parmi ses livres de choix. Souvent il le mentionne, soit qu'il le critique, soit, au contraire, qu'il se trouve de son avis, comme dans le chapitre XX où nous lisons : « Un certain ermite, tout en renonçant au monde, a écrit ceci : « Moi-même, qui n'ai rien de cher ici-bas, j'adore et je regrette les belles saisons qui s'en vont ». J'éprouve tout à fait la même impression. » Par ces mots « un certain ermite », Kennkô désignait à coup sûr Kamo Tchomeï, car, dans le chapitre XIX de son Hojoki, nous trouvons le passage suivant : « Depuis que j'ai quitté le monde et que j'ai renoncé à moi-même, je n'éprouve ni chagrin, ni peur. Le ciel décidera de mon sort et je m'abandonne comme un nuage qui flotte au firmament. Je n'ai d'autre plaisir que le sommeil léger, et les charmants paysages des saisons forment mon unique désir. »

Parcourons maintenant son ouvrage. De suite, nous voyons qu'il s'est plu surtout à noter ses idées, ses opinions, et nombreux sont les chapitres où nous les relevons. Je cite comme exemples le chapitre IV : « J'aime et respecte ceux qui n'oublient pas les choses de la vie future et qui connaissent bien la voie de Bouddha » (1) ; le chapitre IX : « C'est par la belle chevelure d'une femme que l'homme est le plus attiré. Sa beauté et son caractère se révèlent à nos yeux lorsque nous l'entendons parler. Elle nous enlève nos cœurs en toute occasion, sans le vouloir » ; le chapitre XV : « Rien n'est plus agréable que de courts voyages en n'importe quel lieu. Quand on se promène çà et là, on trouve quantité de choses peu familières, telles que paysages de campagne, villages perdus parmi les montagnes » ; le chapitre LXXV : « Je ne comprends pas ceux qui se plaignent de la solitude (2). Il est bon d'être seul sans être dérangé. Si on a du commerce avec les humains, le cœur est apte à être entraîné par les autres. Si on a beaucoup d'amis, on est forcément égaré par leurs paroles. On s'amuse et se dispute ; tantôt irrité, tantôt joyeux, on n'a jamais l'esprit calme. C'est ainsi que nous vivons dans un rêve éternel d'ignorance et d'infamie » ; le chapitre CLXIV : « Quand les hommes se rencontrent, ils parlent sans cesse et ne se taisent pas, même un moment. Leurs paroles sont presque toujours vaines ; faux-bruits courants, critique des autres,

(1) *Hotoké no Mitchi*.

(2) Comparer au chapitre XXIX du *Hojoki*.

etc. Cela ne leur fait pas de bien et occasionne beaucoup de mal. Cependant, quand on cause, on ne s'aperçoit pas de la frivolité de ce qu'on dit. »

Un sujet favori de notre auteur est celui des usages (1) et de l'étiquette (2) de la cour. Les fonctions qu'il remplit auprès du jeune prince pendant le règne de l'empereur Go-ouda l'obligèrent à se familiariser avec les cérémonies et les coutumes traditionnelles, et il devint si versé dans cet art que beaucoup de vieux courtisans en savaient moins que lui. Le Tsouré-Zouré-Gouça ne contient pas moins de 54 chapitres se rapportant à ce sujet. Il est, parmi les ouvrages de ce genre, le plus riche à ce point de vue. Toutefois, je n'en prendrai que deux exemples, car cela présente peu d'intérêt pour le lecteur européen.

Chap. XCIV : « Un jour que le premier ministre Tokiwaï se rendait au palais impérial, un officier de la garde impériale du Nord (3) vint à sa rencontre. Il descendit de cheval pour lui présenter une lettre de l'empereur (4). De ce fait, il fut révoqué ; car l'usage veut que le porteur d'un message impérial le délivre sans mettre pied à terre. »

Chap. CLXXVII : « Un jour de réunion pour le jeu de ballon, chez le prince de Kama-koura (un des fils de l'empereur), le parc était encore tout détrempé par la pluie. Les

(1) *Kouji*.

(2) *Youcokou*.

(3) *Hokou-Menn*.

(4) *Tchokou-sho*.

jardiniers ne savaient que faire, quand un seigneur, nommé Saçaki Okinioudo fit apporter et répandre dans les allées de la sciure de bois, grâce à laquelle on fut débarrassé des ennuis de la boue. Tout le monde admira la prévoyance de ce courtisan qui avait gardé précieusement la sciure utile. Peu après, comme un jardinier du palais impérial parlait à un autre seigneur, Yoshida Tchounagon, celui-ci lui dit : « Vous n'aviez donc pas de sable sec à votre disposition ? » Cet homme rougit de honte, car il est de tradition, pour les jardiniers impériaux, d'avoir toujours du sable sec. »

Dès son enfance, Kennkô avait manifesté un goût particulier pour la doctrine philosophique de la Chine, surtout pour le taoïsme, dont l'idéal consiste à mépriser toutes les choses de ce monde, à vivre dans la solitude, et à consacrer son temps à la méditation. Son fondateur, qui vécut cinq siècles avant notre ère, soutient que l'homme est naturellement bon, mais que les influences extérieures et le commerce des autres hommes le pervertissent et le mènent parfois jusqu'au crime. Kennkô, qui adorait la solitude et qui passait sa vie à méditer, devait être naturellement un admirateur de Lao-Tseu, et de nombreux chapitres de son Zouï-hitsou en font foi.

Chap. XVIII : « On doit detester le luxe et être frugal. Il est admirable de ne pas posséder de trésors et d'avoir peu de désirs. Depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, les sages ont été rarement riches. Il y avait autrefois, en Chine, un

sage nommé Kioyou (1). Il ne possédait rien, et buvait l'eau dans le creux de sa main. Un voisin, le voyant ainsi faire, lui donna une gourde pour puiser l'eau. Mais lorsque le philosophe l'attacha à une branche pour la faire sécher, elle produisit un bruit tellement violent en heurtant le tronc qu'il la rejeta et continua à boire dans le creux de sa main... »

Chap. XXXVIII : « Ceux qui passent leur vie dans les labeurs poursuivent toujours la renommée et la richesse. On est difficilement maître de soi quand on possède beaucoup de trésors qui vous causent malheurs et ennuis. Si on laisse en mourant de l'argent dont la masse monte jusqu'au ciel, cela ne sert à rien qu'à faire naître des disputes entre ses héritiers. Ce sont les sots qui s'attachent aveuglément aux richesses. Les sages méprisent les beaux carrosses, les grands chevaux et les ornements en pierres précieuses. Rejetez votre or à la montagne et vos bijoux dans la rivière, afin que vous puissiez vous affranchir du joug des ornements frivoles. Espérons seulement laisser après notre mort un nom immortel, qui, contrairement aux objets périssables, restera à jamais dans le monde. »

Chap. CXXIII : « Nous devons posséder : 1° la nourri-

(1) Comme preuve de sa sagesse, la légende nous donne le trait suivant. Un jour que Kioyou était occupé à se laver les oreilles au bord de la rivière Yéicenn, quelqu'un lui en demanda la raison. Le philosophe répondit : « L'empereur m'a demandé d'être son successeur. Mes oreilles ont été souillées en entendant ce vain titre d'empereur. Voilà pourquoi je les purifie. »

ture ; 2° les vêtements ; 3° l'habitation, et c'est tout. Le bonheur consiste à vivre tranquillement sans être en proie à la faim, ni au froid, ni aux tourments du vent et de la pluie. Mais personne n'est exempt de maladie. Donc, il ne faut pas oublier les médicaments, car la douleur est souvent insupportable quand on est malade. On est pauvre lorsqu'on est dépourvu de ces quatre jouissances et riche quand on les a. Si on désire posséder plus que ces choses indispensables, c'est là le luxe. Mais qui vous croirait pauvre quand vous les avez en suffisance ? »

De nombreux passages sont aussi consacrés au bouddhisme et à sa morale. En bonze illuminé et vertueux, Kennkō tire de l'un et de l'autre des conseils pleins de sagacité sur les devoirs imposés à l'homme ici-bas. Il est fort probable qu'il s'en servait pour expliquer la philosophie bouddhique aux nobles de cette époque.

Chap. VII : « Si, ne disparaissant pas comme la rosée de la plaine d'Adashino (1), ou bien comme la fumée sur la montagne de Toribé (2), nous pouvions être immortels, nous ne ressentirions pas la tristesse et l'incertitude de la vie. La vie nous devient chère parce qu'elle est instable. Parmi les êtres vivants, c'est l'homme qui vit le plus longtemps. Une certaine espèce d'éphémères (3) ne vit qu'un

(1) Un cimetière situé à Saga, non loin de Kyoto.

(2) Nom d'un endroit, à l'est de Kyoto, où l'on pratiquait la crémation.

(3) Le *Kaghérô*.

jour ; les cigales d'été ne connaissent ni printemps ni automne. Une année peut fuir sans que nous puissions rien faire. Si on s'attache passionnément à la vie, mille ans passeront aussi vite que le rêve d'une nuit. A quoi sert-il que notre laide figure reste longtemps dans cette vie passagère que nous devons quitter tôt ou tard ? »

Chap. XLIX : « N'attendez pas d'être vieux pour observer les préceptes de Bouddha. Parmi les tombeaux, il en est plus de jeunes gens que de vieillards. On se repent toujours trop tard de son passé quand on se trouve proche de ses derniers moments, ou lorsqu'on est frappé par une maladie grave et imprévue. On a renvoyé à demain ce qu'on pouvait faire aujourd'hui : là est la faute. Mais à quoi bon regretter le passé, qui ne se répare jamais ? On doit comprendre et ne pas oublier que la mort peut nous assaillir à n'importe quel moment. Qui pourrait donc commettre en cette vie mille péchés et négliger la voie de Bouddha ? »

Chap. LXXIV : « Les hommes grands et petits, âgés ou jeunes, tous se hâtent ou vers l'Est ou vers l'Ouest, courent vers le Sud ou vers le Nord comme une troupe de fourmis. Ils vont en quelque endroit et reviennent ensuite chez eux. Ils se couchent le soir et se lèvent le matin. De quoi s'occupent-ils ? Rien que de jouir de cette vie éphémère et de rechercher le gain méprisable. Qu'attend-on en vivant ainsi ? Rien que la vieillesse et la mort (1). Elles s'approchent de

(1) « Qu'on s'imagine un nombre d'hommes dans les chaînes, et tous condamnés à la mort, dont les uns étant chaque jour égorgés à la vue

nous à chaque moment, sans s'arrêter. Quel plaisir avons-nous en les attendant ? Ceux qui sont occupés à conquérir la renommée et la richesse, ne les craignent pas, car ils ne voient pas que la mort est si proche. Les ignorants qui ne veulent pas quitter la vie, déplorent leur malheur (1), car ils ne comprennent pas l'instabilité de la vie humaine. »

Chap. CXXI : « J'ai toujours pitié des chevaux et des bœufs attachés. Mais on ne peut agir autrement envers eux, car ils sont indispensables. Nous avons besoin des chiens, qui savent garder les maisons mieux que nous. Mais aujourd'hui que chaque maison en a un, on pourrait bien ne pas s'en procurer d'autres. Tous les autres animaux sont inutiles. Les animaux qui ont besoin de courir sont enchaînés ; les oiseaux qui devraient voler, se plaignent, les ailes coupées, dans des cages. Les uns regrettent les montagnes et les prairies, les autres regrettent les nuages et le ciel. Hélas ! ils souffrent d'un chagrin éternel ! Qui pourrait s'amuser à les regarder en pensant qu'on pourrait se trouver à leur place ?... Ceux qui s'amuse à tuer, blesser et faire combattre les animaux, sont des bêtes féroces. Quand on examine attentivement les animaux, même les plus petits insectes, on trouve qu'eux aussi aiment leurs petits, respec-

des autres, ceux qui restent voient leur propre condition dans celle de leurs semblables, et, se regardant les uns et les autres avec douleur et sans espérance, attendent à leur tour. C'est l'image de la condition des hommes » (Pascal).

(2) Comme dit La Rochefoucauld : « Le soleil ni la mort ne peuvent se regarder fixement. »

tent leurs parents et ne quittent pas leurs compagnes. Ils sont en proie à la colère, à la jalousie et à la passion et s'attachent à la vie encore plus que l'homme, car ils sont ignorants. Qui pourrait sans pitié les tourmenter ou les tuer ? Celui qui n'a pas de sympathie envers les créatures n'est pas un être humain. »

Chap. CLXVI: « Quand je pense à ce que l'homme fait ici-bas, je le trouve aussi ridicule que de fabriquer une statue de Bouddha avec de la neige un jour de printemps (1), de l'orner d'or et d'argent et de bâtir un temple pour cette statue. Comment peut-on la placer lorsque le temple est achevé ? Notre vie comme la neige s'écoule et passe, et nous faisons bien des choses inutiles pour la rendre heureuse. »

Chap. CLXXXIX : « Le jour que j'avais réservé pour accomplir une chose, s'est passé sans que je pusse l'exécuter, par suite d'empêchements imprévus. Celui qu'on attend ne vient pas et on reçoit des visites inopinées. Des espérances qui semblaient déjà certaines ne se réalisent pas et des choses moins imaginables s'accomplissent. Des choses qui me semblaient très difficiles vont toutes seules, tandis que je suis horriblement ennuyé par des choses qui devaient être faciles. Nos affaires journalières ne correspondent pas du tout à notre attente. Un an se passe de cette façon, ainsi que toute la vie. Cependant nous avons tort si nous certifions que les choses sont toujours contraires à notre attente, car

(1) Phrase passée en proverbe.

certaines fois elles se passent comme nous les avons prévues. Jugeons donc la vie incertaine et instable. Voilà le principe du monde humain ! »

Kenkō s'est assimilé tout ce qui lui paraissait raisonnable dans les doctrines philosophiques du bouddhisme et des sages chinois. En d'autres termes, il conseille la voie de Bouddha en y accommodant les doctrines philosophiques de Confucius et de Lao-Tseu. C'est ainsi qu'il se fait un système philosophique personnel, plutôt pessimiste, où l'on retrouve tous les préceptes qui lui semblaient d'une application utile.

Chap. XII : « Il serait très agréable de causer avec un ami ayant les mêmes goûts que moi, mais je n'ai jamais rencontré un tel ami. Donc je me contente de causer et de discuter avec les amis qui ne sont pas toujours du même avis que moi ; car les amis qui ne savent parler que de choses vulgaires sont sans valeur. Les meilleurs amis sont les sages d'autrefois, avec lesquels on cause au moyen des ouvrages laissés par eux. Quand, par une nuit tranquille, je les étudie à la lueur de la lampe, j'éprouve une grande admiration. Il y a tant de choses précieuses ! »

Chap. CVIII : « L'homme gaspille le temps, qui ne se répare jamais. Comprend-il la valeur du temps ? Un homme paresseux néglige facilement un sou ; mais les riches n'ont que des sous accumulés. C'est pourquoi le marchand veut gagner et épargner même un sou. Nous n'apercevons pas un moment qui disparaît, mais la mort viendra bientôt quand ces moments se seront accumulés. Les sages re-

grettent le temps et ne laissent pas un moment inutile .»

Chap. CXXXI : « Le pauvre veut se vanter de sa richesse, et l'homme âgé de sa force. Il est sage de se connaître et de renoncer aux choses qu'on n'est pas capable d'exécuter. Le monde a tort s'il vous blâme d'y renoncer et vous si vous vous efforcez d'y réussir malgré que vous en soyez incapable. Quand un pauvre ne veut pas reconnaître sa pauvreté, il devient un voleur ; un vieillard qui n'avoue pas sa faiblesse tombe malade pour avoir abusé de sa force. »

Chap. CXXXVII : « Croyez-vous que la beauté de la nature ne consiste que dans les fleurs épanouies et que dans la lune brillante ? Il n'est pas moins poétique de penser à la lune cachée par la pluie et, de sa chambre, d'imaginer les belles fleurs. Les cerisiers qui vont fleurir, ou bien qui sont défleuris, nous donnent aussi les meilleurs sujets des poésies. On trouve quelquefois des poésies chantant le malheur des fleurs qui sont déjà défleuries (1), ou bien le regret de ne pouvoir aller les voir (2), et qui sont

(1) Par exemple, cette poésie de Ryocenn Hôshi, dans le *Shinn-Kokinn-Shou* :

« La fleur que je cherchais et moi-même,
Nous sommes déjà âgés et décrépits !
Hélas ! mon pauvre sakoura,
Pour le printemps prochain
Je n'ose rien te promettre. »

(2) Exemple : poésie de Foujiwara Yorouka, dans le *Kokinn-shou* :

« Pendant que j'ignorais
Les paysages du printemps,
Obligé de garder ma chambre,
Se sont fanés et défleuris
Les cerisiers que j'ai tant aimés. »

plus touchantes que celles qui font l'éloge de la fleur en plein épanouissement. Ce ne sont pas de véritables poètes, ceux qui n'éprouvent pas une impression charmante à la vue des cerisiers déflouris ! On peut s'imaginer les fleurs et la lune même lorsqu'on est enfermé dans sa chambre. »

Chap. CLXVII : « Un homme versé dans un art, se trouvant au milieu de gens qui s'occupent d'une autre branche d'art, pense infailliblement et se dit à lui-même : « Ah, si c'était cet art où je suis versé, je n'aurais pas été dans l'obligation de me taire ! » Il a bien tort. S'il se sent jaloux des autres, il n'a qu'à se dire à lui-même : « Ah, il est dommage que je n'aie pas appris ces choses-là ! » La vertu consiste à ne pas se vanter du bien qu'on a fait et à ne pas se disputer. Donc celui qui est supérieur aux autres s'expose souvent à des dangers, car il a de l'amour-propre dans son cœur, et c'est la cause des maux qui vont le frapper. »

Le Tsouré-Zouré-Gouça renferme aussi des annotations de paysages, des impressions ressenties au spectacle du changement des saisons ou de la nature en général, en quantité moindre cependant que dans le Makoura no Soshi, et nous n'en trouvons guère qu'en une dizaine de chapitres, parmi lesquels je citerai le chapitre XIX (1).

« C'est le changement des saisons qui nous charme le plus. Tout le monde convient, non sans quelque raison, que

(1) Comparer notamment au chapitre C^r du Makoura no Soshi, et aussi au chapitre XXII du Hojoki.

c'est à l'automne que la nature touche le plus nos cœurs (1). Mais il me semble que les paysages du printemps gonflent nos cœurs d'une émotion ravissante plus qu'en toute autre saison. Les chants des oiseaux ont même un charme tout particulier et, grâce au soleil bienfaisant, l'herbage dans la haie croît de jour en jour. A mesure que le printemps s'avance et que les brouillards se lèvent partout dans l'atmosphère, les fleurs de cerisier commencent à s'épanouir. Cependant la pluie et le vent sont plus fréquents encore à cette époque, et ils dispersent en hâte, malgré nous, les fleurs jolies. Nous sommes toujours inquiets pour les fleurs jusqu'à ce que les branches soient couvertes de feuilles. Les fleurs des orangers (2) ont le renom traditionnel d'un parfum exquis ; mais je préfère celui des fleurs de pruniers (3),

(1) Allusion à une poésie anonyme qui se trouve dans le *Shoui-Shou*, recueil composé par Foujiwara Kinnto vers la fin du x^e siècle :

« C'est en automne
Que la nature touche le plus nos cœurs.
Le charme du printemps ne consiste qu'en des fleurs
Qui s'épanouissent et se dispersent bientôt. »

Mouraçaki Shikibou écrit aussi, dans son *Ghennji Monogatori* : « On discute depuis longtemps la supériorité entre les paysages du printemps et ceux de l'automne. Mais les partisans de l'automne sont les plus nombreux. »

(2) Les poètes japonais expriment souvent les regrets qu'ils éprouvent en voyant la fleur d'oranger. Je citerai cette poésie de Narihira (dans le *Kokin-Shou*) :

« Quand je sens le parfum de l'oranger,
Qui remplit le monde au cinquième mois,
Je pense au parfum de la manche embaumée,
De celle qui m'a aimé ! »

(3) La fleur de prunier évoque chez les poètes le même ordre d'im-

qui me rappelle tant de choses passées. La couleur éclatante du *kerria* et les longues grappes de *glycine*, etc., retiennent longtemps nos regards et nos pensées.

A l'époque de la cérémonie (1) qui consiste à arroser la statuette de Bouddha (le huitième jour du quatrième mois) et à l'époque de la fête du temple de Kamo (2), le feuillage devient de plus en plus épais. On a raison de dire que tout cela nous fait goûter le charme de la nature. Vers le cinquième mois, on cueille les iris et on sème le riz ; quoi de plus gracieux que d'entendre le chant des poules d'eau ! Vers le sixième mois (3), la fumée qui sort des humbles maisons afin de chasser les moustiques s'élève tranquillement à travers les fleurs d'*yougao* (4). La fête de la purification du sixième mois (5) n'est pas moins amusante.

pressions. Témoin cette poésie de Foujiwara Iyétaka, recueillie dans le *Shinn-Kokinn-Shou* :

« Me souvenant de ce qui s'était passé
 Au parfum du prunier,
 Je lui demande des nouvelles de cette personne.
 Hélas ! la froide lune du printemps
 Se repose dans les larmes sur mes manches ! »

(1) *Kouan-Boutsou*. A la naissance de Cakya-Mouni, un dragon descendit du ciel et lui donna le baptême de l'averse. C'est en souvenir de cette légende qu'on arrose la statuette du Bouddha au jour anniversaire de cet événement.

(2) *Asi-Matsouri*, vers la fin du cinquième mois.

(3) Dans ces textes classiques, les mois de l'année portent leurs anciens noms. Par exemple, le sixième mois, dont il est question ici, s'appelait *mina-tsouki* (« le mois sans eau »).

(4) Espèce de gourde à fleurs blanches.

(5) *Mina-tsouki-harai*. Voir *Le Shintoïsme* de M. Revon, Index, au mot *Oh-harai*.

Ensuite on vénère le *Tanabata* (1) et on commence à avoir froid la nuit. Les oies sauvages viennent en chantant en foule, les feuilles de *Haghi* (2) se teignent de rouge et on se livre à la récolte du riz. Au lendemain de la tempête, on a pitié des herbes ravagées et renversées en une seule nuit. Si je décrivais toutes ces choses, je serais obligé de répéter ce que le Makoura no Soshi et le Ghennji Monogatari nous ont déjà si joliment peint. Mais comme il est désagréable de garder ses impressions pour soi, je me suis permis de les noter au courant de la plume, pour combattre l'ennui. Ces écrits devraient plutôt être rejetés que montrés au public.

Les tristes paysages de l'hiver ne sont point moins gracieux que ceux de l'automne. Les feuilles rouges semblent des fleurs parmi les herbes qui entourent le bassin, et le matin, quand la gelée blanche étincelle, une vapeur monte petit à petit de la surface de l'eau. C'est vraiment délicieux. A la fin de l'année, j'ai pitié de ceux qui sont occupés. Il est triste de regarder dans le firmament glacé la lune gelée que personne n'admire plus. Alors diverses fêtes se succèdent

(1) D'après la légende chinoise, deux époux-étoiles, Hikoboshi et Orihimé, furent condamnés par le maître du ciel à ne se rencontrer qu'une fois l'an, le septième soir du septième mois. Le reste de l'année, ils demeurent chacun sur une des rives de la Voie lactée (appelée au Japon Ama-no-Kawa, « la Rivière du ciel »). Pour fêter leur réunion annuelle, les jeunes filles érigent sur le toit de la maison un long bambou à l'extrémité duquel est attaché un bouquet de papiers de cinq couleurs.

(2) Plante de la famille des papillonacées.

pour finir l'année et pour commencer la nouvelle. Durant la nuit obscure du dernier jour, les enfants se promènent dans les rues et s'amuse à frapper et crier à chaque porte. Mais vers l'aube, tout devient calme et tranquille : voilà la fin de l'année ! Dans la capitale, on ne vénère plus les mânes des personnes mortes qui viennent, dit-on, vers leurs familles ; mais cette coutume existe encore à l'Est du Japon.

Le lendemain, le ciel ne nous offre rien de nouveau ; mais les branches de pins mises à chaque porte et les rues bien nettoyées remplissent nos cœurs d'espérances nouvelles ».

Comme notre solitaire écrivait dans le but de se délasser, nous voyons dans le Tsouré-Zouré-Gouça nombre d'histoires amusantes, de traits spirituels, de jeux de mots élégants, auxquels l'ironie et la satire ne sont pas toujours étrangères. Cela suffit à expliquer le succès de l'ouvrage, malgré la gravité souvent un peu pessimiste de l'ensemble des sujets traités. Je cite au hasard quelques-uns de ces plaisants récits.

Chap. XLV : « Un bonze appelé Riogakou était doué d'un mauvais caractère. On lui donnait le surnom de « bonze à l'orme » (1), car il se trouvait un grand orme à côté de sa maison. Le bonze, ne trouvant pas ce nom joli, ordonna de couper cet arbre. Cependant, comme il y subsistait encore un tronçon ressemblant à la tête coupée d'un homme, il re-

(1) *Yénoki no sojo*.

çut un nouveau surnom, celui de « bonze à la tête coupée » (1). Le bonze en colère enleva le tronçon en creusant autour des racines. On l'appelait alors « le bonze au bassin creusé » (2), à cause d'une sorte de bassin qui s'était produit à l'endroit où s'élevait l'orme. Il ne put jamais se débarrasser de son surnom ».

Chap. LIII : « On donnait un jour, au temple de Nin-naji (3), un festin en l'honneur d'un jeune disciple qui venait d'être reçu bonze et d'avoir la tête rasée. Alors que déjà chacun avait un peu bu, un de ces joyeux bonzes prit un *kanaé* (4) et s'en coiffa. Après de laborieux efforts, il parvint à y enfoncer la tête, complètement, puis, ainsi affublé, il se mit à danser. Tous les invités riaient à gorge déployée et applaudissaient frénétiquement. Après avoir dansé quelques minutes, le bonze songea à enlever le pesant *kanaé* ; mais tous les efforts qu'il fit pour se dégager demeurèrent vains, et ses amis ne savaient plus que faire pour l'en délivrer. Peu à peu, le sang commença à couler de son cou écorché, et sa respiration devint difficile. Alors on essaya de briser le *kanaé* en frappant dessus avec un marteau. Cependant, ces coups répétés faisaient tant de mal au pauvre homme qu'il ne put en supporter davantage. On l'amena donc chez un médecin de Kyoto. Il s'y rendit, la tête dissi-

(1) *Kiri-koubi no sojo*.

(2) *Hori-iké no sojo*.

(3) Temple bouddhique situé dans l'est de la province de Yamashiro.

(4) Espèce de marmite à trois pieds.

mulée sous une écharpe et s'aidant d'un bâton pour se guider, comme un aveugle. Cette allure bizarre piquait la curiosité de chacun. Le médecin, après l'avoir examiné, déclara, très embarrassé, qu'il n'avait jamais vu un malade comme celui-là et que sa science médicale ne lui suggérait aucun remède. Aussi le bonze retourna-t-il au temple, où sa vieille mère et sa famille vinrent pleurer autour de son lit. A ce moment, un des assistants fit la proposition suivante : « Tirons le *kanaé* de toute notre force. Le malheureux y perdra sans doute le nez et les oreilles ; mais au moins il aura la vie sauve. » Et ce fut ainsi que le pauvre bonze, la figure toute mutilée, revit enfin le jour. »

Chap. LXXXVIII : « Un homme possédait le Recueil des meilleures poésies du Japon et de la Chine (1), écrit, disait-il, de la main d'Ono no Tōfou (2). Un jour qu'il le montrait à un de ses amis, celui-ci lui dit : « Votre livre est sans doute magnifique ; mais comment Ono no Tōfou a-t-il pu écrire de sa main ces poésies, réunies en un livre par Shijo Daïnagon (3) qui vivait après lui ? » Et l'autre de répondre : « C'est justement pour cela que ce livre m'est particulièrement cher et précieux. » Et il le garda dès lors avec un soin jaloux. »

Chap. CXXVIII : « Le seigneur Maçafouça, sous-secré-

(1) Le *Wakan-Rōyōi-Shō*, célèbre recueil de poésies compilé par Foujiwara Kinnto vers le commencement du xi^e siècle.

(2) Célèbre calligraphe du milieu du x^e siècle (mort en 966).

(3) Nom de la fonction qu'occupait Foujiwara Kinnto (né en 966).

taire d'Etat, était un homme sage et intelligent. L'ex-empereur (1), content de son dévouement, avait l'intention de le nommer général de la garde impériale. Un jour, un page du palais dit à l'ex-empereur qu'il venait de voir une chose abominable. L'ex-empereur, étonné, daigna lui demander : « Qu'est-ce donc ? » Le page répondit : « J'ai vu tantôt le seigneur Maçafouça couper la chair de la jambe d'un chien vivant pour nourrir son faucon de chasse ». Ceci choqua tellement l'ex-empereur qu'il n'accorda plus aucun grade supérieur à son favori d'autrefois. »

Chap. CXLVI : « Un bonze du nom de Mei-oun alla un jour chez un devin et lui demanda s'il courait le danger de mourir par les armes. Le devin répondit : « Oui, en effet, vous serez tué par le fer. » — « Comment le devinez-vous ? » — « Parce que vous me le demandez, vous qui ne devriez pas être victime de ce genre d'accident. Voilà pourquoi j'ai prédit votre sort (2). » Peu après le bonze était en effet tué par une flèche (3). »

Chap. CCVII : « Quand on exploita le terrain pour construire le palais impérial de Kaméyama, on découvrit un trou dans lequel s'étaient rassemblés une quantité innombrable de serpents. On crut qu'ils étaient les dieux de cet

(1) Go-ouda.

(2) Cette anecdote se trouve également dans le *Sei-Souï-ki*, vol. III.

(3) Dans sa lutte contre Minamoto Yoshinaka, au cours de la deuxième année de l'ère Jouéi (1183).

endroit (1). L'empereur (2) alors demanda l'avis de ses courtisans pour savoir ce qu'il fallait en faire. La réponse unanime fut qu'il ne fallait pas toucher à des serpents qui avaient occupé cet endroit depuis si longtemps. Seul le seigneur Sanémoto dit : « Ces serpents ne sont que des sujets de l'empereur et ne peuvent lui faire du mal ; chassez-les donc de suite. » On suivit son conseil et, démolissant leur nid, on les rejeta dans la rivière d'Ohî. Mais, malgré la crainte ressentie par tout le monde, il n'advint par la suite aucun événement fâcheux. »

De ces anecdotes, Kennkô tire souvent une courte morale, ou bien émet ses réflexions personnelles sur le sujet. Je n'en ai pas relevé moins de 68 exemples dans le Tsouré-Zouré-Gouça.

Chap. X : « Le ministre du Gotokoudaiji (3) ordonnait de mettre des cordes sur le toit de son palais pour écarter les milans qui avaient l'habitude de s'y reposer. Saighyo (4), en le voyant, dit : « Quel inconvénient y a-t-il à ce que les milans perchent sur le toit ? Ce seigneur a le cœur impitoyable. » Et il n'accepta pas une invitation que ce ministre

(1) Les serpents ont toujours inspiré, au Japon, une crainte religieuse et de nombreuses légendes y font allusion. Pour ce culte des serpents voir *Le Shintoïsme* de M. Revon, notamment p. 147 et suivantes.

(2) Kaméyama (1260-1274).

(3) Foujiwara Sanégada.

(4) Célèbre bonze poète du xiii^e siècle. Samourai de la garde impériale, il comprit l'incertitude de la vie humaine à la mort imprévue d'un ami, et, s'étant rasé la tête, passa le reste de ses jours à prêcher le bouddhisme.

lui avait faite. En voyant l'autre jour des cordes sur le toit du palais d'Oçaka, habité par le prince Aya no Koji (1), je me rappelais cette histoire. Mais on m'apprit alors que le prince avait pitié des grenouilles du bassin, que les corbeaux, qui venaient sur le toit, attaquaient tous les jours. Je crois que le ministre du Gotokoudaïji avait eu un motif semblable. »

Chap. XXXI : « Un matin qu'il avait beaucoup neigé, j'avais écrit à un de mes amis une lettre d'affaires dans laquelle je n'avais pas mis un mot sur les jolis paysages produits par la neige. Cet ami m'avait répondu, en plaisantant, qu'il ne pouvait accepter les propositions de quelqu'un qui n'avait rien su dire à ce sujet. Il est mort, hélas ! Mais je me souviens toujours de sa lettre quand il neige. »

Chap. XCII : « Un samouraï qui était en train de s'exercer à tirer de l'arc avait deux flèches à sa main gauche. Son instructeur lui dit : « Quand vous apprenez à tirer, n'ayez qu'une flèche. Si vous en avez deux, vous négligerez forcément la première. Soyez convaincu que c'est la seule flèche que vous possédez. » On peut profiter de ce conseil dans toutes les circonstances de la vie. Ceux qui travaillent pour apprendre les sciences comptent, la veille, sur le lendemain ; le matin, sur le soir. Ils ne pourront jamais atteindre ainsi leur but. Qu'ils sachent qu'un moment perdu ne se répare plus et que la vie n'est que le rêve d'une courte nuit. »

(1) Le prince Johé.

Chap. CXXXIV : « Autrefois, il y avait un bonze dont la charge était de garder le temple de *Hokkē-do* de l'empereur Takakoura. Un jour, tenant un miroir et regardant sa figure, il la trouva fort laide. Honteux et désolé, il ne toucha plus un miroir et se renferma dans le temple, renonçant au commerce des humains. Je crois qu'il avait raison. Un faux sage critique les autres sans se connaître lui-même (1). On ne peut pas connaître et critiquer les autres si on ne se connaît pas soi-même. »

Chap. CXLII : « Tel homme peu cultivé est cependant capable d'émettre parfois des jugements justes. Un certain rustre, au visage féroce, rencontra un de ses voisins et lui demanda s'il avait des enfants. — Je n'en ai point, répondit l'autre. — Alors, reprit-il, vous ne pouvez pas comprendre ce que c'est que la pitié ou la compassion. C'est terrible, parce que vous agissez comme si vous étiez impitoyable. C'est l'amour qu'on éprouve pour ses enfants qui fait comprendre les sentiments d'humanité. » Cet homme sauvage avait parfaitement raison. Pour ces barbares, l'affection paternelle seule peut conduire à la miséricorde. L'homme qui a manqué au devoir de la piété filiale comprend l'amour qu'on doit à ses parents après avoir été père lui-même ».

Chap. CLXXXVIII : « Un homme, voulant que son fils devînt un bonze, lui commanda d'étudier les sciences

(1) « Il est plus aisé d'être sage pour les autres que de l'être pour soi-même » (La Rochefoucauld).

bouddhiques et les sermons. Le fils commença d'abord à apprendre à monter à cheval ; car il eût été ennuyeux de ne pas pouvoir assister aux derniers moments d'un homme qui lui aurait envoyé un cheval pour lui permettre de venir plus vite. Quand il fut fort instruit dans cet art, il apprit à chanter des chansons populaires, parce que certainement on lui demanderait, pensait-il, de chanter quelque chose pour amuser les autres après les cérémonies bouddhiques. Quand il devint capable dans ces deux arts, il était trop âgé pour étudier le bouddhisme. Il en va de même de bien des personnes dans cette vie ! Quand on est jeune, on s'occupe de choses frivoles et on passe son temps inutilement, bien qu'on aspire à un but plus élevé. Il est trop tard quand on se repent après avoir dépensé sans fruit un temps précieux, qui s'enfuit comme un cerceau qui roule le long d'une pente. »

Les autres zouï-hitsou offrent surtout des idées littéraires et philosophiques, des descriptions de saisons, et on n'y trouve guère d'idées économiques. Kennkô, au contraire, aborde plusieurs fois ce sujet, et l'on est frappé de rencontrer au ^{xiv}^e siècle un économiste, si imparfait soit-il.

Chap. II : « Les gouvernants d'aujourd'hui ne comprennent pas le malheur du pays et le chagrin du peuple. Ils ne profitent pas des leçons des sages empereurs d'autrefois et veulent mener une vie luxueuse. Cela est vraiment méprisable ! Le testament du ministre Koujo dit : « Quand vous possédez des vêtements et des voitures, n'en souhaitez

pas d'autres afin de briller. » L'Empereur Jountokou (1) écrivit dans son ouvrage (2) sur les cérémonies de la cour : « Quant aux vêtements de l'empereur, ce sont les vêtements les plus simples qui sont les plus beaux. »

Chap. CXX : « Nous pourrions bien nous passer des choses de la Chine, sauf des médicaments. Quant aux livres des classiques chinois qui sont déjà assez répandus au Japon, on n'a qu'à les copier. Il est ridicule d'apporter quantité de choses frivoles dans des bateaux qui font un voyage long et difficile. Un écrit de Lao-Tseu nous dit : « N'aimez pas les choses qui viennent de l'étranger, et n'appréciez pas les trésors rares. »

Il est curieux de constater, comme nous l'a montré le texte précédent, que notre philosophe attachait une grande importance aux médicaments. Peut-être avait-il eu souvent l'occasion d'en user au cours de ses voyages ; peut-être aussi pourrions-nous conclure qu'il était un homme d'une faible santé, souvent atteint par la maladie. C'est d'ailleurs ce que parait confirmer ce passage du chapitre CXVII : « Il y a trois bons amis que nous voulons avoir : celui qui nous fait des cadeaux, le médecin, le savant. »

Chap. XCVI : « Il y a une herbe appelée *mina-momi* (3). On dit que celui qui a été mordu par une vipère n'a qu'à

(1) 1211-1220.

(2) Le *Kimmipi-Shō*, où il expose les anciennes coutumes et les diverses cérémonies du palais.

(3) Plante de la famille des composées, tribu des sénécionées (*siegesbeckia orientalis*).

appliquer les feuilles de cette herbe et que le poison ne lui fait pas de mal. »

Chap. CXXIII : « Personne n'est exempt de maladie. Donc, il ne faut pas oublier les médicaments, car la douleur est souvent insupportable quand on est malade... »

Chap. CXLIX : « Quand on prend du *rokoushō* (médicament pour les maladies d'estomac, préparé avec du foie de cerf), on ne doit pas le sentir de trop près. Il y a parfois de petits insectes qui entrent dans la tête par la narine et qui peuvent faire beaucoup souffrir. »

On trouve, dans le Makoura no Soshi, beaucoup de chapitres où Sei Shônagon se vante de ses connaissances littéraires et artistiques. Le Hojoki de Kamo Tchomei, au contraire, ne contient pas un seul passage où l'auteur ait fait sa propre louange ou tiré gloire de son mérite. Kennkō, lui, tient le milieu entre ces deux auteurs, et n'est ni trop vaniteux, ni trop modeste. Le chap. CCXXXVIII du Tsouré-Zouré-Gouça ne présente pas moins de 7 récits dans lesquels il se plaît à nous conter sa prévoyance ou son savoir. En voici deux :

« Un jour que nous étions allés admirer les cerisiers en fleurs près du temple de Saïsho-Kōinn (1), nous aperçûmes un cavalier qui trottait à toute allure. « S'il continue à courir ainsi, dis-je aussitôt, il tombera sûrement de cheval, parce qu'il est orgueilleux de son talent. Regardons-le un ins-

(1) Fameux temple bouddhique élevé près de Kyoto en 1173.

tant. » Nous nous arrêtàmes pour l'observer et nous le vîmes bientôt, incapable de maîtriser son cheval, projeté en plein dans la boue. On admira ma prédiction. »

« Un jour, j'allai avec beaucoup d'amis faire mes dévotions aux Trois Temples (1). Au seuil d'un des temples de Yokokawa, le Ryouka-inn, nous aperçûmes une vieille inscription. Les bonzes habitant ce temple n'étaient pas d'accord pour décider qui, de Sari ou de Kozei (2), en avait été le calligraphe. « Si c'est Kozei, dis-je alors, il doit y avoir la signature, tandis que Sari n'avait pas l'habitude de mettre son nom ». En effet, en examinant le dos de la planchette couverte de poussière, nous aperçûmes la signature de Kozei, avec la date. »

(1) *San-tô*, les trois principaux temples du mont Hieizan, dans la province d'Ohmi, à savoir : le Higashi no Tô (temple de l'Est), le Nishi no Tô (temple de l'Ouest) et le Yokokawa no Tô (temple de Yokokawa).

(2) Deux grands calligraphes du milieu du x^e siècle.

CHAPITRE IV

CARACTÈRE DE KENKÔ

Nous arrivons maintenant à un point assez difficile à élucider : c'est de pénétrer l'homme à travers l'ouvrage, de dégager du Tsouré-Zouré-Gouça le caractère de Kennkô et de le déterminer. Cette tâche est en général rendue facile par la nature même des zouï-hitsou, où les idées et les impressions de l'auteur, étant consignées au jour le jour, sont le miroir fidèle de sa pensée et de sa personnalité. Prenons, par exemple, le Makoura no Soshi : de suite, nous y voyons la dame d'honneur fière de son savoir, s'amusant parini les courtisans qu'une paix profonde a amollis, et souvent même les insultant. De même, la physionomie austère de Kamo Tchomei transparait dans son Hojoki, où il expose avec énergie sa philosophie pessimiste appuyée par les récits les plus tristes. Le Tsouré-Zouré-Gouça, au contraire, ne nous fournit aucune indication précise, si ce n'est celle d'un esprit flottant et indéterminé. L'ouvrage n'a aucun but apparent, et ses divers chapitres se suivent sans lien ; souvent Kennkô condamne dans l'un ce qu'il approuvait dans l'autre, car son humeur est toujours changeante ; jamais il n'a la hardiesse de condamner catégoriquement les choses mauvai-

ses, et même en ce qui concerne les plus détestables, il laisse encore échapper quelques paroles d'approbation.

Aussi son caractère est-il très discuté. Certains le déclarent un bonze ivrogne et débauché, tandis que d'autres le proclament un ermite accompli, s'élevant de beaucoup au-dessus du reste de l'humanité ; tel le dépeint comme un voyageur cherchant partout son plaisir et s'amusant à écrire ses impressions selon son humeur journalière, tel autre voit en lui le Lao-Tseu du Japon, qui aurait tiré du taoïsme et du bouddhisme une religion nouvelle conforme à l'esprit et aux aspirations de ses compatriotes. Ces avis si divers viennent de ce fait que chacun juge de l'ouvrage d'après une seule de ses parties, celle qui l'a le plus vivement frappé ; c'est également ainsi que procédaient les personnages d'une fable bien connue au Japon et que voici :

Un jour, trois aveugles qui entouraient un éléphant s'essayèrent à le définir. L'un d'eux, qui tenait embrassée une des jambes, soutint que c'était un être analogue à un pilier ; le second, qui avait saisi une oreille, affirma qu'il ressemblait à un éventail ; enfin, le dernier, qui tenait la queue, déclara qu'un éléphant n'est qu'une corde.

Pour comprendre le vrai caractère de Kennkô, il faut se placer à un point de vue plus élevé, et considérer l'homme d'un regard d'ensemble. Or, nous l'avons vu, notre auteur, né dans la famille d'un prêtre shinintoïste, avait étudié en même temps la poésie japonaise, le confucianisme et le taoïsme. Devenu officier de la garde impériale, il s'était

livré à l'escrime et au tir à l'arc. Plus tard, attristé par les malheurs de son maître, il avait renoncé au monde en se faisant bonze. Par conséquent, il y avait dans sa tête beaucoup d'idées, beaucoup d'observations qui ne s'accordaient pas toujours entre elles. Le Tsouré-Zouré-Gouça fut écrit dans l'espace de cinq ou six ans, au lendemain d'une vie agitée, pendant laquelle il en avait recueilli les matériaux ; de sorte que Kennkô, tout en renonçant au monde, n'avait pas alors le calme d'esprit qui distingue les vrais ermites. Il en est autrement de Sei Shonagon et de Kamo Tchomei. Sans doute Sei Shonagon eut une vieillesse misérable ; mais, quand elle écrivit le Makoura no Soshi, elle était encore à la cour, où sa grande préoccupation était de s'amuser aux dépens des courtisans. Lorsque Kamo Tchomei abandonna le monde, il se retira dans une hutte sur la montagne de Toyama, pour y passer désormais ses jours dans la méditation et dans une profonde dévotion bouddhique.

Ainsi ces deux auteurs n'eurent pas l'occasion d'évoluer au moment où ils écrivaient. Kennkô, tout au contraire, n'était nullement un ermite accompli. Comme nous l'avons vu dans sa biographie, il quitta souvent la solitude pour retourner à la capitale, moins pour des raisons sérieuses qu'en vue de dissiper son ennui. C'est ainsi qu'il saisit toutes les occasions de se rendre à la cour de l'un ou l'autre empereur, tantôt pour la poésie, tantôt pour des exorcismes. En somme, il n'était ni un véritable ermite comme

Tchomei, ni un de ces bonzes qui, comme Saïghyo Hôshi (1), passèrent leur vie en un voyage éternel à tous les lieux sacrés de l'empire.

Kennkô était un homme habile. Il savait l'art de ménager tout le monde. Il n'osait jamais contredire personne et, même lorsqu'il croyait que son interlocuteur avait tort, il ne lui opposait jamais une opinion catégorique. Je le comparerais volontiers au Philinte du Misanthrope, tandis que Tchomei était un Alceste qui ne pouvait supporter chez autrui des idées contraires aux siennes. Quand il eut quitté le monde, Kennkô regretta toujours le passé : il aurait voulu pouvoir mener encore sa vie brillante d'autrefois. Dans son ouvrage, bien des passages expriment ce regret. C'est ainsi qu'il écrit, dans le chapitre XXIX :

« Quand je me mets à rêver, je ne puis m'empêcher de regretter le passé ! Par une nuit longue et tranquille, quand tout le monde est endormi, je m'occupe à ranger mes papiers. Parmi les feuillets rejetés comme indignes d'être gardés, une écriture ou un dessin tracés par quelqu'un qui n'est plus frappe mes regards et me rappelle son souvenir tout vivant. Même lorsqu'il s'agit de lettres d'une personne encore en vie, je suis tout ému quand je pense comment et à quelle date ces lettres m'ont été adressées... »

Nous avons vu quelles furent ses relations avec la cour du Sud et avec la cour du Nord. Un jour, étant allé visiter le

(1) Voir page 62, note 4.

temple de Tama-tsou-shima, il alla voir par la même occasion Shô-ô, son ami et confrère en poésie (1). Il lui dit : « J'ai toujours joui de la faveur de l'ex-empereur Go-ouda, qui aimait beaucoup les vers, et maintenant qu'il est parti pour l'autre vie, je n'ai pas envie de lui survivre. C'est ainsi que vous me voyez devenu bonze pour prier le Bouddha qu'il accorde à mon maître le bonheur dans l'au-delà. Je regrette infiniment d'être témoin des changements qui se sont produits, et si je vis encore, c'est malgré moi. » On voit par cet aveu qu'il n'avait guère de volonté. Si la grandeur de la dynastie du Nord l'attristait à ce point, il pouvait se donner la mort ou partir pour d'éternels pèlerinages. Tout au moins eût-il pu s'abstenir d'aller fréquenter la cour de cette dynastie. Son frère aîné, Kanéo, lui reprocha d'ailleurs un jour, durement, la décision qu'il avait cru devoir prendre ; car, en se faisant bonze, il déshonorait une vieille famille shinntoïste. « Si vous vouliez renoncer au monde, lui dit-il, pourquoi n'êtes-vous pas allé en Chine ou en Corée ? Par votre conversion, nous perdons la gloire de notre famille. » Kennkô, très vexé, répondit : « Peu m'importe qu'on approuve ou non ma conversion. » Et, quittant la maison de son frère, il partit en voyage.

Maints chapitres, dans le Tsouré-Zouré-Gouça, peuvent démontrer combien il était enclin à ménager toutes choses : notamment les chapitres LXXVIII, LXXIX, CXXX, CLXXV,

(1) D'après le journal personnel de ce dernier.

CCXXXII, CCXXXIII, CCXXXV. C'est ainsi qu'il dit, dans le chapitre CXXX :

« Mieux vaut ne pas se disputer et faire fléchir sa volonté pour se conformer à celle des autres. Il faut penser aux intérêts d'autrui avant que de penser aux siens. Ceux qui aiment à vaincre dans les divers jeux, veulent éprouver du plaisir en humiliant leur adversaire. Si on se sent heureux quand la fortune est favorable, il est non moins douteux qu'on est désolé quand la chance devient contraire. Il est également désagréable de se laisser vaincre pour plaire à son adversaire. Il est contraire à la vertu de se réjouir du malheur des autres. »

Dans le chapitre CCXXXII, il écrit :

« L'homme doit, en général, feindre d'être ignorant, sans jugement et sans esprit. Un jeune homme au visage noble, causant avec un ami devant son père, fit une citation du Shishô (un livre d'histoire de la Chine). Il faisait ainsi comprendre sa connaissance des classiques chinois ; mais je crois que le contraire eût été préférable. »

Il continue sur le même sujet dans le chapitre suivant :

« Si vous ne voulez pas être mal récompensé par les autres, il faut être modeste en toutes choses, respectueux vis-à-vis de tout le monde et réservé dans vos paroles (1). Celui qui a ces qualités, abstraction faite de l'âge ou du sexe, est déjà supérieur aux autres. Surtout un jeune homme qui parle

(1) « Voulez-vous qu'on croie du bien de vous ? N'en dites pas » (Pascal).

d'une manière aussi réservée qu'élégante, s'attire l'estime considérable de tout le monde. »

Cependant il ne faudrait pas conclure de là que Kennkô était disposé à changer d'opinion pour complaire aux autres. Il gardait ses idées, tout en approuvant les vues d'autrui, parce qu'il n'aimait pas la contradiction. C'est ainsi que nous lisons dans le chapitre CCXXXV :

« Un vagabond n'entre pas comme il veut dans une maison gardée par son maître. C'est dans la maison sans maître que le passant entre, que les animaux comme les renards et les hiboux demeurent à leur gré, assurés qu'il n'y a personne. C'est là qu'on rencontre quelquefois des fantômes. Le miroir nous montre par réflexion la forme et la couleur de n'importe quelle chose. Nous n'y pourrions rien voir si le miroir lui-même avait une forme et une couleur propres. L'espace contient tout parce qu'il est vide. Mille passions occupent notre cœur, parce que la raison ne l'habite pas en maître. Si le cœur avait son maître, il ne serait ni occupé ni gouverné par les passions. »

J'ai dit que ceux qui condamnent Kennkô s'appuient sur quelques chapitres du Tsouré-Zouré-Gouça pour prouver qu'il était un bonze débauché. Il s'agit des chapitres III, VIII, IX, XLIII, XLIV, CVII, CXC, CCXL, etc., qui traitent de la beauté des femmes et des sentiments des jeunes gens. Dans le chapitre III, notre auteur s'exprime ainsi :

« Ceux qui n'aiment pas les femmes me semblent tristes, même s'ils sont distingués dans les sciences. Ils sont pour

ainsi dire des gobelets de pierre précieuse, sans fond (1). Se promener la nuit partout en bravant la rosée et la gelée, n'avoir pas un moment tranquille, être toujours préoccupé d'échapper aux conseils des parents et aux reproches des amis, voilà le type des jeunes gens. »

De même, dans le chapitre VIII : « Rien ne nous égare autant que la passion sexuelle. L'homme est ridicule à cet égard ; mais nos cœurs battent plus fort quand l'odeur douce du parfum nous arrive. Un ermite du nom de Kou-mé (2) perdit sa science surnaturelle en voyant les jambes blanches d'une femme en train de laver. On peut concevoir que même un ermite puisse être séduit par les jambes jolies et grasses d'une femme. »

Dans le chapitre CVII, où il nous donne son jugement sur la femme, nous voyons bien qu'il n'était pas lui-même étranger à toute passion :

« L'esprit d'une femme est toujours jaloux et porté à la contradiction. Egoïste et avare, elle ne comprend pas la raison des choses. Son cœur est toujours flottant et se laisse facilement séduire. Elle ne veut pas répondre franchement aux questions les plus innocentes quand on les lui pose ; mais elle manque de réserve et bavarde sur les sujets les plus graves lorsqu'on ne lui demande rien. Il est vrai qu'une femme quelquefois surpasse les hommes en sagesse quand elle se livre à l'intrigue ; mais ses machi-

(1) *Tama no sakazouki ni soko naki* ; phrase devenue proverbe.

(2) Légende très répandue au Japon.

nations sont d'ailleurs faciles à découvrir. La jalousie et la fragilité incarnées dans un être humain, telle est la femme. Il est ridicule d'obéir aveuglément à sa volonté pour attirer son amour. En somme, une femme ne devient une belle et charmante créature que lorsque nous sommes esclaves de la passion. »

On voit bien par là que Kennkô avait aimé les femmes, et que sa vie avait été plus mouvementée que celle des autres ermites. Ces chapitres sont en quelque sorte ses confessions. Même lorsque le jeune officier de la garde impériale, élégant et lettré, eut abandonné son sabre et sa vie mondaine, même lorsqu'il se fut rasé la tête, après la quarantaine, pour mener un genre d'existence tout différent, il se rappelait de temps en temps, non sans plaisir, les folies de sa jeunesse et, pour occuper ses loisirs, il s'amusait à noter ses souvenirs. C'est là le caractère même du zouï-hitsou ; et si Kennkô avait dissimulé ses sentiments, le Tsouré-Zouré-Gouça n'aurait pas de valeur en tant que livre d'impressions.

Dans le Nézamé-no-Ki, au contraire, c'est-à-dire dans un livre religieux où il voudra enseigner sérieusement le bouddhisme, il ne parlera plus de ces choses du passé. C'est pourquoi, tout en appréciant la valeur de cet ouvrage au point de vue doctrinal, on se rend compte que Kennkô farde sa pensée et on regrette un peu de ne plus retrouver sa véritable nature. Ce traité énumère sept vertus bouddhiques, que l'auteur explique et conseille d'observer. Ces

vertus sont : l'étude, l'honnêteté, la bienfaisance, la dévotion, la patience, la modestie, la gratitude. Kennkô entre à ce sujet dans de longs développements : mais il ne fait en somme que vulgariser les principes du bouddhisme. Au commencement, il exprime ainsi l'incertitude de la vie :

« Qui est maître de cette vie ? Chacun prend congé pour laisser la place à ses successeurs. La vie est courte comme une nuit passée à la belle étoile en rêvant à toutes sortes de choses ; nous sommes comme les corbeaux qui, ayant occupé une forêt ensemble, s'en vont aux premiers rayons du soleil du matin. Les sages et les sots, personne ne sait subsister... »

L'ouvrage continue de même façon, par des considérations austères suivies de préceptes rigoureux, et il se termine par le passage suivant, qui prouve que Kennkô pouvait atteindre le calme d'esprit, le but final du dévot bouddhiste :

« Un corbeau veuf, s'arrêtant au faite du temple, pousse des cris douloureux pour réveiller le soleil (qui le consolera). Quand je regarde au dehors en ouvrant ma fenêtre, le rêve du gain et de la perte (1) est tout à fait disparu, et je ne vois que la lune qui brille au firmament pour éclairer mon âme (2). »

On a prétendu que Kennkô, devenu bonze, n'avait pas

(1) *Tokou shitsou no youmé*. Kennkô veut dire par là qu'il a compris le fond du monde humain.

(2) Autrement dit, il est devenu un bonze illuminé.

abandonné sa vie d'autrefois. Je crois plutôt que si l'on trouve dans son livre les passages que nous avons relevés sur la femme et la passion, c'est qu'il a voulu écrire tout simplement les souvenirs qui lui venaient à l'esprit. En effet, dans maints chapitres, il condamne les folies de la jeunesse et conseille aux jeunes gens de ne pas s'exposer à ce danger. Par exemple, dans le chapitre IX, après avoir décrit les périls de l'amour, il s'exprime en ces termes :

«... On peut écarter les six autres voluptés de la vie (1), mais non celle de la passion sexuelle. Vieux et jeunes, sages et fous, personne n'y fait exception (2). C'est pourquoi on dit que l'énorme éléphant peut être solidement attaché avec une corde tressée en cheveux de femme (3) et que le cerf, à l'automne, est forcément entraîné si on imite le cri d'une biche avec un sifflet fait d'un sabot (4) de femme. C'est cette attraction dangereuse et redoutable que nous devons éviter et contre laquelle nous devons toujours être en garde. »

Vers la fin du Tsouré - Zouré - Gouça, au chapitre CCXXXVIII, parlant de sa sagesse et de sa prévoyance, il se vante du fait qu'une femme a inutilement tenté de le séduire :

(1) Les plaisirs provenant des yeux, des oreilles, de la langue, du nez, du corps et de l'âme.

(2) « Si nous résistons à nos passions, c'est plus par leur faiblesse que par notre force » (La Rochefoucauld).

(3) Phrase empruntée à un livre sacré bouddhique, le Daï-Itokou Kio, « Livre de la Grande-Puissance ».

(4) Ashida.

« Dans la soirée du quinzième jour du deuxième mois, alors que la lune était claire, je suis allé très tard au temple bouddhique de Semmbon, et suis entré par la porte de derrière. Tandis qu'isolé, et la figure cachée, j'écoutais le sermon, une dame belle et distinguée vint s'asseoir sur mes genoux. Trouvant cette façon d'agir compromettante, je me retirai en arrière ; mais elle ne cessa de s'approcher de moi jusqu'à ce que je fusse dans l'obligation de m'en aller. Quelques années après, une vieille dame de la cour que je rencontrai me dit en plaisantant : « J'ai trouvé que vous étiez un homme sans cœur, moins pitoyable que je ne pensais. Vous savez qu'une certaine personne s'est plainte de vous ». Je ne compris rien à ce qu'elle me disait. J'ai su depuis que c'étaient des dames du palais voisin, qui, en me reconnaissant, avaient tenté de s'amuser de moi, en essayant de me séduire au moyen de cette belle femme si élégamment vêtue. »

Cette dame d'honneur qui reconnut Kennkô savait sans doute la vie qu'il avait menée autrefois et elle voulut tenter sa vertu ; mais, en voyant son attitude dans l'obscurité vis-à-vis de la femme qui l'avait abordé, on doit bien penser que Kennkô, dans son nouvel état, était devenu tout à fait sérieux. Seulement, comme J.-J. Rousseau dans ses Confessions (1), il tenait à se montrer à nous sans déguisement.

(1) « ... Je me suis montré tel que je fus ; méprisable et vil quand je l'ai été ; bon, généreux, sublime, quand je l'ai été : j'ai dévoilé mon intérieur tel que tu l'as vu toi-même, Être éternel... » (Livre I^{er}).

On a dit aussi que Kennkô était un bonze ivrogne, qu'il buvait toutes les fois qu'il éprouvait le besoin de se délivrer d'un ennui. Son opinion sur le *saké* (1) se trouve au chap. CLXXV :

« Il y a en ce monde maintes choses qui ne sont pas compréhensibles. Je ne puis m'expliquer comment on trouve convenable de faire boire du *saké* aux autres, malgré leur volonté, en toute occasion. La victime fronce le sourcil et cherche le moment favorable pour jeter la liqueur ou pour s'échapper ; mais on la saisit de force et on l'oblige à boire sa part, comme si ce n'était pas extraordinaire. Donc les hommes les plus sérieux deviennent promptement des fous et commettent des sottises ; les hommes les plus sains tombent gravement malades sous nos yeux et se couchent inconscients d'eux-mêmes. Quelle façon de célébrer une fête ! Le lendemain, ils restent la tête lourde, incapables de prendre des aliments, et ils ne se souviennent pas plus de ce qu'ils ont fait la veille que s'il s'agissait des événements d'une autre vie. Aussi tombent-ils malades et manquent-ils aux devoirs publics et privés. Il est contraire à la bienveillance et à l'étiquette de recevoir ses amis d'une manière si peu convenable. La victime, loin d'en être reconnaissante, sera certainement fâchée. Si nous apprenions que cette coutume existe dans un pays étranger, et non au Japon, nous la trouverions curieuse et injuste.... Dans cette vie, la liqueur entraîne

(1) L'eau-de-vie de riz, boisson nationale du Japon.

des maladies et une perte d'argent. Elle nous fait commettre beaucoup de fautes, quoiqu'on l'appelle le chef des cent médicaments (1). En réalité, bien des maladies ont pour cause l'usage immodéré de la liqueur. On dit qu'en prenant du saké on oublie ses ennuis ; mais quand on est gris, on se souvient davantage des choses tristes et on s'en lamente. Les descendants de l'ivrogne perdent la sagesse et sont incapables de faire du bien. Ils font beaucoup de mal en ce monde, violent les conseils du Bouddha et tombent à coup sûr aux Enfers. Celui qui prend la coupe de liqueur et fait boire les autres, dit le Bouddha (2), naîtra sans mains durant 500 vies. »

Jusqu'à ce point, Kennkō a condamné d'une manière très énergique ceux qui aiment les liqueurs fortes. Mais, étant donné son désir habituel de ne pas déplaire aux autres, il va adoucir la rigueur de cette condamnation par quelques mots dont ses adversaires s'emparent pour le traiter d'ivrogne :

« En effet, le saké est une chose détestable. Mais il y a des occasions où il est permis d'en prendre. Les nuits où la lune brille, les matins où la neige étincelle, ou, sous les cerisiers en fleurs, quand nous causons agréablement, notre plaisir redouble si nous avons des coupes de saké. Nous serons contents d'en prendre avec un ami dont la visite imprévue tombe précisément au jour de notre ennui.

(1) *Hyakou yakou no tchō*.

(2) Dans le *Bonsai Kyo*.

On peut en prendre quand il s'agit de saké et de gâteaux offerts par un supérieur. En hiver, quand il fait froid, avec des amis intimes, j'en prends très volontiers. Dans une demeure temporaire de voyage, sur une montagne où l'on fait une excursion, il est très agréable d'en prendre assis sur le gazon. Même ceux qui n'aiment pas la liqueur seront contents alors d'en boire une goutte. On sera même heureux d'en prendre davantage si c'est un supérieur qui vous l'offre... »

En somme, il apporte des tempéraments à la rigueur de son opinion, mais il ne permet cependant pas de boire du saké jusqu'à perdre conscience. Les occasions qu'il cite sont de celles où il est généralement permis de boire un peu.

D'autres critiques lui reprochent des préceptes qui sont contraires à nos idées. Par exemple, dans les chapitres VI, LXXII, CXC, etc., il conseille de n'avoir pas trop d'enfants. Voici le chapitre VI :

« En reconnaissant qu'on n'est pas très sage soi-même, on ne doit pas désirer avoir beaucoup d'enfants. Koujo no Daïjo Daïjin (1) et Hanazono no Sadaïjin (2) ne voulurent pas de descendants. Le ministre de Somédono (3) disait qu'il vaut mieux n'en pas avoir, parce que souvent les enfants souillent l'honneur de la famille. »

De même, dans le chapitre CXC, nous lisons :

(1) Le premier ministre Foujiwara Korémitchi.

(2) Minamoto no Arihito, ministre de la gauche.

(3) Surnom de Foujiwara Yoshifouça.

« L'homme est heureux quand il n'a pas de femme qui le gêne. Je suis content quand on me répond : « Je ne suis pas encore marié », et triste quand j'entends dire : « Il est devenu le gendre de M. un tel », ou : « Il a épousé telle femme et demeure avec elle. » Si vous avez une femme de beauté très ordinaire, on vous prendra pour un bonhomme épris d'une femme laide. Si vous en épousez une belle, on dira que vous l'adorez comme on vénère le Bouddha... Même une femme très belle deviendra laide si on vit toujours à ses côtés ; vous deviendrez certainement moins aimable vis-à-vis de votre trésor d'autrefois. Les relations heureuses et agréables dureront plus longtemps si un homme se rend chez sa femme de temps en temps. Une femme se réjouit davantage quand un homme qu'elle aime vient la voir inopinément. »

Mais il faut remarquer que les bonzes qui ont renoncé au monde font souvent ainsi des observations excentriques, qu'on ne peut pas trop leur reprocher. Ils ne se soucient pas de la famille, parce qu'eux-mêmes veulent quitter cette vie pour aller le plus tôt possible auprès du Bouddha. C'est une opinion qu'on ne saurait critiquer équitablement sans avoir étudié le pessimisme bouddhique ; et peut-être même, après avoir approfondi cette philosophie, pourrions-nous arriver à la même conclusion.

Mais au Japon, où le shintoïsme nous a enseigné depuis si longtemps le culte des ancêtres et le devoir de continuer à jamais la lignée de nos descendants, une telle opinion ne

pouvait que choquer la plupart des gens. Nombre de prêtres shinntoïstes ont donc censuré ces passages comme contraires à la Voie des dieux. Mais chacun peut juger des choses à sa manière, et si Kennkô a écrit des choses contraires aux idées traditionnelles du Japon, cela ne diminue en rien la valeur de son ouvrage. D'ailleurs, le shinntoïsme avait été attaqué perpétuellement par le bouddhisme, surtout depuis le x^e siècle. Or, à l'époque de guerres et de désastres où vivait notre auteur, on avait une tendance à se tourner plutôt vers le bouddhisme, qui nous conseille de quitter cette vie de misère et nous fait entrevoir le paradis. Les guerriers, qui sacrifiaient si volontiers leur existence pour leur seigneur, n'avaient d'autre consolation, en laissant ainsi leur femme et leurs enfants, que l'espérance d'une autre vie.

Parmi les penseurs de la période des Tokougawa, nul n'a critiqué notre bonze plus sévèrement que Mouro Kiouçô (1658-1734). Ce philosophe à la chinoise, partisan acharné de Confucius, fut heureux de réunir tout ce qu'on avait pu dire contre Kennkô et d'écrire dans son Shoundaï Zatsouwa (Mélanges de Sourougadaï) le jugement sévère que voici :

« Un certain jour, un visiteur venu pour voir le vieillard (1) trouva à son côté une copie du Tsouré-Zouré-Gouça. Il lui demanda : « Aimez-vous ce livre ? » — « Non, répondit le

(1) *Okina*, c'est-à-dire lui-même, Mouro Kiouço parlant ainsi de lui à la troisième personne.

vieillard, je le lis tout simplement pour m'amuser quand je n'ai pas envie de travailler. Je ne l'aime pas. » — « Alors, vous n'êtes pas du même avis que le public ? » demanda son hôte. — Le vieillard répondit : « On soutient que Kennkô était un homme désintéressé qui abandonna le monde pour la méditation ; mais je ne le crois pas. Le Taï-hei-ki (1) nous apprend que Kennkô écrivit pour Kô no Moronao une lettre que celui-ci adressa à la femme d'Ennya Takaçada, en vue de la faire céder à ses désirs adultères (2). Et le Enntai Réki dit que lorsqu'il accepta l'invitation de Tatchibana no Naritada, le gouverneur d'Iga, il s'y rendit et commit un adultère avec la fille de ce dernier. Par ces faits, on voit que Kennkô était un bonze qui flattait le monde et qu'il était un débauché. Il est vrai qu'il déserta la vie et qu'il méprisa la gloire et l'argent. Mais il manqua des fermes résolutions d'un ermite réellement illuminé. Il croyait au bouddhisme ; et dans son Tsouré-Zouré-Gouça on trouve des passages pieux, en même temps que des pages en faveur de la passion et de l'ivrognerie. Cependant c'était un homme intelligent et il dit quelquefois la vérité ; mais sa vérité n'est qu'une vérité partielle. Il est vraiment dommage qu'un

(1) « Annales de la Grande Paix », ouvrage composé, vers le milieu du xiv^e siècle, par le bonze Kojima Hoshi, et qui nous fait le récit romanesque de la période de guerres civiles que le Japon venait de traverser.

(2) Dans son *Kanadéhon Tchou-Shinn Goura*, Takéda Izoumo, le grand dramaturge du temps des Tokougawa, a combiné cette histoire avec la fameuse vengeance des quarante sept rôninn (Voir *Le Théâtre au Japon*, par M. A. Bénazet, Paris, 1901, p. 209 et suiv.).

homme si bien doué, qui aurait pu être un philosophe accompli s'il avait étudié le confucianisme, soit tombé dans l'abîme du bouddhisme. »

Si l'on examine la question de l'adultère entre Kennkô et Kobenn, la fille du gouverneur d'Iga, on arrive à cette conclusion que l'imputation est absolument fausse. Tout d'abord, d'après le Enntaï Réki qu'invoque Kiouço, nous voyons que Kennkô aurait eu alors 60 ans et Kobenn 17 ans. Ensuite, à ce moment de sa vie, Kennkô n'était plus l'officier de la garde impériale : il n'était pas seulement un homme d'âge, mais un bonze vertueux qui n'avait d'autre désir que de passer son temps en voyages et en prières. Il est vrai que la fille de Naritada allait souvent chez notre bonze pour apprendre la poésie japonaise ; c'est sans doute pour cela qu'on soupçonna entre eux des relations défendues. Mais une preuve certaine que ces relations n'existèrent pas, c'est que Kennkô assista à son lit de mort Naritada, le père de Kobenn. Or, le gouverneur d'Iga n'aurait sûrement pas voulu recevoir les sacrements d'un bonze débauché qui aurait séduit sa fille. J'ajoute que Naritada ne pouvait ignorer ces faux bruits, le Enntaï Réki ayant été publié avant sa mort.

Quant à la lettre d'amour que Kennkô aurait écrite pour Kô no Moronaô, on n'en a d'autre indication que dans le Taï-hei-ki. Au chapitre XXI de cet ouvrage, intitulé : « Mort d'Ennya Takaçada », l'auteur s'exprime ainsi : « Le gouverneur de Mouçashi (c'est-à-dire Kô no Moronaô)

s'étant follement épris de la femme d'Ennya, voulut à plusieurs reprises lui exprimer ses désirs. Pour lui communiquer sa passion, il demanda à un bonze doué d'une belle écriture, du nom de Kennkô, d'écrire à sa place une lettre d'amour pleine d'élégance et de charme, où il exprimerait son amour ardent. » C'est ce passage qui sert de point d'appui à la thèse de Mouro Kiouço.

Tokoukô Rinnshi, dans son Hontchô Tonshi (1), s'exprime à son tour en ces termes : « Pourquoi Kennkô ne refusa-t-il pas d'écrire une telle lettre pour Moronaô ! Sa plus grande faute est d'avoir rédigé cette lettre méprisante, et je le regrette infiniment pour son honorabilité... » Fouka-kouça Motomaça, dans son Fouço Onitsoudenn (2), soutient de son côté que Kennkô, pourvu qu'il restât fidèle au taoïsme, ne se considérait pas comme devant être scrupuleux dans le choix des moyens qu'il pouvait employer contre la dynastie du Nord, et que, ne regardant pas un seigneur de cette dynastie comme son semblable, il n'hésita pas à commettre une action qu'il ne jugeait pas si criminelle. Doï Tsounéhira, dans son Shounço Rôgô (3), prétend encore que Kennkô, resté toujours fidèle à la dynastie du Sud, devait saisir toute occasion de nuire à la dynastie du Nord ; que c'est pour cette raison qu'il fut heureux d'écrire une

(1) « Discussions historiques » (fin du xvii^e siècle).

(2) « Historiettes inédites du Japon » (milieu du xvii^e siècle).

(3) « Les Vagues du Printemps », études littéraires publiées au commencement du xviii^e siècle.

lettre d'amour pour un seigneur de cette dynastie ; et il fait remarquer que c'est justement depuis l'établissement de relations adultères entre Kô no Moronao et la femme de son ami, que surgirent, entre deux seigneurs puissants, des disputes qui causèrent de grands troubles au shôgounat des Ashikaga.

Pour qui étudie la question avec impartialité, il semble que Kennkô soit aussi innocent de cette fameuse lettre que de l'adultère qu'on lui reprochait. En effet : 1° le Taï-heiki est moins un livre d'histoire qu'un roman, et on s'accorde à lui refuser toute valeur comme document historique. C'est un ouvrage plein de choses fabuleuses qui furent introduites pour donner plus de variété au récit et d'amusement au lecteur. Tous les récits de guerre de ce genre, comme le Heiké Monogatari (1), le Ghemmpéi-Seïsouiki (2), etc., sont dédaignés à juste titre par les historiens japonais actuels ; 2° Dans le passage que j'ai cité, le Taï-heiki nous parle simplement d'un bonze « du nom de Kennkô » ; il ne dit pas : « Yoshida Kennkô » ou « Ourabé Kennkô ». S'il s'était agi du fameux poète, l'auteur aurait au moins écrit son nom de famille, suivant l'usage, ou bien il n'au-

(1) « Histoire des Heiké », composée peut-être par Shinano Youkinaga, célébrant la grandeur de cette illustre famille, jusqu'à la bataille de Dan-no-Oura (1185), où tous les Taïra trouvèrent la mort.

(2) « Histoire de la grandeur et de la décadence des Minamoto et des Taïra », peut-être par Hamouro Tokinaga. Cet ouvrage nous dépeint d'une manière émouvante les luttes des samouraïs pour la suprématie politique.

rait pas manqué de le désigner de quelque façon comme l'un des « quatre rois de la poésie ». Il est donc légitime de supposer soit que l'anecdote fut inventée de toutes pièces, soit qu'elle fut attribuée, après coup, par erreur, à notre Kennkô. Au demeurant, même dans l'hypothèse où le fait qu'on lui reproche serait exact, il ne faudrait pas en exagérer l'importance. Kennkô, nous l'avons vu, n'était guère enclin à refuser nettement ce qu'on pouvait lui demander ; c'était à la fois sa faiblesse et sa force ; car, s'il s'était montré trop sévère, s'il avait blâmé avec trop d'énergie les actions d'autrui, au milieu de cette société guerrière, sa vie eût été en péril. Puis, il ne faut pas juger les choses d'autrefois avec nos idées actuelles : il nous semble que c'est un crime de favoriser l'adultère entre deux individus ; mais, au temps de Kennkô, on pouvait être plus indulgent pour la liberté des liaisons amoureuses (1).

J'espère avoir sauvé mon pauvre Kennkô de l'opinion vraiment trop défavorable qu'on pourrait se faire de lui si l'on se tenait aux critiques sévères des écrivains de l'époque des Tokougawa. Le Tsouré-Zouré-Gouça nous a montré assez clairement son caractère. C'était un homme sou-

(1) Je néglige certains arguments secondaires. Ainsi M. Kourihara croit être certain d'avoir trouvé un autre bonze du nom de Kennkô ; mais l'authenticité du document historique qu'il invoque à ce sujet m'a paru fort douteuse. Un autre critique, M. Takata, pense que l'histoire de la lettre d'amour se passa en 1338 (troisième année de l'ère Yennghenn), c'est-à-dire à un moment où Kennkô était en voyage ; mais, comme il venait assez souvent à Kyoto, l'argument ne me paraît pas décisif.

ple qui n'aimait pas à heurter les idées des autres ou à blâmer leur conduite ; mais pour lui-même, il pratiquait les préceptes du bouddhisme et il sut garder sa vertu. On doit plutôt l'estimer que le condamner.

CHAPITRE V

ACCUEIL FAIT AU TSOURÉ-ZOURÉ-GOUÇA

J'ai expliqué, dans un chapitre précédent, comment le Tsouré-Zouré-Gouça avait été recueilli et réuni en deux volumes par Imagawa Rioshoun et Mioshō Marou. Il me reste à dire comment l'ouvrage ainsi composé fut reçu du public. Je crois que, pendant un siècle et demi, il ne fut apprécié que de très peu de gens, et que c'est seulement depuis le commencement du gouvernement d'Edo que toute la société se mit à le lire. En effet, nous ne trouvons que peu d'éditions du Tsouré-Zouré-Gouça. D'autre part, le premier commentaire dont il fut l'objet ne parut qu'à la fin de Hidétada, le deuxième shōgoun Tokougawa (1606-1622). Ce commentaire, du bonze Ritsouan, est tout à fait insuffisant ; mais par là même, on se rend compte qu'il fut composé pour satisfaire aux désirs de nombreux lecteurs. Depuis ce moment, beaucoup d'autres commentaires se sont succédé. En 1670 (1), voyant le succès du Tsouré-Zouré-Gouça, Shimizou Shounriou écrivit son Zokou-Tsouré-Zouré-Gouça (suite du Tsouré-Zouré-Gouça). Cet ouvrage,

(1) Dixième année de l'ère Kanboun.

conçu plutôt dans un dessein commercial, est très inférieur au Tsouré-Zouré-Gouça, soit comme idées, soit comme style. Mais tous ces faits nous montrent que c'est surtout depuis l'établissement du Bakoufou que l'œuvre de Kennkô fut vraiment répandue et appréciée au Japon.

Nombre de commentaires parurent au temps des Tokougawa. Dans le Tsouré-Zouré-Gouça-Shosho-Taïceï (1) de Açaka Yamaï, publié en 1687, et où l'auteur voulut réunir tous les commentaires publiés avant lui, on n'en trouve pas moins de treize. L'auteur ajoute qu'il y en avait encore une dizaine, qu'il jugea indignes d'entrer dans son ouvrage. Après Açaka Yamaï, d'autres commentaires encore parurent peu à peu, de sorte que nous en avons à présent une quinzaine (2), parmi lesquels je citerai :

Le NOZOUTCHI, 13 vol., par Hayashi Dôshoun (1583-1657), savant à la chinoise (3).

Le BOUNDAN-SHÔ, 8 vol., par Kitamura Kighinn (1624-1705), savant à la japonaise (4).

Le NAGOUÇAMÉ-GOUÇA, 8 vol., par Matsounaga Téitokou (1571-1653), poète (5).

Le GHENN-KAÏ, 5 vol., par Nambou Sojou, savant à la chinoise.

(1) « Recueil général des commentaires sur le Tsouré-Zouré-Gouça.

(2) La variété même des professions et des tendances de ces commentateurs montre bien la popularité de l'ouvrage de Kennkô.

(3) *Kan-gakou-sha*.

(4) *Wa-gakou-sha*.

(5) *Haï-zinn*.

Le SHINN-TCHŌ, 4 vol., par Shimizou Shounriou, savant à la japonaise.

Le TCHOKOUGHÉ, 10 vol., par Okanishi Korénaka, poète.

Le TAÏZEN, 13 vol., par Takata Sökenn, savant à la japonaise.

Le OGHI-SHŌ, 6 vol., par Takaya Tchikaboumi, prêtre shinntoïste.

Le KOKON-SHŌ, 8 vol., par Owada Kikyō, savant à la chinoise.

Le SANKO, 5 vol., par le bonze Keikou.

Le KANAME-GOUÇA, 8 vol., par le bonze Yennkyō.

Le KANATSOUTCHI-ZOHŌ, 6 vol., par Yamaoka Ghennrinn, poète.

Avec les années, le Tsouré-Zouré-Gouça se propagea de plus en plus, et nombre d'écrivains, imitant l'esprit de ce bonze qui s'était si bien moqué de la vie humaine, critiquèrent de pareille manière l'état social du temps des Tokougawa, si bien que le gouvernement dut interdire la publication de plusieurs zouï hitso de ce genre⁽¹⁾. Ces écrivains donnèrent d'ailleurs souvent à leurs ouvrages des titres destinés à évoquer l'idée du Tsouré-Zouré-Gouça lui-même. C'est ainsi que nous rencontrons le « Inou-Tsouré-Zouré-Gouça » (le Tsouré-Zouré-Gouça de Chien), le « Tsoubé-Kobé-Gouça » (Journal de bavardage), enfin, le « Tsouné-

(1) Ces livres ne contiennent aucune mention d'auteur ou de date, leur but même étant de critiquer secrètement les mœurs politiques et sociales de l'époque des Tokougawa.

Zouné-Gouça » (Journal des saisons), de Zennkô Hôshi, nom de plume qui rappelle non moins fidèlement celui de Kennkô Hôshi. Bien d'autres écrits analogues où nous sont contées, dans le style du Tsouré-Zouré-Gouça, des bagatelles du temps des Tokougawa, ne méritent pas d'être cités ici.

DEUXIÈME PARTIE

KAMO TCHOMEI ET LE HOJOKI

CHAPITRE PREMIER

VIE DE TCHOMEI

Kamo Tchomei (1154-1216) s'appelait, dans son enfance, Kikoudayou (ou peut-être Minamidayou). Sa famille habitait depuis de nombreuses années le village de Shimo-Kamo dans la province de Yamashiro. Les aînés de cette famille avaient été successivement chargés de garder le temple shinntoïste de Kamo et son père, Nagatsouna, ainsi que son grand-père, Souétsouna, avaient été tous deux gardiens (1) de ce temple. D'où le nom de Kamo que reçut notre auteur.

Tchomei montra, de bonne heure, beaucoup de goût pour la littérature et les sciences et vécut chez la mère de son père, où il étudia surtout la littérature chinoise. Comme il

(1) Néghi.

était intelligent et d'une tournure élégante, il fut admis dans le palais impérial à titre de page. Vers l'ère de Ohô (1161-1162) l'empereur Gotoba, satisfait de son attachement, lui accorda le cinquième rang (1) à la cour. Quand il eut atteint une quinzaine d'années, il étudia la poésie japonaise chez Minamoto Toshiyori et chez le bonze Kei-Shoun, deux éminents poètes de cette époque. Ayant beaucoup de goût pour la musique, il devint très fort en *koto* et en *biwa* et conserva ces instruments même après avoir abandonné toutes les autres distractions de la vie (2).

Son assiduité pour la poésie et la musique fut bientôt connue de l'empereur Gotoba. Il nomma le jeune poète aux fonctions de secrétaire (3) du bureau de la poésie japonaise au palais, lorsqu'il fonda, dans la première année de l'ère Ghennréki (1184), cette institution dont Minamoto Iyénaga fut le premier chef. Tchomei y fit la connaissance de Foujiwara Kiyonori et de Foujiwara Hidéyoshi, ses collègues, et put ainsi approfondir les belles-lettres.

Pendant l'ère de Bounji (vers 1188), il demanda à l'empereur le poste de gardien du temple de Kamo pour succéder à son père, mais il ne put obtenir cette situation. On la lui refusa sans lui donner aucune raison sérieuse. Tchomei en fut désolé. Il ne tarda pas à donner sa démission de secrétaire et se retira du bureau de la poésie japo-

(1) Jougoï.

(2) Voir le chapitre XX du Hojoki.

(3) Yori oudo.

naise malgré les regrets de ses collègues. Mais son talent et son savoir étaient si appréciés des courtisans qu'après quelques années l'Empereur Gotoba lui proposa de le nommer à nouveau aux fonctions qu'il avait occupées auparavant. Tchomei, trop désespéré pour accepter la proposition impériale, répondit négativement par la poésie suivante :

« Le petit bateau abandonné
Est brisé et déjà coulé ;
Comment pourrait-on l'amener
A la plage de *Waka* (1) ?

Tchomei, déjà aigri par ce qu'il considérait comme une injustice, avait été aussi attristé de voir son pays déchiré par les dissensions intestines que produisirent les rivalités des Minamoto et des Taira. Dans son enfance, en effet, avaient éclaté les funestes guerres de Hôghenn (2) (1156)

(1) « Shizoumi-niki !
Ima çara Waka no.
Oura-nami ni,
Yocé ba ya yoran
Ama no souté bouné ».

Dans ces vers, il se compare lui-même à un bateau de pêcheur, brisé et coulé, qui ne peut plus servir. La plage de Waka, non loin de Kyoto, est célèbre par son charmant paysage ; comme « waka » signifie aussi « poésie », Tchomei se trouvait avoir fait un excellent jeu de mots.

(2) Grande guerre civile qui éclata pendant la première année de l'ère Hôghenn. L'ex-empereur Soutokou voulut monter encore une fois sur le trône, soutenu par les armes de la famille des Minamoto. La famille Taira, qui était pour l'empereur Go-Shirakawa, lutta victorieusement contre eux.

et de Heiji (1) (1159) entre les princes de la famille impériale et ces deux puissantes familles guerrières. Tchomei avait vu ensuite de ses yeux la splendeur de Taïra no Kiyomori qui, ayant abattu la famille des Minamoto, avait fondé une sorte de Shôgounat à Foukouhara (1167). Il avait été témoin de la déchéance de l'empereur et de sa cour tombés sous la domination du tyran Taïra. Puis il avait vu Minamoto Yoritomo remplacer ce dernier et fonder le Shogounat de Kamakoura en 1190. Il avait enfin été à même de voir le fondateur du Shôgounat de Kamakoura obligé de réduire par la force des armes les soldats restes fidèles à la famille Taïra et combattre son propre frère Yoshitsouné, qu'il avait chassé de sa présence parce qu'il redoutait son ambition.

Tchomei, déjà enclin au pessimisme, n'ayant pu supporter la vue de sa patrie mise à feu et à sang et pris d'un dégoût extrême pour cette vie, résolut de quitter le monde. Après avoir eu la tête rasée et avoir été accepté par les bonzes bouddhistes, il entreprit un voyage pour visiter le Japon et se perfectionner dans l'étude du bouddhisme.

Pendant l'ère de Shoghenn (1207-1210), ayant atteint plus de cinquante ans, il revint à Kyoto alors que la tranquillité était à peu près rétablie. Il choisit comme demeure

(1) Guerre civile qui eut lieu pendant la première année de l'ère Heiji. Minamoto Yoshitomo, père de Yoritomo, tenta de remplacer la famille Taïra, mais fut vaincu et tué. Les Taïra gouvernèrent alors sans conteste le Japon pendant 29 ans jusqu'à ce que, abâtardis par les plaisirs, ils eussent été renversés à leur tour par Yoritomo, qui fonda en 1190 le Shôgounat de Kamakoura.

la montagne de Hino, dans la province de Yama-Shiro, afin d'être plus éloigné du commerce des hommes. Sa maison n'avait que dix pieds de côté et sept pieds de hauteur, comme il nous l'explique lui-même minutieusement dans son zouï-hitsou (1). C'est là qu'il passa sa vie à pratiquer la voie du Bouddha. Cependant notre auteur voyagea encore de temps en temps. C'est ainsi que, pendant la première année de l'ère Kennrêki (1211), il alla à Kamakoura, se rendant à l'appel du Shôgoun Sanétomo (2) (1204-1219). Ce shôgoun, qui aimait beaucoup la poésie japonaise, l'avait prié de lui rendre visite. Tchomei, accédant à son désir, composa avec lui des vers. Il eut également des entretiens, sur les questions relatives au bouddhisme, avec les bonzes célèbres qui se trouvaient alors en grand nombre dans cette ville de Kamakoura où nous voyons, aujourd'hui encore, une grandiose statue du Bouddha et des temples splendides. Revenu à sa demeure de Hino, Tchomei y écrivit son Hojoki, et c'est là qu'il mourut pendant la quatrième année de l'ère de Kempô (1216).

Tchomei fut un des meilleurs poètes de son époque. Ses progrès avaient été remarquables. En effet, lorsqu'en 1182 Foujiwara Shounzei (1112-1204) avait composé le Sennzaï-shou (3), un recueil de poésies, il n'avait pris qu'une poésie

(1) Voir le chapitre XIX du Hojoki.

(2) Le troisième shôgoun de Kamakoura. Il fut assassiné par son neveu Koughiô, ce qui amena la régence des Hôjo (1220-1333).

(3) Tchomei lui-même dit dans son *Moumyo-Shô* : « On voulut bien

de Tchomei. Mais vingt ans après, quand l'empereur Tsoutehi Mikado (1199-1210) ordonna à Foujiwara Teika (1161-1241) et à ses collègues de composer le Shinn-Kokin-Shou (autre recueil de poésies), notre auteur offrit douze pièces qui toutes furent mises dans cette anthologie. C'était un honneur tout à fait exceptionnel.

La vie de Tchomei est racontée, çà et là, dans le Joukoun-Shô (1), le Toçai-Zoni-hitsou (2), le On-itsou-Denn (3), etc. Il est regrettable que nous n'ayons pas de renseignements historiques plus circonstanciés sur cet écrivain.

Tchomei laissait beaucoup d'ouvrages, qui furent publiés après sa mort, sur la poésie (4), sur le bouddhisme (5) et d'autres sujets. Parmi eux, le Hojoki et le Shiki-Monogatari (6) (Récit des quatre saisons) sont les plus connus.

y mettre ces vers d'un poète médiocre :

« Ne cessant de penser à vous
Le soir quand je me mets au lit,
Toujours je vole à côté de vous,
Grâce aux ailes du rêve,
En traversant la mer orageuse. »
(Poésie adressée à un ami exilé dans une île).

(1) Mémoire d'un auteur inconnu, composé vers l'ère de Kenntchô (1249-1255).

(2) Mémoire d'un seigneur, Itchijo Kanénaga, qui vivait à la fin du XIII^e siècle.

(3) Mémoire du XIII^e siècle, d'un auteur inconnu.

(4) Le *Moumyô-Shô*, etc. Il y donne ses impressions sur la poésie japonaise de son époque, regrettant qu'elle n'ait plus le charme d'autrefois.

(5) Le *Hosshinn-Shou*, etc. Il explique le bouddhisme d'une manière systématique.

(6) Où il raconte ce qu'on fait à la cour, suivant les époques de l'année.

CHAPITRE II

LE HOJOKI

Le Hojoki, qui est le zouï-hitsou de Kamo Tchomei, fut écrit par lui dans la deuxième année de l'ère Kennréki (1212) dans sa hutte de Toyama, comme il le raconte lui-même à la fin de son livre. « Hojo » veut dire une chambre de dix pieds de côté ; « ki » signifie « écrit » ou « mémoire ».

Dans le sixième volume du Soyenn-Ziyenn (1), nous trouvons le passage suivant, qui explique pourquoi Tchomei a donné à son ouvrage ce titre : « La chambre réglementaire d'un bonze doit avoir dix pieds de côté, parce qu'on prend pour exemple la chambre de Vimala Kirti. » Vimala Kirti était un des disciples les plus sages de Çakya-Mouni. Il occupa toujours une hutte de dix pieds de côté, où il enseignait le bouddhisme à tous ceux qui passaient devant sa porte.

Notre auteur était certainement un admirateur de ce fameux disciple. Il avait voulu imiter la demeure du saint personnage ; et en effet, on trouve souvent dans son œuvre des passages qui font allusion à cette histoire.

(1) Ouvrage concernant le bouddhisme, par un bonze du XIV^e siècle.

« Le spectacle de cette habitation n'est pas ordinaire. Elle n'a que dix pieds de côté et sept pieds de hauteur... » (chapitre XIX).

«... Bien que tu aies l'extérieur d'un sage, ton cœur est imprégné d'impureté. Ta demeure imite bien celle de Jomyo-Koji (1), mais ta conduite est pire que celle de Shouri-Hantokou... » (chapitre XXX).

Tchomei a noté, dans le Hojoki, ses impressions sur les quatre saisons, sur la vie humaine, sur les paysages, etc., comme les autres auteurs de zoui-hitsou. Mais il a plutôt voulu, sous cette forme du zoui-hitsou, exposer sa doctrine philosophique. C'est, pour ainsi dire, un zoui-hitsou à thèse. Il n'y a donc pas de chapitres distincts, et tous les passages se rattachent les uns aux autres. Si l'on prend un passage isolé du Hojoki, on lui enlève beaucoup de sa valeur et de son intérêt, tandis que les autres zoui-hitsou, composés d'une série d'impressions très diverses, se divisent tout naturellement en chapitres particuliers. Telle est la différence entre le Hojoki et les autres zoui-hitsou. Toutefois, dans le résumé suivant, je me suis permis de scinder le livre en trente chapitres, afin de faciliter le travail du lecteur.

Le Hojoki, ainsi écrit dans le dessein d'enseigner la philosophie pessimiste, commence forcément par des chapitres tristes, dont l'auteur se sert comme de préface à son zoui-hitsou.

(1) Voir p. 125, note 1.

Chap. I^{er} : « Le courant d'une rivière coule sans cesse mais l'eau n'est pas la même (1). L'écume qui flotte dans les endroits où le torrent s'arrête un instant, tantôt disparaît, tantôt reparaît, sans jamais se fixer (2). Tels sont les hommes et leurs habitations dans cette vie. »

Chap. II : « Dans la capitale, pavée de pierres précieuses (3), les maisons des grands et celles des petits sont les unes près des autres et les tuiles de leurs toits se touchent. Il semble que ces maisons durent ainsi à jamais, de génération en génération. Cependant, si on examine de près, on voit que les maisons qui existaient autrefois n'ont subsisté que rarement. Les unes, démolies l'an passé, ont été reconstruites cette année telles qu'elles étaient ; les autres, qui furent de grandes maisons, sont remplacées par de plus petites. Il en est de même des hommes qui les habitent. Dans l'endroit même où je rencontre beaucoup de monde, je ne vois plus qu'une ou deux personnes de connaissance parmi les vingt ou trente qui s'y trouvent. Les

(1) Allusion à une célèbre parole de Confucius, tirée du Rongô (Discussions philosophiques) : « Confucius était un jour près d'un fleuve. Nous sommes comme cette rivière, dit-il ; nuit et jour notre vie s'écoule sans arrêt. »

(2) Allusion à une vieille poésie japonaise.

« Je deviendrai une écume ;
Qui disparaît tout à coup en flottant ;
Moi qui ne suis qu'une goutte d'eau
Du fleuve qui s'écoule sans cesse ».

(3) Tama-shiki no.

uns meurent le matin, les autres naissent le soir, exactement comme l'écume sur l'eau. »

Chap. III : « Ceux qui naissent, d'où viennent-ils ? Ceux qui meurent, où vont-ils ? On n'en sait rien. Dans cette demeure éphémère, pour qui nous donnons-nous tant de peine ? Par quoi charmons-nous nos yeux ? Le maître et sa maison qui luttent pour subsister plus longtemps ressemblent à la fleur de liseron et à la rosée qu'elle contient dans son calice. Tantôt la rosée tombe et la fleur survit ; mais elle se fane au soleil du matin. Tantôt, si la rosée ne disparaît pas, bien que la fleur soit fanée, elle-même ne peut atteindre la fin de la journée. »

Ayant ainsi conçu la vie humaine, il va décrire les fléaux épouvantables dont il avait été témoin pendant sa vie, tels que l'incendie, le cyclone, la tyrannie des Taïra, la famine, le tremblement de terre, etc. Voici sa description de l'incendie d'Anghenn :

Chap. V : « Durant la troisième année de l'ère Anghenn (1177), le vingt-huitième jour du quatrième mois, la nuit fut troublée par un vent violent. Vers l'heure du Chien (4), un incendie éclata dans la partie de la direction Serpent-

(4) C'est-à-dire vers huit heures du soir. Dans l'ancien calendrier du Japon, le jour était divisé en douze heures, ainsi dénommées :

L'heure du cheval, midi ; l'heure du rat, minuit.

» de la chèvre, 2 h. ;	»	bœuf, 2 h.
» du singe, 4 h. ;	»	tigre, 4 h.
» de l'oiseau, 6 h. ;	»	lièvre, 6 h.
» du chien, 8 h. ;	»	dragon, 8 h.
» du sanglier, 10 h. ;	»	serpent, 10 h.

Dragon (1) de la capitale et s'étendit vers la direction Chien-Sanglier. Il brûla la porte du Moineau-Rouge (2), le palais impérial de Taï-Kyokou, le bâtiment de l'université et le ministère de l'intérieur et, en une seule nuit, les réduisit en cendres et en poussière.

On dit que l'incendie s'alluma dans un bâtiment provisoire, à Higoutchi-Tomino-Koji (3), où on gardait les malades. Le feu, favorisé par le vent qui soufflait violemment, se répandit partout en forme d'éventail ouvert. Les maisons lointaines étaient enveloppées par la fumée, tandis que les flammes dévoraient les rues les plus proches en rampant par terre. Le ciel était rouge, par suite des cendres qui réfléchissaient le feu ardent. Quelquefois, les flammes tordues par le vent s'envolaient et mettaient le feu à d'autres maisons sur lesquelles elles tombaient. Quelle peur éprouvent ceux qui se trouvent ainsi enveloppés ! Les uns s'évanouissent, asphyxiés par la fumée ; les autres meurent instantanément, entourés par les flammes. Il y en a d'autres qui n'ont rien emporté de leurs richesses, bien qu'ils aient sauvé leur vie. Les sept choses rares (4) et quantité de tré-

(1) Pour exprimer les points cardinaux, on se servait des noms de ces douze animaux : le Nord s'appelait « Rat », le Sud « Cheval » l'Est « Lièvre », l'Ouest « Oiseau » ; les autres animaux se trouvaient combinés entre eux par groupes de deux. Ainsi la direction « Serpent-Dragon » veut dire « Sud-Est » et la direction « Chien-Sanglier », « Nord-Ouest ».

(2) « Souzakou » : la porte du sud du palais impérial.

(3) Nom d'une rue dans la partie est de Kyoto.

(4) On compte comme « sept choses précieuses » (*Shitchinn*) : l'or, l'argent, l'émeraude, la perle, l'agate, l'ambre et le corail.

sors ont été réduits en cendres ; car un tiers de la capitale fut ainsi détruit ! Des milliers d'hommes et de femmes périrent, ainsi qu'une quantité innombrable de bœufs et de chevaux.

Tout ce qu'on fait ici-bas est ridicule. Mais je suis pris de pitié quand je pense à ceux qui travaillent beaucoup et qui dépensent leur argent pour construire des maisons dans la capitale, si exposée à toutes sortes de dangers. »

Tchomei fait ensuite le récit des misères causées par le grand cyclone de l'ère Jishō, qui s'abattit sur le quartier de Kyogokou et souffla avec violence sur toute la capitale, détruisant beaucoup de maisons et en dispersant partout le mobilier. Dans les trois chapitres suivants, il nous raconte le transfert arbitraire de la capitale par Taïra no Kiyomori (1). Les misères que causa cet acte d'un tyran sont reproduites ici mieux que dans les documents historiques.

Chap. VII : « Vers le sixième mois de la même année (1180), la capitale fut tout à coup transportée de Kyoto à Naniwa. Quelle chose imprévue ! Cette capitale, depuis qu'elle avait été choisie sous le règne de l'empereur Saga (810-823) datait de plus de trois cents ans (2). Elle ne de-

(1) Taïra no Kiyomori, le généralissime de l'époque, transporta la capitale de Kyoto à Naniwa. Il fut le fondateur du Shogounat, sans avoir cependant le titre de Shogoun.

(2) On sait que la capitale fut transférée de Nara à Kyoto en 794, pendant le règne de l'empereur Kwammou. Mais le palais de Taïkyokou ne fut achevé qu'en 811.

vait donc pas être transférée sans un motif grave, et tout le monde avait raison de le regretter ; mais en vain. L'empereur (1), avec la cour et les nobles, ne tarda pas à se rendre à Naniwa, dans la province de Settsou. Parmi ceux qui occupent des fonctions, qui resterait à l'ancienne capitale ? Ceux qui sont attachés à leur rang ou ceux qui vivent à l'ombre de leurs maîtres rivalisaient d'ardeur pour partir un jour plus tôt. Seuls les pauvres gens abandonnés par la fortune et par le monde, et ayant perdu tout espoir, y restèrent en tremblant.

« Les nombreuses habitations qui s'élevaient fut désertées de jour en jour. Les maisons furent démolies et transportées par la rivière Yodo, tandis que le terrain devint un champ cultivé sous les yeux des habitants. Les mœurs ayant changé, on se mit à monter à cheval et on n'employa plus la voiture à bœufs. On voulait posséder des fiefs au sud-ouest et non plus au nord-est du Japon. »

Dans le chapitre VIII, il écrit ce qu'il a vu de ses yeux, d'une manière saisissante. Trouvant la nouvelle capitale encore presque inhabitée, il se demande avec douleur « où on a bâti les maisons qu'on avait démolies et expédiées chaque jour par la rivière sur des radeaux ».

Chap. IX : « La capitale ancienne est déjà déserte avant que la nouvelle soit achevée. Tout le monde se sentait comme sur un nuage flottant. Ceux qui habitaient cet

(1) Takakoura (1169-1188).

endroit se plaignaient d'avoir perdu leurs terres, tandis que les autres, qui venaient de déménager, se lamentaient, obligés qu'ils étaient de travailler à bâtir leurs maisons. On rencontrait sur les routes, à cheval, les nobles qui auraient plutôt dû voyager en voiture (1). Ceux qui devaient porter le *ikan-hoï* (2) portaient le *hitataré* (3). Les anciennes modes de la capitale avaient été subitement changées en celles des vulgaires samouraï, ce qui me paraissait un avertissement de troubles pour l'avenir. Après nombre de jours, le monde était encore agité et le cœur des hommes n'avait pas de repos. Le chagrin du peuple ne resta pas longtemps sans effet et la cour revint à l'ancienne capitale dans l'hiver de la même année. Mais les maisons, une fois démolies, il n'était pas facile de les reconstruire et la ville perdit ainsi sa splendeur d'autrefois.

« On dit que les sages empereurs de l'antiquité avaient gouverné avec plus de douceur. L'un deux (4) n'avait pas permis qu'on arrangeât les roseaux garnissant le toit de son palais et un autre (5) avait dispensé son peuple de payer

(1) Les nobles de la cour imitent les « samouraï ».

(2) Costume des nobles.

(3) Vêtement des samouraï.

(4) Shoun, empereur légendaire de la Chine.

(5) L'empereur Ninntokou (iv^e siècle). Un matin, montant sur la tour du palais et s'apercevant que rares étaient les maisons où la cuisine produisait de la fumée, il en conclut que son peuple menait une vie de privations. Il le dispensa alors pendant trois ans de tout impôt. Au bout de ce temps, il monta de nouveau sur la tour et, heureux de

l'impôt quand il s'était aperçu que les cuisines des habitants restaient sans feu. Ils n'avaient voulu que le bonheur du peuple et le bien-être du monde. Quelle différence entre le siècle où nous sommes et les siècles passés ! »

Dans les chapitres X et XI, les spectacles effrayants causés par la famine de Yowa (1181) sont dépeints par notre auteur :

Chap. X : « ... Ainsi tout le monde mourait de faim et on en était réduit à une situation aussi précaire que celle des poissons dans une petite flaque d'eau (1). Enfin, même les gens honorables qui portaient des chapeaux et avaient les pieds chaussés, allaient mendier à chaque porte. Ces créatures misérables faisaient quelques pas, puis tout à coup tombaient évanouies. Près des murs et au bord des routes, d'innombrables gens mouraient de faim et, comme on n'enlevait pas leurs cadavres, l'air était infesté d'une odeur épouvantable. L'aspect de ces cadavres corrompus présentait un spectacle si effrayant que les yeux ne pou-

voir tous les toits cachés par la fumée des cuisines, il chanta ainsi :

« En montant sur la tour élevée,
Je vois la fumée monter de tous les toits.
Combien en suis-je heureux !
Car c'est la preuve certaine
Que mon peuple a de quoi préparer ses repas ! »

(1) Allusion à un sermon du bouddhisme :

« Nous sommes comme des poissons
Dans une petite flaque d'eau.
Le soleil la sèche petit à petit.
Quel charme de rester au monde ? »

vaient pas en supporter la vue. Au bord de la rivière (1), il n'y avait pas la place nécessaire pour faire passer une voiture.

« On avait commencé à manquer de bois, car les pauvres bûcherons n'avaient plus la force d'en apporter à la capitale. Alors ceux qui n'avaient pas d'autre ressource démolissaient leurs maisons et en vendaient le bois au marché. Cependant le prix du bois qu'un homme emportait sur son dos ne suffisait pas à lui procurer de quoi supporter sa vie pendant un seul jour ! »

Chap. XI : « Une chose étrange était qu'on trouvait de temps en temps des morceaux de bois dorés ou argentés avec du papier d'or ou d'argent ou teints de laque rouge. C'est que beaucoup de gens, réduits à la dernière extrémité, avaient été obligés d'aller aux vieux temples bouddhiques pour voler les statues et le mobilier, qu'ils brisaient en morceaux. Malheureux que je suis, moi qui, né à cette époque affreuse et impure, ai été témoin de ces choses épouvantables !

« Une autre chose fort pitoyable fut que celui qui aimait beaucoup l'homme ou la femme avec qui il vivait, périsait toujours le premier. La raison en était qu'on offrait à l'être aimé tout ce qu'on avait pu mendier. Naturellement, entre le père et le fils, c'était toujours le père qui mourait d'abord. On voyait des tout petits enfants se cramponner

(1) Où tout le monde allait boire de l'eau.

en tétant à la mamelle de leur mère, ignorant qu'elle était déjà morte. »

Dans le chapitre suivant, notre auteur continue ce récit épouvantable. Il raconte qu'un bonze (1) du temple de Ninnaji, attristé de voir qu'un grand nombre de gens mouraient ainsi, avait tenté, avec d'autres saints personnages, de leur faire avoir un meilleur sort dans la vie à venir, en inscrivant le caractère chinois A (2) sur leurs fronts, et qu'au bout de deux mois, on trouva plus de 42.300 morts marqués de ce signe.

Chap. XIII : « Vers la deuxième année de l'ère Ghenn-réki (1188), il y eut un grand tremblement de terre. On n'en avait jamais vu d'aussi terrible que celui-ci. Les montagnes écroulées avaient comblé les fleuves ; la mer en furie avait envahi la terre. La terre s'était fendue et l'eau en était sortie, tandis que les rochers brisés avaient été roulés dans les vallées. Les bateaux qui voguaient près de la plage avaient été à la merci des vagues agitées ; les chevaux qui vont sur le chemin n'avaient plus su où mettre leurs pieds. Dans la capitale et ses environs, les temples, les pagodes, les palais et les tombeaux, tout avait été renversé et détruit. De ces monceaux de débris, s'élevaient au ciel des poussières et des cendres comme de la fumée. Le bruit du tremblement de terre et le fracas des maisons s'écroulant res-

(1) Du nom de Riyou Ghio Hoïn.

(2) Le premier caractère de la prière bouddhique : « A mida Bou-tsou », « O Bouddha tout-puissant ».

semblaient au tonnerre. En restant dans la maison, on craignait d'être écrasé ; en en sortant, la terre ouvrait son gouffre sous vos pas. N'ayant pas d'ailes, on ne pouvait se sauver au ciel. N'étant pas un dragon, on ne savait monter sur les nuages. Parmi les choses terribles, rien n'est, à coup sûr, plus redoutable que le tremblement de terre.

« Le fils unique, âgé de six ou sept ans, d'un samouraï était en train de jouer dans une petite maison bâtie contre un mur. Tout à coup le mur se renverse et écrase le pauvre petit enfant. Il était littéralement aplati et ses yeux étaient sortis d'environ un *soun* (1). C'était un spectacle touchant de voir le père et la mère, embrassant le petit cadavre, pousser des cris lamentables. N'est-il pas naturel que même le plus brave oublie toute réserve en voyant le malheur de son enfant ? ... »

L'auteur continue ces récits et conclut ainsi :

« ... Parmi les quatre grands éléments (2), l'eau, le feu et le vent nous causent toujours des dégâts. Mais la grande terre n'engendre que rarement des malheurs. Autrefois, vers l'ère de Saïko (854-856), il y eut un tremblement de terre tellement fort que la tête de la statue colossale du temple de Todarji (3) fut détachée. Mais je crois

(1) Mesure de longueur : à peu près 0 m. 03.

(2) Qui constituent le monde ; à savoir : le feu, l'eau, l'air et la terre.

(3) Fameux temple bouddhique, à Nara, construit en 746 par l'empereur Shōmon (724-748). On y voit encore aujourd'hui un des plus grands « Daï-Boutsou ».

qu'il avait été moins violent que cette fois-ci. Chacun, attristé par ces fléaux, semblait avoir compris l'instabilité de la vie et les âmes humaines allaient sans doute devenir moins impures. Cependant, au fur et à mesure que les mois et les jours s'écoulaient et que les années passaient, personne n'en parle plus. »

Les treize chapitres précédents sont une introduction à la philosophie pessimiste que Tchomei va enseigner sous forme de zoui-hitsou. Dans le chapitre XIV, il raconte qu'outre les fléaux inévitables de la nature, il y a beaucoup d'ennuis provenant du milieu où l'on vit ; et il énumère ces divers cas dans le chapitre suivant :

Chap. XV : « Ceux qui vivent favorisés par un homme puissant sont quelquefois très heureux, mais ils ne peuvent pas s'en réjouir. Quand ils ont des chagrins, ils ne peuvent pas pleurer, de peur de déplaire à leur maître. Ils tremblent à tout moment comme les moineaux qui s'approchent du nid d'un faucon. Si quelque homme pauvre est voisin d'un homme riche, il sort et entre chez lui, le matin et le soir, honteux de son apparence misérable. Sa femme et ses enfants sont jaloux des gens riches qui les méprisent. Ainsi, il n'a point l'esprit tranquille.

« Si on habite un pays éloigné de la capitale, il n'est pas facile d'y venir et de s'en retourner ; de plus, on a peur des voleurs. Si on est dans un endroit étroit, on ne peut pas s'échapper quand l'incendie éclate. Les puissants sont avares et les hommes non mariés sont méprisés. Les trésors

nous sont un sujet de crainte et la pauvreté nous expose à des besoins continuels. Si vous dépendez d'un autre, vous serez son esclave. Si vous protégez les autres, ils deviennent exigeants et insupportables. Il est ennuyeux de faire comme tout le monde et celui qui ne le fait pas ressemble à un fou. Hélas ! Où habiterai-je ? que ferai-je ? Où me reposerai-je un instant ? Comment me consoler ? »

Dans les deux chapitres suivants, Tchomei expose comment, attristé par les fléaux de la nature et par son malheur personnel, il se décida à renoncer au monde. Il décrit le spectacle de la hutte, située sur la montagne d'Ohara, qu'il avait construite en renonçant au commerce des hommes et il conclut en ces termes :

« ... Ainsi, supportant cette vie détestable, j'ai passé trente ans (1) dans une souffrance continuelle. Pendant ces années, j'ai compris que j'étais né sous une mauvaise étoile. Au printemps de ma cinquantième année, j'ai fait mes adieux à ma famille et au monde humain. Je n'ai ni femme ni enfant ; qui donc me retiendrait dans la famille ? Je n'ai plus ni fonction, ni salaire ; qui donc m'attacherait au monde humain ? Oh ! que de printemps et d'automne ai-je passés inutilement dans les nuages de la montagne d'Ohara ! »

Chap. XVIII : « Maintenant que soixante hivers se sont appesantis sur moi, j'ai construit ma dernière demeure

1) « Depuis que j'ai été à même de comprendre les choses... » Voir chapitre IV du *Hojoki*.

comme un chasseur qui bâtit une hutte pour une nuit et comme un vieux ver à soie qui tisse son cocon avant de mourir. Cette hutte est plus petite que la centième partie de ma maison d'autrefois. La demeure devient de plus en plus petite à mesure que les années s'accumulent. »

Chap. XIX : « Le spectacle de cette habitation n'est pas ordinaire. Elle n'a que dix pieds de côté et sept pieds de hauteur et, comme j'ignore si je me fixerai en cet endroit, je n'ai pas consolidé le terrain. J'ai bâti les piliers et le toit en les joignant au moyenn de crampons, afin de pouvoir facilement les démonter et les transporter. Rien n'est plus facile que de décomposer et de reconstruire cette maison. On peut mettre les matériaux dans deux voitures et on n'a d'autre dépense que celle de payer le voiturier. »

Chap. XX : « C'est ainsi que j'ai dissimulé mes traces dans le sein de la montagne de Hino. Au sud de ma hutte, j'ai mis un store pour empêcher la chaleur du soleil et posé une natte de bambou pour m'asseoir. A l'ouest, il y a un autel bouddhique contre le mur, où j'ai suspendu respectueusement l'image peinte d'Amida, de sorte que la lueur du soleil couchant vient sur mon front à travers l'image sacrée et m'inspire des idées bouddhiques. Sur les deux battants de l'autel, j'ai suspendu les images de Foudo et de Foughenn (1). Dans un coin au nord, sur une étagère, il y a trois ou quatre boîtes de cuir noir contenant des livres

(1) Deux serviteurs du Bouddha.

concernant la poésie, la musique et la religion bouddhique (1). A côté, j'ai placé une harpe et un luth, de l'espèce connue sous les noms d'*Origoto* (2) et *Tsoughi-biwa* (3). A l'est se trouve un lit de paille sur une natte de fougères. A une fenêtre percée à l'est, j'ai mis une table pour étudier. Près de l'oreiller, il y a un brasier pour brûler des fagots. Au nord de la hutte se trouve un petit jardin environné d'une haie mince où j'ai planté diverses herbes médicinales. Telle est ma demeure temporaire. »

Après avoir décrit ensuite, dans le chap. XXI, les tranquilles paysages qui environnent sa hutte, Tchomei analyse, dans le chap. XXII, les impressions que lui font éprouver les diverses saisons de l'année. La grande différence qu'on peut observer entre ses impressions et celles des autres écrivains met bien en relief son caractère pessimiste :

« Au printemps, j'aime à voir les vagues des glycines qui, s'épanouissant comme des nuages pourpres (4), nous envoient de l'ouest le doux parfum de leurs fleurs. En été, j'entends le *Hototoghiçou*, dont les cris tristes nous invitent à suivre le rude sentier (5) qui nous mène à l'autre vie.

(1) Le *Wojo Yashou*, du bonze Ghenushinn, recueil de sermons très répandu à l'époque.

(2) Espèce de harpe composée de deux morceaux, pour être plus facilement transportable.

(3) Espèce de luth formé de deux morceaux, pour le même motif.

(4) Des nuages pourpres couvrent toujours la demeure du Bouddha.

(5) *Shidé no Yamaji*.

En automne, le chant du *Higourashi* (1) remplit nos oreilles et semble déplorer la vanité et l'irréalité de la vie humaine. En hiver, j'admire la neige qui, s'accumulant de plus en plus épaisse et disparaissant ensuite, est un symbole exact de nos péchés... »

Le chapitre XXIII nous donne des impressions analogues :

«... Quand, le matin, je me compare (2) aux vagues blanches produites à l'arrière du bateau qui va à Okanoya (3), j'éprouve la même impression que Manséi. Quand, le soir, le vent qui vient des katsoura (4) fait chanter les feuillages, je pense à la rivière de Jinnyoko (5) et je m'inspire de l'école de Ghenn-totokou (6). Lorsque je suis gai, je joue sur la biwa tantôt l'air du « vent d'automne » (7) de concert avec la brise qui siffle dans les pins ; tantôt l'air de « l'eau

(1) Une espèce de cigale.

(2) Allusion à une poésie célèbre de Manséi, un bonze poète du VIII^e siècle :

« A quoi comparer la vie humaine,
Sinon aux vagues écumeuses
Qui s'agitent dans le sillage
Du bateau qui s'en va le matin ? »

(3) Un village sur la rive droite de l'Oujigawa.

(4) Grand arbre dont le nom scientifique est : *cercidiphyllum japonicum*.

(5) Endroit, en amont du Yang-Tsé-Kiang, où fut exilé Hakou-Rakoutenn, célèbre poète chinois du IX^e siècle (Voir p. 161, note 2).

(6) Surnom de Katsoura Tsounénobou (1015-1097), poète japonais qui fut exilé dans l'île de Kiou-Shou, en 1094. Il aimait beaucoup la biwa et fonda l'école de Katsoura.

(7) *Shoufou*.

courante » (1), au bruit du ruisseau. N'ayant aucun talent en musique, je ne prétends pas amuser les oreilles des autres. Je ne fais que me distraire en jouant et en chantant tout seul. »

Un peu plus loin (chap. XXIV), Tchomei évoque le souvenir des promenades qu'il faisait avec un fils du gardien de la Montagne de Toyama :

« ... Quand il fait beau, je monte au sommet de la montagne et, me tournant vers mon pays natal, je vois la montagne de Kobata, la ville de Foushimi et les villages de Toba et de Hazoukashi. Les paysages n'appartiennent à personne et rien ne peut m'empêcher d'en jouir. Quand, n'ayant pas de difficulté à marcher, j'ai envie d'aller plus loin, je franchis les montagnes de Soumiyama et de Kaçatori, qui se trouvent faire partie de la même chaîne, et je fais mes dévotions tantôt à Iwama (2), tantôt à Ishiyama... ».

Le chapitre XXV est particulièrement poétique. En voici quelques lignes :

« ... Tantôt, en voyant les cerfs s'approcher sans peur de ma hutte, je comprends combien je suis éloigné du monde ; tantôt je sens que le feu qui couve sous les cendres est mon unique ami (3). Bien que la montagne ne soit pas terrible,

(1) *Ryousoui*.

(2) Temples bouddhiques dans la province d'Omi.

(3) Allusion à une poésie de Kouninobou, poète du x^e siècle :

« Que de fois dans les cendres

Ai-je cherché le feu !

Car je n'ai pas un seul ami

Pendant cette longue nuit d'hiver. »

j'entends souvent le cri des hiboux, qui me donne des frissons. Ainsi les aspects de la montagne se renouvellent sans cesse. La nature offre tant d'autres choses à ceux qui aiment à méditer pour comprendre la vie ! »

Les quatre chapitres suivants sont destinés à expliquer les idées philosophiques de l'auteur et sa conception de la vie humaine. Si on compare sur ce point ses réflexions à celles de Kennkô, on comprendra la grande différence qui existe entre les caractères de ces deux bonzes.

Chap. XXVI : « Quand je commençai à vivre ici, je crus que ce n'était que pour un temps ; mais cinq ans déjà se sont écoulés ! Ma hutte provisoire est devenue une vieille maison, avec un toit couvert de feuilles mortes et de mousse. Quand j'ai par hasard des nouvelles de la capitale, j'apprends la disparition de diverses personnes de haut rang, mortes depuis ma retraite sur cette montagne. Il est impossible de savoir le nombre des gens de moindre importance qui sont morts. Que de maisons ont été détruites par les incendies !

« Ma hutte seule est tranquille et hors du danger. Bien qu'elle soit étroite, il y a un lit pour se coucher la nuit et une place pour s'asseoir le jour. C'est suffisant pour me loger. Le bernard-l'ermite (1) préfère une petite coquille pour son habitation, car il sait bien la petitesse de son

(1) Le *gôna*, espèce de crabe qui se loge dans la coquille d'un autre animal.

corps. Le faucon de mer (1) aime la plage déserte, car il a peur des hommes. Il en est de même pour moi. Connaisant bien et moi-même et le monde humain, je suis hors du commerce des hommes. Je n'ai d'autre désir que la tranquillité et d'autre plaisir que la solitude.

« On ne construit pas d'habitude sa maison pour soi. Les uns la construisent pour leur femme et leurs enfants ; les autres pour leurs amis et leurs parents. D'autres l'édifient pour leur seigneur ou pour leur maître ; quelquefois même pour leurs richesses et leurs bestiaux. Maintenant, je l'ai bâtie pour moi et non pour les autres, parce que l'habitude de la vie actuelle et l'état où je suis ne m'offrent ni ami pour vivre avec moi, ni serviteur qui soit digne de ma confiance. Qui pourrais-je loger, si j'avais bâti une maison plus grande ? »

Chap. XXVII : « Les amis en général respectent les gens riches et non pas les hommes justes et honnêtes. Donc je n'ai comme amis que la musique, les fleurs et la lune. Le dévouement du serviteur dépend du salaire et non de la bonté de son maître. Donc, je n'ai pas d'autre serviteur que moi-même et je fais tout ce dont j'ai besoin. Le travail est quelquefois pénible ; mais c'est mieux que de commander et d'infliger des souffrances aux autres. Si j'ai une course à faire, ce sont mes jambes qui me transportent. Bien qu'elles soient fatiguées je ne fais travailler ni les

(1) Le *miçago*.

chevaux, ni les bœufs. Mon corps remplit deux emplois distincts, car j'ai mes mains comme serviteur et mes jambes comme voiture. Mon cœur, connaissant la fatigue de mon corps, le fait se reposer quand il est fatigué et le fait travailler quand il est frais et dispos ; mais il ne l'emploie jamais à l'excès. De plus, il est sain de marcher et de travailler. Pourquoi resterais-je sans bouger (1) ? Pourquoi emprunterais-je la force d'autrui ? Car c'est un péché de tourmenter les autres créatures. »

Chap. XXVIII : « Il en est de même des vêtements et de la nourriture. Un habit en tissu d'écorce de glycine et une couverture de chanvre suffisent pour protéger ma peau. Les herbes de la plaine et les fruits de la montagne soutiennent à peu près ma vie. N'ayant pas d'amis, je ne suis pas honteux de mon aspect extérieur. N'ayant pas beaucoup d'aliments, je les trouve bons, bien qu'ils ne soient pas délicieux. Ce que je raconte ne s'adresse pas aux riches qui vivent agréablement. Telles sont mes impressions personnelles en comparant le passé et le présent de ma vie. »

Chap. XXIX : « Depuis que j'ai quitté le monde et que j'ai renoncé à moi-même, je n'éprouve ni chagrin ni peur. Le ciel décidera de mon sort et je m'abandonne comme un nuage qui flotte au firmament. Je n'ai d'autre plaisir que le sommeil léger, et les charmants paysages des saisons forment mon unique désir.

(1) « Notre nature est dans le mouvement, le repos entier est la mort. » (Pascal.)

« En effet, le bonheur de la vie humaine ne dépend que du cœur. Si le cœur n'est pas tranquille, à quoi bon avoir des bœufs, des chevaux et les sept choses rares ? A quoi servent aussi des palais magnifiques et des tours splendides ? J'aime cette misérable hutte dans la triste solitude. Lorsque je vais par hasard à la capitale, je suis honteux d'être devenu un mendiant. Mais dès que je me retrouve chez moi, j'ai pitié de ceux qui s'attachent aveuglément aux biens périssables, qui ne sont que poussière. Si vous doutez de ce que je dis, regardez les poissons et les oiseaux. Les uns ne sont jamais malheureux dans l'eau ; eux seuls peuvent comprendre pourquoi. Les autres veulent toujours rester dans la forêt ; personne d'autre qu'eux-mêmes n'en sait la raison. Il en est ainsi du charme de la solitude. Qui pourrait le comprendre sans y avoir goûté ? »

Le chapitre XXX constitue l'épilogue par lequel notre ermite termine son livre d'impressions :

« Enfin la lune, image de ma vie, se trouve près de la montagne et va disparaître derrière elle. Quels attachements garderai-je au moment de partir pour les ténèbres des Trois-Chemins ? (1)

« Le Bouddha nous a enseigné de ne rien avoir qui nous attache à cette vie et de n'avoir pas de regret de la quitter. Maintenant, j'aime ma hutte. C'est donc un péché. J'adore

(1) Trois chemins mènent à l'enfer bouddhique. Le premier est plein d'un feu ardent, le second planté d'épées aiguës et le troisième rempli de sang. Le pécheur doit choisir un de ces chemins, lorsqu'il est condamné à aller en enfer.

la solitude. C'est donc une transgression à la loi bouddhique. Pourquoi passerais-je mon temps inutilement à vous conter ces joies méprisables ? A l'aube tranquille, en pensant à tout cela, je demande à mon âme : « C'est pour calmer ton esprit et pour pratiquer la voie du Bouddha que tu as fui le monde et que tu as fait connaissance avec les montagnes et les forêts. Cependant, bien que tu aies l'extérieur d'un sage, ton cœur est imprégné d'impureté. Ta demeure imite bien celle de Jomio-Koji (1), mais ta conduite est pire que celle de Shouri-Hantokou (2). Est-ce là un tourment inévitable, dû à la pauvreté et à la bassesse de ta naissance ? Ou bien est-ce le cœur impur qui te trouble ? » Mon cœur n'a pas répondu et a ordonné à ma langue d'invoquer deux ou trois fois le saint nom du Bouddha (3).

« Vers le trentième jour du mois de Yayoï (4), de la deuxième année de l'ère Kennréki, le bonze Renninn a écrit ceci dans sa hutte sur la montagne de Toyama. »

(1) Surnom de Vimala Kirti (voir p. 103).

(2) En sanscrit, Culli-Panthaka, le moins intelligent des disciples de Çakya-Mouni. Le nom de Culli, qui veut dire « cadet », servait à le distinguer de son frère aîné, qui était lui-même un disciple fidèle du maître.

(3) *Nenn-Boutsou*.

(4) « Yayoï » veut dire « germinal ». C'est le troisième mois de l'année.

Le style du Hojoki.

Il importe d'examiner en quelques mots le style et la langue employés dans le Hojoki, parce qu'ils constituent un des côtés originaux de l'ouvrage.

Le Hojoki, bien que publié en 1215, est écrit dans un japonais beaucoup plus moderne que les deux autres zouï-hitsou, composés en japonais classique. Si on le compare à ces zouï-hitsou, on trouvera dans le Hojoki un grand nombre d'expressions chinoises et bouddhiques qui ne se trouvent guère dans le Makoura no Soshi et très peu dans le Tsouré-Zouré-Gouça. Tchomei a donné ainsi le modèle de la langue japonaise moderne qui, née à la fois du japonais classique et du chinois classique, a formé le fondement de la langue actuelle du Japon. C'est pourquoi le Hojoki est plus facile à comprendre, et c'est aussi par là que Tchomei nous apparaît comme un réformateur de notre langue nationale.

Depuis que le Japon avait cessé de communiquer avec la Chine, c'est-à-dire dès la sixième année de l'ère Kampéi (894) (1), la littérature japonaise, négligée jusqu'alors,

(1) La dynastie des Tang (618-907), affaiblie par l'invasion des Barbares, ne pouvait plus se défendre. Nombre de savants japonais ayant été victimes des troubles en Chine, Sougawara Mitchizané

avait commencé à s'épanouir et elle avait atteint son plus haut degré vers l'an 1000. C'est au ^xⁱ^e siècle que furent écrits des chefs-d'œuvre tels que le *Makoura no Soshi* et le *Ghennji Monogatari* (1). La littérature chinoise, jadis si florissante, n'était plus étudiée alors que par quelques savants, parce que les expressions rudes des classiques chinois n'étaient plus agréables aux oreilles des courtisans et dames de la cour de cette paisible époque. En effet, les mots chinois sont commodes pour exprimer des idées rigides et énergiques ; mais ils ne convenaient pas pour décrire les choses tendres et délicates qui demandent plutôt l'emploi d'une langue harmonieuse. Les écrivains du ^xⁱ^e siècle s'efforçaient donc de traduire en japonais quand ils voulaient exprimer les idées des classiques chinois. Cependant, à partir de l'époque où la famille Taïra parvint au pouvoir (vers le milieu du ^{xiii}^e siècle), les classiques de la Chine furent étudiés à nouveau ; car leurs expressions, rudes et puissantes, convenaient mieux aux guerriers en faveur à ce moment. Il en fut de même tant que les samourai détinrent le pouvoir, même après la chute de la famille Taïra. Cependant, on doit remarquer que la littérature chinoise de cette époque différait beaucoup de la littérature ancienne de la Chine. Le Japon, n'ayant plus envoyé de savants en Chine, avait forgé, avec les mots chinois, des

(844-903), conseilla au gouvernement de ne plus en envoyer dans ce pays.

(1) Voir p. 134, note 2.

expressions nouvelles qui ne se trouvent pas dans les classiques chinois eux-mêmes. C'était une langue née des classiques japonais et chinois, comme le bas-latin dérivé du latin classique. C'est ainsi que, depuis la fin du ^x^e siècle, la langue japonaise subit une transformation considérable. Toutes les histoires des guerres entre les deux familles Minamoto et Taïra, comme le Gihennpei-Seïçouiki (1), le Heiké-Monogatari (2), etc., sont des exemples de cette nouvelle langue.

Tchomei, qui était né justement à cette époque et qui voulait développer sa philosophie pessimiste d'une façon aussi énergique que possible, écrivit naturellement dans ce japonais nouveau, en employant beaucoup d'expressions chinoises et bouddhiques. Si notre auteur avait écrit en japonais classique, le Hojoki n'aurait pu être si convaincant.

Le Hojoki fut commenté par Kato Bansai (3), Maki-shima Akitaké (4) et d'autres savants de l'époque des Tokougawa. Ces écrivains expliquent tous les points obscurs ; mais c'est surtout grâce à son style même que le Hojoki est plus facile à comprendre que les autres zouï-hitsou.

(1) Voir p. 89, note 2.

(2) Voir p. 89, note 1.

(3) Dans le *Hojoki-Shicetsou*, paru vers la fin du ^{xviii}^e siècle.

(4) Dans le *Hojoki-Ryoushouï-Shô* (même époque).

CHAPITRE III

CARACTÈRE DE TCHOMEI

Comme beaucoup d'écrivains du xii^e siècle, c'est-à-dire d'une époque où le Japon fut en proie à toutes sortes de fléaux, Kamo Tchomei fut un penseur essentiellement pessimiste. Assombri à la fois par les malheurs dont il avait été personnellement victime et par les désastres qui s'étaient succédé sous ses yeux, il avait cherché des consolations dans le bouddhisme. Il n'avait pas le caractère souple et complaisant de Kennkô, qui ne craignait pas de se livrer au plaisir en gardant sa foi, mais un caractère honnête et sévère. C'est pour cette raison que, dans le *Hojoki*, il poussa l'esprit de mélancolie jusqu'à ses dernières limites et que ce livre, comme d'ailleurs ses autres écrits, ne contient aucun de ces passages plaisants dont les deux autres *zouï-hitzou* sont remplis. Tchomei n'a pas voulu qu'on rît en lisant son ouvrage. Il a voulu au contraire que tout le monde pleurât en comprenant sa doctrine.

Tchomei ne se vante pas, dans son ouvrage, parce qu'il n'a rien pu trouver en lui qui pût le contenter, tandis que les deux autres auteurs s'enorgueillissent à chaque instant

de leur conduite. Même sa hutte de Toyama ne lui plaisait pas, ou plutôt il craignait d'aimer quoi que ce soit dans cette vie. « Le Bouddha, écrit-il, nous a enseigné de ne rien avoir qui nous attache à la vie et de n'avoir pas de regret de la quitter. Maintenant j'aime ma hutte. C'est donc un péché ! J'adore la solitude. C'est donc une transgression à la loi bouddhique ! »

Voilà le fond même de ce bouddhisme dans lequel Tchomei avait cherché la paix. En effet, Çakya-Mouni avait enseigné que le bonheur ineffable d'un éternel repos (*nirvâna*) devait être le prix de la science acquise par l'étude et par la méditation en renonçant au monde humain. Il avait prêché que, si on souffre sans cesse durant la vie, c'est parce qu'on a des désirs, mais que la douleur cesserait dans le nirvâna, qu'on atteint par la destruction du désir même et par l'abnégation absolue du moi. Schopenhauer s'est à coup sûr inspiré de cette doctrine, et sa philosophie n'en est qu'un reflet présenté sous un aspect scientifique plus conforme aux idées de ses contemporains. En conseillant à ses adeptes de supprimer les passions afin de se débarrasser de la douleur et d'acquérir la parfaite béatitude, il n'a fait que reprendre pour son compte les théories bouddhistes si bien exposées dans notre Hojoki.

Pourquoi Tchomei, qui a certainement eu dans sa vie des moments heureux, n'a-t-il fait figurer dans son livre que des choses tristes ? C'est parce qu'il a voulu démontrer ses opinions philosophiques au moyen d'histoires lamentables.

Il n'a pas voulu envisager le côté agréable de la vie. Si, par hasard, il s'est aperçu de cet aspect, il en a donné tout de suite une interprétation conforme à ses théories. C'est pourquoi, faisant comme tant d'autres la description des quatre saisons, il ne peut s'empêcher d'y introduire ses idées noires. Si on compare ce passage du *Hojoki* au chapitre XIX du *Tsouré-Zouré-Gouça* (1) et au chapitre I^{er} du *Makoura no Soshi* (2), on comprendra quelle énorme différence il y a entre les impressions personnelles de ces trois écrivains.

Tchomei a surpassé Kennkô dans la connaissance du bouddhisme, auquel il fait à chaque phrase quelque allusion pittoresque. Kennkô, bien qu'il fût un savant bonze, aimant fort le taoïsme, n'était cependant pas un ermite aussi accompli que Tchomei. Quant à Sei Shonagon, elle ne connaissait rien de la religion et on ne trouverait pas dans son livre un seul passage où le bouddhisme soit sérieusement loué. Elle va jusqu'à dire que le sermon d'un bonze laid n'est pas aussi convaincant que celui d'un beau prédicateur (chapitre XX du *Makoura no Soshi*). C'était une femme savante, passant sa jeunesse dans l'élégance des palais impériaux, et son irréligion trouve son origine dans sa faim de se livrer aux plaisirs frivoles. En effet, ce n'est qu'après avoir assisté à des malheurs qui montrent l'instabilité et la misère humaine que l'homme devient

(1) Voir p. 54.

(2) Voir p. 150.

croyant. Qu'on se souviene, par exemple, de la rapidité avec laquelle le christianisme se répandit parmi les esclaves romains.

Dans le Hojoki, l'auteur ne moralise guère. Tchomei se contente d'exprimer sa conception de la vie humaine : il ne conseille pas nettement aux autres de suivre son exemple. C'était un penseur profond, non un apôtre ; tandis que Kennkô se plaît si bien à prêcher que, sur les 243 chapitres dont se compose son ouvrage, on en trouve plus de 150 qui sont remplis de préceptes moraux.

En somme, le caractère rigide et sévère de notre philosophe est pleinement exprimé dans la poésie (1) suivante, qu'il plaça lui-même à la fin de son Hojoki :

« Brillante est la clarté de la lune ;
 Mais cet astre doit se coucher
 Derrière le pic de la montagne.
 Oh ! puissé-je être éclairé
 Par la lumière (2) qui ne s'éteint jamais ! »

(1) « Tsouki kaghé wa

Irou Yama no hamo,

Tsoura kariki.

Taénou hikari wo

Mirou yoshi mogana ! »

Certaines éditions ne mettent pas cette poésie.

(2) La lumière spirituelle du bouddhisme. Par ces vers, Tchomei exprime son désir suprême, qui est d'entrer dans le nirvâna.

TROISIÈME PARTIE

SEI SHONAGON ET LE MAKOURA NO SOSHI

CHAPITRE PREMIER

VIE DE SEI SHONAGON

Dans la troisième année de l'ère Yennriakou (794), la capitale du Japon fut transportée (1) à l'emplacement qu'occupe aujourd'hui Kyoto. Cette nouvelle capitale reçut le nom de Héli-an, « la ville de la paix ». Héli-an fut le lieu de résidence des empereurs jusqu'à la révolution de 1868, où Tokio devint le siège du gouvernement. Mais, dans la littérature japonaise, lorsqu'on parle de la période de Héli-an, on ne veut désigner par là que l'époque pendant laquelle Kyoto fut le centre d'un pouvoir impérial effectif (794-1190). En effet, lorsque les guerres civiles entre les deux

(1) De Nara qui était la capitale du Japon depuis la première année de l'ère Wado (708).

clans guerriers des Taïra et des Minamoto (1180-1189) eurent abouti à l'établissement du Shogounat en 1190, c'est à Kamakoura (1) que toute l'autorité militaire et civile fut transférée.

Un des chefs-d'œuvre littéraires de ce temps et de la littérature japonaise en général est le *Makoura no Soshi*, ou « Mémoires de l'oreiller », de Sei Shonagon. On considère avec raison que cet ouvrage a la même valeur que le *Ghennji-Monogatari* (« l'Histoire de Ghennji ») (2) bien qu'il en soit très différent comme sujet et comme caractère.

La période de Hé-ian fut pour le Japon une époque de

(1) Ville de la province de Sagami.

(2) Le *Ghennji-monogatari* est un roman en 54 volumes composé par Mouraçaki Shikibou, dame d'honneur de l'impératrice Akiko. L'auteur appartenait à la famille des Foujiwara et se distingua de bonne heure par son goût pour la littérature. Mariée à Foujiwara Noboutaka, elle devint veuve peu après. Le roman qui devait l'immortaliser fut écrit vers l'an 1000. Le héros est le fils d'un empereur et d'une concubine que les autres dames du palais jalourent, à cause de la préférence qui lui est témoignée. Victime de nombreuses intrigues, elle en est si affectée qu'elle tombe malade et meurt bientôt. Son fils, le jeune prince Ghennji, grandit et devient un beau seigneur au cœur fort sensible. Le roman est une relation de toutes ses aventures d'amour ; il s'achève par la mort de Ghennji, à l'âge de cinquante et un ans. Les dix derniers volumes, appelés *Ouji-joujo*, ou « les dix volumes d'Ouji », racontent une histoire du même genre, mais relative cette fois au fils de Ghennji, Kaorou Taïsho.

Le *Ghennji Monogatari* est un roman réaliste dans le bon sens du mot ; il nous dépeint fidèlement la vie brillante de la cour à cette époque. Mouraçaki Shikibou décrit d'une manière saisissante les passions, les défauts, les intrigues des courtisans et des dames de la haute société. M. le baron Souématson, conseiller privé de l'empereur, a traduit en anglais les 17 premiers volumes.

paix profonde. A la vérité, le pouvoir central n'était pas encore aussi solide qu'il le fut lorsque Minamoto Yoritomo (1) eut réalisé à Kamakoura une centralisation véritable. L'empereur ne gouvernait alors qu'une partie, d'ailleurs assez vaste, de l'île de Hondo (2). Dans son palais de Kyoto, au centre d'une population de 500.000 habitants heureuse et tranquille, il menait une vie luxueuse au milieu de ses courtisans. Les nobles, n'étant plus occupés par les guerres, étaient devenus indolents et ne songeaient qu'à se livrer aux plaisirs. A la cour, ils passaient leur temps à composer des vers, à entendre des concerts, à jouer aux dés, etc. Il s'ensuivit un grand relâchement dans les mœurs ; mais d'autre part, les études littéraires se développèrent et parvinrent au plus haut degré de raffinement. Il ne faudrait d'ailleurs pas trop blâmer les mœurs un peu libres de l'époque et les histoires quelquefois lestes que racontent ses écrivains. Le bouddhisme, malgré l'éclat de ses cérémonies, n'avait pas encore pénétré au fond des cœurs ; le confucianisme n'était pas encore très répandu ; la société d'alors manquait donc des deux éléments qui devaient former plus tard le fondement de la morale japonaise. En somme, on se laissait entraîner par ses passions, en cherchant sans cesse de nouveaux moyens de se diver-

(1) Vainqueur des Taïra à la bataille décisive de Yashima en 1185, il devint le premier shôgoun de Kamakoura (1190).

(2) La plus grande île du Japon.

tir. Une poésie de Foujiwara Kinnto (1) peint à merveille la cour de cette époque :

« Les gens du Grand Palais,
Comme ils sont heureux !
A faire des bouquets de cerisier
Ils vont passer cette paisible journée ! »

Les seigneurs de la famille des Foujiwara, qui occupèrent les plus hautes dignités pendant des siècles, se succédaient dans les fonctions de premier ministre. Ils faisaient épouser leurs filles à l'empereur ou aux princes et s'assuraient ainsi, de toute manière, les rênes du gouvernement. Quand des révoltes éclataient, on faisait appel à la classe guerrière (2) pour aller les réprimer. Mais par là même, le pouvoir des Foujiwara, n'étant pas appuyé par une solide force militaire, fut facilement renversé dès que la paix se trouva sérieusement troublée. Ce fut donc la classe des samouraï qui, profitant de cette situation, s'empara du gouvernement. C'est ainsi que Taira no Kiyomori devint premier ministre (3) en 1167. A partir de cette date, les empereurs laissèrent le pouvoir exécutif à la classe militaire ; et le gouvernement suprême, tantôt rendu à l'empereur (4),

(1) Ce célèbre poète, qui vécut de 964 à 1041, composa un recueil de poésies bien connu : le *Shouishou*.

(2) Les Taira et les Minamoto étaient les deux principales entre les familles de guerriers.

(3) Daïjo-Daïjinn.

(4) Par exemple, en 1333 (la troisième année de l'ère Shokōi) ; en 1567 (la dixième année de l'ère Yōirokou), etc.

tantôt confié aux shogouns, demeura en suspens jusqu'à la révolution de 1868. Mais les nobles de la période de Héli-an n'avaient jamais songé à un changement semblable ; ils croyaient pouvoir vivre toujours dans la mollesse qui leur était chère. Foujiwara Mitchinaga, étant premier ministre (996-1016), comparait sa splendeur à la lumière de la pleine lune :

« La pleine lune éclaire le monde entier,
Mais demain elle commencera à décroître ;
Combien ne dois-je pas me réjouir,
Mon pouvoir étant toujours parfait ! »

Certains auteurs disent qu'à cette époque les classes inférieures n'avaient aucune part à la vie publique, et que les écrivains appartenaient exclusivement à la société des nobles (1). Le fait est que tous ceux qui avaient quelque culture obtenaient des fonctions officielles à la cour (2). D'autre part, les œuvres populaires, d'un intérêt secondaire, ont à peu près disparu depuis cette époque lointaine. D'une manière générale, on peut affirmer que les études littéraires

(1) M. Aston, par exemple, écrit dans son *Histoire de la littérature japonaise* (p. 49) : «... La culture ne s'était pas encore étendue en dehors d'un cercle fort restreint. Les écrivains et les lecteurs appartenaient exclusivement à la caste officielle. De temps en temps, le peuple manifestait son mécontentement de l'oppression ; mais son irritation ne trouva jamais un moyen de s'exprimer. Etc... »

(2) C'est ainsi que Mibou no Tadaminié, simple serviteur du général Foujiwara Tadakouni, ayant composé une poésie qui eut du succès, fut nommé tout de suite officier de la garde impériale et devint bientôt un des principaux rédacteurs du *Kokin-Shu*.

furent partout en honneur durant cette ère de paix que fut la période de Hêi-an.

Il y avait alors, en dehors des impératrices, un certain nombre de concubines impériales. Les unes et les autres avaient chacune leur palais. Pour s'attirer l'estime de l'empereur et de la cour, elles s'attachaient à réunir autour d'elles, comme suivantes, des dames lettrées, telles que Sei Shonagon, Mouraçaki Shikibou (1), Akazomé Yemmon (2), Izoumi Shikibou (3), Daïni no Sammi (4), etc. Sei Shonagon, notre auteur, devint ainsi dame d'honneur de l'impératrice Sadako, fille du premier ministre Foujiwara Mitchitaka, vers la troisième année de l'ère Shō-ryakou (992). Sei Shonagon n'était d'ailleurs pas son véritable nom : c'est celui sous lequel elle était connue au palais, où toutes les dames d'honneur avaient, à cette époque, un surnom particulier. Elle appartenait à la famille des Kiyowara, qui descendait du prince Tonéri, un des auteurs du *Nihon-gi* (la grande Histoire du Japon publiée en l'an 720) (5). Son père, Motoçouké, avait composé, avec ses quatre collè-

(1) L'auteur du *Ghennji-Monogatari*. V. ci-dessus p. 134, note. 2).

2. L'auteur du *Yeiga-Monogatari* (Histoire de la grandeur de la famille Foujiwara).

(3) L'auteur du charmant journal intime intitulé *Izoumi-Shikibou-Nikki*.

(4) Fille de Mouraçaki Shikibou. Elle écrivit un roman d'amour en 8 volumes, le *Sagoromo-Monogatari*.

(5) Ce fameux ouvrage, en 30 volumes, contient l'histoire de l'empire depuis les origines légendaires jusqu'à la fin du vii^e siècle après J.-C.

gues du Nashi-tsoubo (1), le *Gocenn-Shou* (un recueil de poésies rédigé vers 951). Son arrière-grand-père, Foukayabou, figure parmi les poètes du *Kokin-Shou* (2).

Avant d'entrer au palais de l'impératrice Sadako, Sei Shonagon avait déjà une connaissance sérieuse de la littérature japonaise. Admiratrice aussi de la poésie chinoise, elle savait par cœur un grand nombre des vers célèbres de Hakou Rakoutenn (3). On trouve à chaque instant dans le *Makoura no Soshi* des allusions à cette littérature. En voici un exemple, tiré du chapitre IV.

Un seigneur du nom de Foujiwara Tadanobou (4) lui avait envoyé une lettre dans laquelle se trouvait la première partie d'une poésie de Hakou Rakoutenn ; il demandait la deuxième partie, afin d'éprouver le savoir de sa correspondante. La poésie en question est ainsi conçue :

« Pendant la saison des fleurs,
 Vous êtes sous le dais tendu d'or,
 Dans la splendeur du Conseil d'Etat.
 Pendant la nuit pluvieuse,

(1) C'est-à-dire la Chambre des Poiriers, bureau de la poésie japonaise établi au palais impérial. Les cinq secrétaires étaient, outre le père de Sei Shonagon, Saka-no-oué-no Motchiki, Ki no Tokiboumi, Minamoto no Shita-gaou et Onakatomi no Yoshinobou.

(2) Célèbre recueil de poésies que composèrent, en 922, Ki no Tsourayouki et ses collègues, par ordre de l'empereur Daigo. M. F. V. Dickins a traduit en anglais quelques-unes des pièces qu'il renferme.

(3) Ce grand poète chinois eut une influence considérable sur la littérature japonaise (voir p. 161, note 2).

(4) Seigneur fameux pour sa beauté et son esprit (967-1035).

Je suis blotti sous une hutte d'herbes,
Sur la triste montagne de Rozan. » (1)

Au lieu de donner le texte chinois, Sei Shonagon répondit sur le champ en traduisant la deuxième partie en poésie japonaise. Le seigneur, étonné, essaya à son tour de traduire, avec ses amis, la première partie de la même façon ; mais il ne réussit que médiocrement, et tout le monde admira l'esprit de la jeune femme.

Adulée pour ces brillantes qualités de son intelligence, Sei Shonagon passa sa jeunesse dans les intrigues par lesquelles les femmes élégantes se préoccupent surtout de prendre et de garder le cœur des hommes. Elle ne se maria jamais, car elle considérait les hommes comme des êtres inférieurs, ce qui était peut-être vrai à cette époque où une foule de femmes intelligentes éclipsaient les plus lettrés. Mais, comme elle l'écrit dans son ouvrage (2), « la pleine lune ne dure qu'un soir et la fleur charmante doit se faner » ; le malheur vint la frapper au milieu de sa gloire quand tomba du pouvoir l'impératrice Sadako, sa maîtresse, à l'ombre de laquelle elle florissait.

C'est par suite de la mort de son père, le premier minis-

- (1) « Ranshō hana no toki
Kintchō no moto ;
Rozan yorou no amē
Sō-an no ouchi. »

Rozan est la montagne où Hakou-Rakouten avait été exilé. Il envoya cette poésie à un de ses amis du palais.

- (2) Chapitre LXVIII. « Choses qui nous causent de la pitié. »

tre Mitchitaka (995), et de l'exil de son frère, Korétchika, poursuivi pour lèse-majesté, que l'impératrice perdit son influence. Attristée et rendue malade par ces malheurs successifs, elle quitta la vie en 996 (1). L'étoile de notre auteur, jadis si brillante, pâlit aussitôt. L'ex-dame d'honneur se retira alors auprès de la sœur de l'impératrice défunte, Shighéisha, concubine de l'empereur Sanjo (1012-1016). Nous n'avons pas d'autre preuve de ce fait que l'affirmation du *Yeiga Monogatari* ; mais comme Akazomé Yemmon, contemporaine de Sei Shonagon, écrit toujours avec beaucoup de fidélité et de conscience, on peut s'en rapporter à son témoignage. Il était bien naturel d'ailleurs que Sei Shonagon se fit admettre parmi les suivantes de la sœur de sa maîtresse, afin de continuer sa vie élégante. Malheureusement, sa nouvelle protectrice mourut aussi, en l'an 1002 (2).

On ne sait pas exactement ce que devint notre auteur après ce nouveau coup du sort. Les nombreux ouvrages dans lesquels nous pouvons trouver des renseignements à son sujet parlent de ses dernières années d'une manière toute différente.

Le *Moumyo-Zoshi* (3) nous raconte qu'elle mena une vie misérable à la campagne, chez sa nourrice, et qu'on

(1) La deuxième année de l'ère Tchotokou.

(2) La quatrième année de l'ère Tchoho.

(3) « Mémoires anonymes. » On ignore en effet quel fut l'auteur de cet ouvrage du XIII^e siècle.

l'entendait souvent regretter en pleurant sa grandeur passée.

Dans le *Zokou-Sennzai-Shou* (1) se trouve une pièce de Sei Shonagon, composée pour exprimer la joie que lui causa, dans sa misérable habitation, la visite imprévue d'une ancienne amie :

« Qu'il m'est pénible d'avouer
A celle qui me fait visite
Que ceci est ma demeure !
Car je suis moi-même
Surprise de mon changement. »

De cette poésie, qui ne mentionne pas le lieu où elle fut improvisée, on peut déduire que Sei Shonagon n'habitait pas loin de la capitale ; car d'ordinaire, au Japon, l'auteur a coutume d'indiquer la province où il se trouve.

Ghennshi-Hoïn (2), dans son commentaire sur le *Hyakouninn-isshou* (3), nous dit qu'elle se rendit dans l'île de Shikokou, et qu'elle mourut dans la province de Sanouki, au temple de Kompira, où on montre aujourd'hui encore son tombeau. Mais l'authenticité de ce tombeau est fort douteuse.

(1) Recueil officiel de poésies composé par Nijo Taméyo, en 1320, sur l'ordre de l'empereur Go-daïgo.

(2) Daïmyo du xiv^e siècle, connu pour ses goûts littéraires.

(3) Recueil de poésies des cent meilleurs poètes du Japon, rédigé par Foujiwara Teika (1164-1247). — Traduit en anglais par M. F. V. Dickins (Londres, 1866) ; en allemand par M. P. Ehmann (Tokio, 1899).

Un autre commentateur du *Ihyakou-ninn-isshou* (1) prétend qu'elle se fit religieuse et qu'elle mourut au Seiganji, un temple bouddhique près de Kyoto, où elle aurait reçu jusqu'à sa fin des témoignages d'estime de l'empereur Itchijo. Mais, s'il est certain que l'impératrice Sadako aimait beaucoup notre auteur, rien de plus douteux que l'attachement que l'empereur aurait pu avoir pour elle. Je crois au contraire que, ni sa beauté médiocre, ni son caractère orgueilleux, n'avaient pu lui attirer les sympathies d'un souverain qui, d'ailleurs, ne la connaissait que par sa femme. D'autre part, il est peu probable que Sei Shonagon, qui, comme nous le verrons, n'avait pas la foi bouddhique, ait pu vouloir ainsi soudainement se raser la tête.

Ce qui me paraît le plus vraisemblable, c'est ce que nous raconte le *Kojidan* (2) (vol. II), dans le passage suivant :

« Sei Shonagon, après avoir quitté la cour, vivait, non loin de la capitale, dans une grande misère. Un jour, de jeunes seigneurs passant en voiture devant la petite maison qu'elle habitait, l'un d'eux, à la vue de cette hutte pitoyable, dit à ses amis : « Voyez la fin de notre grande poétesse ! » Alors, à l'intérieur, une vieille femme releva le rideau, et, avançant une figure aussi laide que celle d'un démon, s'écria : « Tu ne veux pas acheter les os du cheval qui faisait mille lieues en un jour ? » Les jeunes gens, confus de cette réponse spirituelle, s'enfuirent aussitôt. »

(1) Matsouzaki Haroumi, savant à la japonaise du XVIII^e siècle.

(2) « Recueil d'histoires anciennes », ouvrage composé au XVI^e siècle par un auteur inconnu.

Sei Shonagon avait fait ainsi allusion à une légende de la Chine. Dans ce pays, au temps des grandes guerres civiles (1), un roi de Yenn voulait avoir d'excellents chevaux. Entendant parler d'un cheval qui, disait-on, parcourait aisément en un jour la distance de mille lieues, il envoya un de ses serviteurs pour l'acheter mille pièces d'or. Mais, quand ce dernier arriva, le cheval était déjà mort. Le serviteur revint donc au château du roi, disant qu'il n'avait trouvé que le cadavre de l'animal. Son maître le gronda sévèrement : « Pourquoi n'as-tu pas acheté ses os ? Sans doute, ils ne peuvent servir à rien ; mais si les autres paysans qui possèdent de bons chevaux apprennent cette histoire, ils connaîtront ainsi mon désir d'en avoir et me les amèneront certainement. » Le serviteur, comprenant la sage prévoyance de son maître, acheta les os mille pièces d'or. Le roi ne s'était pas trompé : quelque temps après, tout le monde venait lui présenter des chevaux excellents. Il put ainsi constituer une forte cavalerie, et fut toujours vainqueur de ses ennemis. C'est en se rappelant cette histoire que notre auteur, se comparant elle-même aux os du fameux cheval, donna une leçon aux jeunes téméraires.

En somme, ce qui demeure certain, c'est qu'après avoir fait ses adieux à la cour, Sei Shonagon vécut et mourut dans une grande détresse. Ainsi, cette femme élégante qui avait

(1) Senn-Gokou, c'est-à-dire la période des « royaumes combattants ».

passé sa jeunesse dans la splendeur du palais impérial, qui avait méprisé les vœux de tous les seigneurs, fut en proie à la misère dans sa vieillesse abandonnée. Ses dernières années furent d'autant plus pitoyables que les premières avaient été plus brillantes. Les regrets qui l'assaillaient chaque jour, lorsqu'elle pensait à sa gloire passée, sont délicatement exprimés dans cette poésie :

« Tous les arbres se revêtent
Et de fleurs et de feuilles ,
Pourquoi le printemps ne me revient-il pas
Pour fondre la glace de mes larmes ? »

Outre le *Makoura no Soshi*, Sei Shonagon laissait en mourant un journal intime, le *Sei Shonagon Nikki* et un recueil de poésies (1). Ces ouvrages ne sont pas sans mérite ; mais le renom qu'ils purent obtenir fut entièrement éclipsé par celui de son principal chef-d'œuvre.

(1) *Kashou*.

CHAPITRE II

LE MAKOURA NO SOSHI

Le Makoura no Soshi est le zouï-hitsou de Sei Shonagon. Il se compose de 12 volumes, divisés en 157 chapitres. L'auteur y note ses impressions quotidiennes et tout ce qu'elle avait recueilli pendant son séjour au palais impérial.

Commençons par examiner le sens du titre même de l'ouvrage. Le premier point à constater, c'est que ce titre semble bien lui avoir été donné par des commentateurs postérieurs. En effet, dans les anciens livres comme le Kimmpi-Shô (1), le Yakoumo-Shô (2), le Méighétsou-Ki (3), etc., ce zouï-hitsou est désigné sous le nom de Sei Shonagon no Ki (l'Écrit de Sei Shonagon). Ce n'est que dans le Oïdemmon (4) que l'expression Makoura no Soshi se trouve pour la première fois. Mais que veut dire ce titre ?

A cet égard, les commentateurs ne sont pas d'accord.

(1) Voir p. 66, note 2.

(2) Un traité de la poésie japonaise composé par l'empereur Jountoku.

(3) Mémoire sur la poésie par Foujiwara Teika.

(4) Catalogue de livres japonais (auteur inconnu).

L'un dit que l'oreiller (*makoura*) étant une chose indispensable à tous, on aurait donné le nom de Makoura no Soshi au chef-d'œuvre de Sei Shonagon comme à un trésor précieux, nécessaire au monde des lettrés. Un autre voit la raison de cette dénomination obscure dans le fait que chacun des chapitres du livre est précédé d'un petit titre dont l'auteur se sert pour ainsi dire comme d'oreiller : par exemple « Des saisons » (chap. II), « Des montagnes » (chap. V), « Des pluies » (chap. VII), « Choses désolantes » (chap. XV), « Choses agréables » (Chap. XX), etc. Tel autre prétend que, de même que l'oreiller est une chose qui reste toujours dans la chambre, de même cet ouvrage, écrit en secret, n'était pas destiné à la publicité, et que dès lors le titre de Makoura no Soshi exprimait bien son caractère privé. D'autres enfin (1), dont l'opinion se rattache d'ailleurs à la précédente, trouvent la solution de ce problème dans l'épilogue même de l'ouvrage, où Sei Shonagon nous raconte comment l'impératrice lui donna un jour un volumineux paquet de papier pour s'en faire un oreiller (voir plus bas, p. 169, le texte de ce récit). Cette dernière interprétation me paraît la plus vraisemblable.

Le Makoura no Soshi, comme la plupart des ouvrages de l'ancienne littérature, est très difficile à comprendre pour les Japonais d'aujourd'hui. Malgré la finesse des ex-

(1) Parmi lesquels Kitamura Tighinn, le fameux critique du xvi^e siècle.

pressions, l'abondance des allusions et des citations dont l'intelligence suppose des connaissances historiques et littéraires étendues, les contemporains pouvaient sans doute lire aisément cet écrit. Mais, par suite des changements de la langue, des mœurs et des institutions, les meilleurs lettrés furent bien vite embarrassés pour pénétrer la pensée de l'auteur. Aussi possédons-nous nombre de commentaires composés par les philologues du temps des Tokougawa pour élucider son texte. Le plus sûr est le *Shounsho-Shô* (1), en 12 volumes, que Kitamura Kigin (1624-1705) publia en 1674 (2). On peut cependant lui reprocher de s'être appuyé sur le Yakoumo-Shô pour expliquer les noms de lieux et les fonctions publiques (3); car cet ouvrage de l'empereur Joutokou (1214-1220), s'appuyant sur le Makoura no Soshi lui-même, ne pouvait lui fournir de renseignements nouveaux. Un autre commentaire, le *Banzaï-Shô* (4), fut publié par Kato Bansaï vers le même temps que celui de Kitamura Kigin. Le Banzaï Shô, malgré bien des fautes, est précieux pour nous en ce que, fondé sur un autre manuscrit, on y rencontre maintes pages différentes de celles qui avaient servi de base au Shounsho-Shô. C'est en comparant ces deux éditions que nous pou-

(1) « Commentaire de l'aurore du printemps », titre pittoresque emprunté au début du Makoura no Soshi.

(2) La deuxième année de l'ère Yemmpô.

(3) Voir le Shounsho Shô, p. 9.

(4) « Commentaire de Banzaï. »

vons le mieux comprendre le chef-d'œuvre de Sei Shonagon.

Le Makoura no Soshi contient nombre d'histoires curieuses qui nous indiquent à peu près la date où le passage fut rédigé. Le premier des événements ainsi relatés est l'abdication de l'empereur Kwazan, suivie de sa retraite au temple connu sous le nom de Kwazan-inn, dans la deuxième année de l'ère Kanwa (985). L'auteur décrit la douleur de l'empereur, qui venait de perdre son épouse, et son entrée au temple avec un de ses fidèles, le dainagon Yoshikata. Comme ce passage se trouve vers le début de l'ouvrage (Chap. XX), on en peut conclure, je crois, que le Makoura no Soshi fut commencé vers la fin du x^e siècle. Dans la dernière partie, au contraire, se rencontrent des histoires relatives au général Toshikata et au ministre des finances Maçamitsou, qui occupaient leurs fonctions vers la quatrième année de l'ère Tchoho (1002). Il est donc certain que ce fut seulement après cette date que l'ouvrage fut achevé.

C'est par le Makoura no Soshi que Sei Shonagon inaugura ce genre du zouï-hitsou qui allait devenir si populaire au Japon. Le Roman de Ghennji de Mouraçaki Shikibou avait eu pour sources le Takétori-Monogatari (1), l'Outsoubo-Monogatari (2), l'Otchikoubo-Monogatari (3), etc., tandis qu'on

(1) Voir p. 35, note 1.

(2) Roman anonyme racontant les aventures d'un héros légendaire, Kiyowara Toshikaghé (fin du x^e siècle).

(3) Le « Roman du Trou souterrain ». L'héroïne passe sa jeunesse

doit reconnaître en Sei Shonagon à la fois le précurseur et le meilleur écrivain du genre qui l'a rendue célèbre.

La jeune dame d'honneur commence son livre d'impressions en décrivant les quatre saisons :

« Au printemps, j'aime l'aurore, lorsque le ciel couvert de brouillards s'éclaire peu à peu et que de fins nuages violacés s'étendent flottants sur les montagnes.

« En été, j'aime la nuit : sans doute, quand la lune y brille ; mais aussi lorsqu'elle est obscure et que les lucioles tantôt s'entrecroisent çà et là, tantôt, par une ou deux, voltigent en répandant une faible lueur. Et même quand il bruine, comme cette nuit me semble belle !

« En automne, j'aime le soir, lorsque, le soleil couchant lançant ses brillants rayons, les crêtes des montagnes semblent moins lointaines et que les corbeaux qui s'en vont vers leurs nids s'envolent par trois, par quatre et par deux. Quoi de plus gracieux que de voir les bandes d'oies sauvages apparaissant toutes petites dans le ciel qui s'assombrit ! Puis, quand le soleil a complètement disparu, les soupirs du vent, le bourdonnement des insectes, tout m'inspire une mélancolie délicieuse.

« En hiver, j'aime le matin. Sans parler des paysages ravissants produits par la neige accumulée et par la blancheur extrême de la gelée, j'aime le grand froid, lorsqu'on

dans un souterrain où elle a été enfermée par sa belle-mère, jusqu'à ce qu'elle soit sauvée par un chevalier. Ouvrage composé vers la même époque par Minamoto Shitagaou.

se hâte d'allumer le feu et d'apporter le charbon du brasier. Cela convient bien à la saison. Cependant, à mesure que le jour s'avance et qu'il fait moins froid, la neige disparaît et le feu des brasiers se couvre de cendres blanches. Voilà ce qui est triste ! »

Mais le sujet où Sei Shonagon excelle, c'est la peinture des mœurs de la cour. Eprise de cette vie brillante, elle n'aimait ni les gens du vulgaire ni ceux qui, d'une manière générale, étaient étrangers à ces élégances. Son Chap. IV (Choses curieuses) (1) en témoigne :

« Il y a toujours des mots inutiles dans les paroles des bonzes, des hommes et des femmes vulgaires et des gens de la basse classe.

« Qu'il est triste de faire un bonze d'un enfant chéri ! Le métier de bonze est sans doute distingué ; mais on en fait aussi peu d'estime que d'un inutile morceau de bois. Pendant qu'il est encore disciple, il doit se contenter de pauvres repas d'abstinence. Il ne doit pas regarder, même malgré lui, du côté où se trouvent les dames. Plus dure encore est la vie de l'exorciste. Son temps d'études à Mitaké, à Koumano, à toutes les montagnes sacrées (2) n'est, sans doute, pas agréable. Puis, quand il est devenu fort en exorcisme, il est appelé partout et n'a jamais de repos. Si, vaincu par la fatigue et le sommeil, il s'endort un instant,

(1) Kotogoto narou mono.

(2) Sur lesquelles se trouvent les temples bouddhiques où l'on enseigne l'exorcisme.

on dira : « Ce bonze dort au lieu de dompter les mauvais esprits ! » Quel métier difficile ! Je crois cependant qu'aujourd'hui on est plus indulgent pour ces prêtres. »

Sous le pinceau de Sei Shonagon, les scènes de la cour revivent. Nous assistons aux conversations des nobles et des dames d'honneur ; nous entendons leurs mots d'esprit ; toute l'existence quotidienne du palais nous devient familière :

« Quand l'impératrice (1) fit une visite au Daishinn Narimaça, son palanquin entra par la grande porte de l'Est, aux quatre piliers. Nous entrâmes nous-mêmes (les dames d'honneur) par la petite porte du Nord, où d'ordinaire il n'y avait pas d'hommes de garde. Certaines dames d'honneur n'étaient pas bien coiffées, mais elles se disaient avec dédain : « Ce n'est pas la peine d'arranger nos cheveux, puisque la voiture nous amènera jusqu'à la porte du palais ! » Malheureusement, la porte du Nord était si étroite que la voiture couverte de palmes (2) ne put passer. Nous fûmes donc obligées de descendre et d'aller à pied jusqu'au palais, en marchant sur les nattes qu'on avait mises sur le chemin. Assurément, nous étions en colère ; mais qu'y faire ! Ce qui nous embarrassait surtout, c'était d'être regardées, dans notre tenue si en désordre, par les courtisans, les gardes et les domestiques. Sa Majesté, apprenant cette

(1) Sadako, la protectrice de Sei Shonagon.

(2) *Binnrôghé no kourouma*.

histoire, se mit à rire et nous dit : « Vous aviez tort, car on peut vous regarder partout. Pourquoi étiez-vous si mal coiffées ? » Je répondis : « Les courtisans, habitués à nous voir, seraient plutôt étonnés si nous avions un extérieur trop recherché. Il est pourtant ridicule qu'un grand palais comme celui-ci ait une porte par laquelle on ne peut entrer : je vais me moquer du maître de maison quand il viendra. » Justement, il venait, avec un encrier. Je lui dis : « Pourquoi avez-vous fait faire une porte si étroite ? Cela nous a bien ennuyées ! » — « J'ai construit ma maison, répondit-il en souriant, en proportion de ma situation. » — « J'ai cependant appris qu'il y avait autrefois un seigneur qui se fit faire une très haute porte. » — « C'est incroyable ! s'écria-t-il : vous faites allusion à l'histoire de Ou-téikou (1) ; il n'y a que les vieux savants qui sachent ces choses-là ! Comme j'ai fait heureusement des études assez sérieuses, j'ai pu comprendre ce que vous avez dit. » — « Cependant ce chemin de nattes nous a bien contrariées : nous avons été obligées de descendre de voiture dans un état fort négligé. » — « C'est possible, en effet, car il pleuvait. Mais épargnez-moi de m'embarrasser da-

(1) Un héros chinois. Faisant réparer sa porte, il la fit construire de dimensions exagérées pour l'importance de sa demeure. Un voisin lui en demanda la raison. Il répondit avec un sourire : « Croyez-vous que nous resterons toujours dans un état aussi misérable ? Un jour viendra où un de mes descendants sera un seigneur. C'est pour cela que je me suis fait édifier une porte trop grande pour ma maison actuelle. » Sa prédiction se réalisa plus tard.

vantage. Je prends congé de vous ». Et il se retira. « Qu'avez-vous dit ? me demanda l'impératrice. Narimaça semblait tout à fait effrayé ». — « Pas grand'chose répliquai-je : je lui disais seulement que notre voiture n'avait pas pu passer sa porte. »

Voici un autre passage où on retrouvera le même esprit malicieux :

« Je me retirai de la présence de Sa Majesté et, ayant bien sommeil, me couchai et m'endormis tout de suite avec les jeunes dames de la suite de l'impératrice (1). La porte du côté nord de la chambre où nous reposions n'était pas fermée au verrou, mais nous n'avions pas fait attention à cela. Vers minuit, le maître de la maison, qui connaissait bien sa demeure, vint ouvrir la porte. Se cachant derrière, il dit plusieurs fois à voix basse : « Voulez-vous me permettre d'entrer ? » Etonnée, je regardai alentour et aperçus un homme derrière la porte entr'ouverte. J'eus bien de la peine à m'empêcher d'éclater de rire. Alors, éveillant les autres dames couchées à mes côtés, je leur dis, en le montrant : « Regardez, il y a là quelque chose... » Toutes se mirent à rire. On demanda : « Qui est là ? » — « Le maître de la maison, répondit-il : je suis venu pour causer avec le chef des dames. » — « Je vous ai parlé de la porte, répliquai-je ; mais je ne crois pas vous avoir demandé d'ouvrir la porte de ma chambre. » — « Je vais vous

(1) Qui les avait amenées avec elle, pour quelques jours, chez le Daïshinn Narimaça.

expliquer : permettez seulement que j'entre. » — « C'est vraiment ridicule ! lui dis-je. Je ne vous le permets pas. » Et, au milieu des éclats de rire des dames, il ferma la porte et s'en alla en disant : « Vraiment, il y avait trop d'autres jeunes personnes... »

Il semble que Sei Shonagon ait eu plus de sympathie pour les bêtes que pour les gens, à en juger par l'anecdote suivante :

« L'auguste chatte de l'empereur, nommée Miyobou no Omoto, était un joli animal à qui l'empereur avait accordé le cinquième rang d'honneur à la cour. Un jour qu'elle était devant notre chambre, Ouma no Miyobou, dame d'honneur qui avait la charge de s'occuper d'elle, l'appela : « Mal élevée, venez ici tout de suite ! » Mais la chatte ne se gênait pas : elle s'endormait tranquillement en se chauffant au soleil. La dame d'honneur, pour l'effrayer, dit : « Okina Maro (1), où es-tu ? viens et mange Miyobou no Omoto ! » Le chien, prenant au sérieux cet appel, s'élança sur la chatte qui, épouvantée, se réfugia en toute hâte derrière le store de la salle à manger, où se trouvait l'empereur. Très étonné, il prit la chatte dans ses bras et appela les courtisans. Tadataka, secrétaire du palais, arriva pour recevoir l'ordre impérial. L'empereur dit : « Battez Okina Maro et exilez-le à l'île des chiens (2), tout de suite. » Les domes-

(1) Nom d'un des chiens familiers de l'empereur.

(2) Inou-Shima.

tiques essayèrent alors de l'attraper, au milieu d'une grande confusion. Ouma no Miyobou ne pouvait non plus échapper au châtement. « Révoquons-la, dit l'empereur, je n'ai pas de confiance en elle. » Et elle dut garder sa chambre en attendant la grâce impériale.

« Le chien fut donc frappé et chassé de la cour par les domestiques. Pauvre animal ! Lui qui semblait si fier de se prélasser partout dans le jardin ! Le troisième jour du troisième mois (1), quand le seigneur Tono-benn l'avait coiffé d'une guirlande de feuilles de saule, avec des fleurs de pêcher et de cerisier, s'attendait-il à un sort pareil ? Il avait l'habitude d'être à côté de nous pendant les repas ; et nous avions passé trois ou quatre jours à plaindre la pauvre bête, quand, vers midi, nous entendîmes des hurlements lamentables. Nous nous demandions quel était le chien qui aboyait si fort. Sur ces entrefaites, un domestique accourut pour nous dire : « C'est effrayant ! deux gardes sont en train de fouetter le pauvre chien, qui va mourir. On le bat parce qu'il est revenu après avoir été chassé. » Prise de pitié pour lui, j'avais envoyé quelqu'un pour les prier de cesser de le maltraiter, quand on n'entendit plus de bruit. Le domestique revint et me dit : « Il est crevé, et nous l'avons rejeté en dehors du mur. »

« Vers le soir, comme nous déplorions le sort de notre pauvre animal, un chien misérable, au corps horriblement

(1) Fête spéciale des jeunes filles.

enflé, vint en tremblant. « Serait-ce Okina Maro, nous demandions-nous ? On n'a jamais vu un chien pareil ! » Nous l'appelâmes par son nom, mais il n'avait pas l'air de l'entendre. Quelques-unes d'entre nous pensaient que c'était lui, d'autres que non. L'impératrice nous dit alors : « Faites venir Oukon (1), qui le reconnaîtra . » Oukon, après l'avoir examiné : « Ce chien lui ressemble un peu, mais ce n'est pas Okina Maro : celui-ci est trop dégoûtant. Quand je l'appelle, il devrait accourir joyeusement vers moi. D'ailleurs, Okina Maro a été tué et son cadavre jeté au dehors. Comment pourrait-il revenir, quand il a été battu si fort par deux hommes ? » Pendant la nuit, on lui donna de la nourriture, mais il ne mangea pas. Alors on conclut que ce chien n'était pas le nôtre.

« Le lendemain, de bonne heure, je me rendis auprès de l'impératrice pour la coiffer. En tenant son miroir, elle y aperçut un chien couché au pied d'un pilier. « Hélas ! dit l'impératrice, comme il est triste qu'on ait battu et tué Okina Maro ! Pauvre bête ! que deviendra-t-elle dans la vie à venir ? Elle a dû bien souffrir. . . » Entendant ces paroles, le chien commença à trembler et à verser de chaudes larmes. « C'est sans doute Okina Maro, dis-je : il a fait semblant de ne pas l'être de peur d'être battu. » L'impératrice posa le miroir et appela : « Allons, Okina Maro ! » Le chien se coucha à plat sur la terre et aboya joyeusement. Tout le

(1) Une des dames d'honneur.

monde se rassembla pour voir cette bête qui nous était si attachée. L'empereur vint et, en le voyant, dit avec un sourire : « Un chien même témoigne tant de fidélité ! » Et ce fut ainsi qu'Okina Maro recouvra son lustre d'autrefois. »

Encore un joli tableau de la cour, emprunté au chapitre XIII :

« Sur les papiers de la porte (1) qui se trouve au côté nord du palais impérial de Sei-Ryô-denn, on a peint les êtres fabuleux, avec de longs bras et de longues jambes, qui vivent, dit-on, au fond de la mer. Quand la porte des dames d'honneur était ouverte, nous pouvions les regarder, et nous avions l'habitude de nous en amuser. Près de la rampe du palais, il y a des vases en porcelaine verte, dans lesquels on avait mis beaucoup de longues branches de cerisier fleuries, dont cette rampe était couverte.

« Vers midi, le seigneur Daïnagon vint faire une visite. Il portait un vêtement souple de couleur fleur de cerisier, un pantalon violet foncé et un vêtement blanc en dessous. L'empereur se trouvant chez l'impératrice, il alla d'abord présenter ses hommages à Sa Majesté à l'entrée de la chambre. Dans le salon de l'impératrice, derrière le store, étaient assises les dames d'honneur, en costumes de diverses couleurs brillantes : cerisier, glycine, kerria (2), etc. On

(1) Ce qu'on appelle « Araoumi no Soji ».

(2) Fleur d'un jaune clair.

était alors en train de tout préparer à la salle à manger pour le dîner de l'empereur, et j'entendais les pas des domestiques et la voix du chambellan qui disait : « Moins de bruit, aussi peu de bruit que possible ! » L'air calme et pur du ciel était vraiment délicieux ce jour-là.

« Quand on eut apporté tous les plats, le chambellan (1) vint annoncer que le dîner était servi. L'empereur entra lentement par la porte du milieu. Le Daïnagon l'accompagna, et revint ensuite à côté des fleurs. L'impératrice vint recevoir Sa Majesté en écartant le paravent. Tout était beau et gracieux dans ses mouvements, et chacun en fut frappé. Le Daïnagon, joyeux, récita alors ces vers :

« Les mois et les jours s'écoulent ;
Mais j'espère que l'impératrice restera,
Toujours verte comme la montagne de Mimouro ».

« J'éprouvais tout à fait la même impression, et je souhaitais que l'impératrice pût vivre aussi belle pendant un millier d'années.

« L'empereur revint dans notre salon, laissant les dames d'honneur desservir la table avec les domestiques. Il me dit : « Frottez le bâton d'encre sur le *souzouri* (2). » J'étais si absorbée dans sa contemplation que, pendant quelques moments, je ne regardai plus l'impératrice. L'empereur plia

(1) Kourando.

(2) Le morceau de pierre creusé sur lequel on frotte le bâton d'encre de Chine.

alors des papiers blancs et nous dit : « Ecrivez là-dessus une ou deux choses anciennes, celles qui vous viendront à l'esprit. » Je demandai au Dainagon : « Qu'est-ce qu'il faut faire ? » Il me répondit : « Mettez ce que vous voudrez, nous n'avons rien à vous indiquer ». Disant cela, il prit le *sou-zouri* et insista auprès de chaque dame : « Ecrivez tout de suite ce que vous pensez, n'importe quoi ; même Naniwazou (1), si vous voulez. » Nous en étions toutes troublées, et le rouge nous monta au visage. Cependant les dames écrivaient des poésies sur le printemps, l'âme des fleurs, etc. Quand l'une d'elles m'offrit le papier, je me rappelai cette vieille poésie (2) :

« Les années passent,
Mon âge avance ;
Mais j'oublie mes ennuis
Quand je regarde cette fleur. » (3)

Seulement, j'avais écrit en remplaçant le mot « fleur » par le mot « prince ». L'empereur en fut charmé et daigna me dire : « J'apprécie votre bonne volonté. »

Cette anecdote nous montre que Sei Shonagon prenait

(1) Vieille poésie japonaise, si connue qu'on l'employait comme modèle d'écriture pour les enfants. Il en est question notamment dans la préface du *Kokin-shou*.

(2) Une des poésies recueillies dans le *Kokin-shou*.

(3) Toshi fouréba,
Yowai wa oinou ;
Shika arédo,
Hana wo shi miréba,
Mono-omoï mo nashi.

plaisir à se rappeler les circonstances où elle avait eu occasion de briller. On pourrait trouver bien d'autres chapitres où elle se glorifie de son esprit. C'est ainsi qu'elle écrit, au chapitre XLVI :

« A la nuit tombante, on alluma la grande lampe du palais. L'impératrice tenait encore la biwa (1) dont elle venait de jouer et demeurait rêveuse en regardant le ciel qui s'assombrissait. Elle était vêtue d'une robe souple et trainante de soie rouge et avait à la main gauche la biwa noire, bien cirée et polie. Sa longue manche cachait à demi cet instrument. Sa figure blanche, noble et belle, faisait un heureux contraste avec le ciel que l'obscurité enveloppait peu à peu. Frappée par cette scène gracieuse, je disais à une dame d'honneur qui se trouvait à côté de moi : « L'impératrice est charmante, ce soir. Celle qui cacha à demi sa figure ne devait certes pas être aussi belle, car ce n'était qu'une vieille aventurière (2). » La dame d'honneur ne put

(1) Espèce de luth à quatre cordes.

(2) Il s'agit d'une anecdote concernant l'exil à Jinoyoko du grand poète chinois Hakou Rakoutenn (voir p. 119, n. 5). Par une nuit tranquille, sous le clair de lune, il ne pouvait s'empêcher de penser à la cour et à sa grandeur d'autrefois. Soudain il entendit une biwa dont on jouait à bord d'un bateau sur la rivière et dont les sons mélancoliques arrivaient jusqu'à lui. Comme il aimait beaucoup la musique, il descendit jusqu'à la rive pour demander qu'on voulût bien exécuter encore un morceau. La joueuse de biwa ne fit son apparition, la figure à demi cachée par l'instrument, qu'après avoir longtemps hésité à se montrer. C'était une courtisane qui avait été très recherchée autrefois, et qui maintenant traînait une vieillesse pitoyable. Le poète, se trouvant lui-même dans une situation analogue, composa une longue poésie, où il chantait la grandeur et la misère des courtisanes. Cette poésie,

saisir l'allusion que j'avais faite. Elle raconta la chose à Sa Majesté. Celle-ci daigna dire, avec un sourire : « Ah ! vous ne l'avez pas comprise ?... »

Autre exemple, dans le chapitre L :

« Le dernier jour du mois de *kiyaraghi* (1), alors qu'il faisait grand vent et que la neige tombait un peu à travers le ciel noir, un messager vint me voir à la chambre de *Kouroto* (2). Il me dit : « Voici une lettre pour vous, de la part des seigneurs *Kinnto* et de *Saisho-Tchoujo*. » C'était une feuille de papier sur laquelle était écrite la fin d'une poésie japonaise (3) :

« On éprouve l'impression
Que le printemps est venu. » (4)

« Cette poésie exprimait bien l'impression qu'on pouvait avoir ce jour-là. Que faire ? J'étais bien embarrassée pour trouver de jolis vers qui pussent s'harmoniser avec cette partie. Je demandai au messager : « Qui est-ce qui vous a envoyé chez moi ? » — « Ces seigneurs-là » ; et il me montra les signatures sur le papier. C'étaient tous des

qui immortalisa *Hakou Rakoutenn*, est elle-même connue sous le nom de *Jinnyoko*.

(1) Le deuxième mois.

(2) Chambre des dames d'honneur.

(3) On employait souvent ce moyen pour demander la partie complémentaire d'une *tanka*, comme amusement littéraire.

(4) *Soukoshi harou arou*
Kokotchi koço souré.

courtisans intelligents et lettrés, et je ne savais que devenir. J'aurais voulu demander l'avis de l'impératrice, mais elle était déjà dans sa chambre, avec l'empereur qui lui faisait visite. Le messenger m'ayant pressée de répondre promptement, je crus que mon seul mérite serait de le faire sans trop tarder, et j'écrivis ces vers :

« Puisque la neige voltige
A travers le ciel froid
Comme la fleur éparpillée. » (1)

« Comment trouveraient-ils cette poésie ? Je ne voulais pas le savoir, craignant que le jugement ne me fût pas favorable. J'ai appris cependant que le général Toshikata, charmé de ce morceau, avait l'intention de me recommander pour être nommée naïshi (2). »

A côté de ces anecdotes, nous trouvons dans le Makoura no Soshi beaucoup de chapitres qui ne sont que des listes de fleurs, d'arbres, de forêts, etc., et où l'auteur énumère, dans ces divers ordres d'idées, ce qui était le plus fameux à l'époque (3). Sur 157 chapitres dont se compose l'ou-

(1) Sora samou mi,
Hana ni magaété,
Tchirou youki ni,

(2) Situation élevée dans la hiérarchie des dames de la cour.

(3) Certains commentateurs soutiennent que Sei Shonagon ne fit ainsi qu'imiter un écrit de Righisan, poète chinois du VIII^e siècle. Ce poète nous a laissé, en effet, des listes analogues de paysages, de fleurs, de héros, etc. Il se peut que Sei Shonagon, très versée dans la littérature chinoise, l'ait pris pour modèle ; mais il est fort possible aussi qu'elle ait imaginé de son côté ce moyen, très simple en somme.

vrage, j'en ai relevé plus de 93 de ce genre, tandis que Kennkô n'en a mis qu'une dizaine sur les 243 chapitres du Tsouré-Zouré-Gouça. Ces noms de choses étant peu intéressants pour le lecteur européen, je n'en citerai que deux ou trois exemples :

Chap. VI : Pics :

Youzourouha no Miné (1), Amida no Miné, Iyataka no Miné.

Chap. VII : Plaines :

Taka-hara (2), Mikano-hara, Ashitano-hara, Sono-hara...

Chap. XXXIV : Recueils de poésies :

Manyô -Shou (3), Kokinn-Shou, Gocenn-Shou.

Chap. LII : Portes :

Oçaka no Séki (4), Souma no Séki, Souzouka no Séki...

Chap. CVII : Instruments de musique :

La biwa, le koto (5).

D'autres énumérations, moins laconiques et d'une portée plus générale, permettront mieux d'apprécier l'esprit de notre auteur. Assurément, Sei Shonagon n'était pas un

de noter dans un certain ordre les choses qui l'avaient impressionnée.

(1) *Miné* veut dire « pic ».

(2) *Hara*, « plaine ».

(3) *Shou*, « recueil ».

(4) *Séki*, « porte » ou « barrière ». On désignait particulièrement sous ce nom les postes de la police impériale établie sur certaines grandes voies de l'empire pour surveiller les voyageurs et arrêter les criminels au passage.

(5) Espèce de harpe à treize cordes.

penseur en matière de morale, car elle n'avait pas étudié la philosophie des sages chinois. Cependant ses critiques et ses observations, d'ordinaire fort exactes et parfois mêlées d'ironie amère, sont toujours plus aiguës et plus piquantes que celles de Kennkô et de Tchomeï. Voici, à cet égard, quelques passages caractéristiques.

Chap. XVII : Choses détestables (1) :

« Un visiteur qui raconte une longue histoire quand on est pressé. Si c'est un ami intime, on n'a qu'à lui demander franchement de venir plus tard. Mais ceux qu'on ne peut pas recevoir de cette manière sont détestables.

« Des bébés qui se mettent à crier quand on veut écouter.

« Des chiens qui aboient contre un homme qui vient discrètement vous faire visite. J'ai souvent envie de tuer ces chiens !

« Les moustiques qui nous empêchent de dormir sont très détestables. Ils vous viennent sur la figure en disant leur nom d'une voix faible (2) et le bruit de leurs ailes est assez grand pour leur corps.

« Les gens qui se promènent dans une voiture qui fait un bruit désagréable en roulant. Ils s'en moquent, car ils n'entendent rien !

(1) Nikouki mono.

(2) Dans les usages de l'ancienne chevalerie japonaise, deux guerriers ennemis qui se rencontraient à la bataille commençaient par s'annoncer leurs noms à haute voix avant de combattre corps à corps.

« Les enfants qu'on a une fois caressés, et qui ont désormais l'audace d'entrer chez vous tout seuls et de s'amuser avec tous les meubles.

« Un homme avec qui vous êtes en relations se met à louer une autre femme qu'il a connue. Bien qu'un certain temps se soit écoulé, c'est détestable ; à plus forte raison s'il connaît encore cette rivale !

« Les puces sont fort détestables ; on les sent soulever le vêtement au-dessous duquel elles dansent çà et là ».

.

Chap. XVIII : Choses qui donnent le frisson (1) :

« Les moineaux nourrissant leurs petits.

« Passer devant l'endroit où on laisse jouer de petits enfants.

« Se coucher toute seule dans une chambre embaumée.

« Trouver obscurci son miroir de métal chinois.

« Attendre un bel homme qui arrête sa voiture pour vous demander quelque chose.

« Faire bien sa toilette et s'habiller, même dans une chambre entièrement fermée où personne ne peut regarder.

« Le soir, quand j'attends quelqu'un, les paroles de la pluie ou le souffle du vent me donnent toujours un frisson ».

(1) Kokoro tokimékou mono.

• • • • •

Chap. XLVIII : Choses qui font honte (1) :

« Je suis vexée quand j'entends d'autres personnes parler de choses frivoles et banales, alors qu'un visiteur distingué me fait visite.

« Un homme que j'aime raconte des choses fabuleuses parce qu'il est en état d'ivresse.

« Un homme qui parle mal de quelqu'un qui se trouve, inaperçu, tout près de lui.

« Un homme qui se vante d'une poésie qui n'est pas merveilleuse.

« Un homme peu instruit parlant de sciences très difficiles devant un savant . »

• • • • •

Chap. LXXIII : Choses qui nous donnent de l'inquiétude (2) :

« Les courses de chevaux.

« La maladie des parents, surtout en temps d'épidémie.

« De tout petits enfants qui ne font que crier : car on ne sait pas la cause de leur douleur.

« Je suis inquiète quand j'entends une personne aimée parler de moi sans m'apercevoir . »

• • • • •

(1) Hazoukashiki mono.

(2) Mouné tsoubou rourou mono.

Chap. CXXVIII : Choses qui s'enfuient tout de suite (1) :

« Le bateau à pleines voiles.

« La jeunesse.

« Les saisons .»

.

Chap. CXLVII : Choses qui se propagent rapidement (2) :

« Le bâillement.

« Les habitudes des enfants.

« Le luxe chez les pauvres .»

.

Notre auteur continue ainsi à noter toutes ses impressions quotidiennes, depuis les histoires amusantes qu'elle recueille au jour le jour, jusqu'aux moindres choses qui frappent son esprit observateur.

Le chapitre CLVII, intitulé : « Des choses désagréables à regarder » (3), se termine par un passage qui constitue en quelque sorte l'épilogue du Makoura no Soshi et qu'il importe de citer parce qu'il sert à éclairer le titre et le caractère de l'ouvrage. Voici cette page finale :

« Maintenant qu'il commence à faire obscur, il m'est difficile d'écrire. Je vais donc me hâter de terminer, d'autant plus que mon pinceau est déjà usé ! Cet écrit, contenant ce que j'ai vu de mes yeux et ce que j'ai ressenti dans mon cœur, renferme bien des passages qui pourront fâcher

(1) Tada soughini sougourou mono.

(2) Minaraï sourou mono.

(3) Migourou shiki mono.

d'autres personnes. J'ai profité des moments où je m'ennuyais chez moi pour recueillir ces choses, sans intention de les montrer au public. Tant pis ! Mais je ne puis m'empêcher de pleurer.

« Un jour, le Outchino Otodo (1), ayant offert une grande quantité de papier blanc à l'impératrice, elle me demanda : « Que faudrait-il écrire là dessus ? L'empereur a fait copier l'histoire de Chine connue sous le nom de *Shiki*... (2) » Je lui répondis que je voudrais en faire un oreiller. Alors l'impératrice daigna me donner ce papier en me disant : « Eh bien, prenez-le. » Comme j'ai voulu employer cette provision inépuisable à écrire toutes sortes de bagatelles, on trouvera dans ces notes bien des choses frivoles. Cet écrit contenant des histoires amusantes, des histoires admirables, mes impressions sur les poésies, les arbres, les oiseaux, les insectes même, on dira qu'il est moins bien qu'on n'aurait pensé. On me critiquera, en voyant ainsi jusqu'au fond de mon cœur. Ayant noté pour m'amuser ce qui me venait à l'esprit, j'étais convaincue qu'on trouverait cela inférieur aux ouvrages des autres. Cependant, nombre de personnes ont déclaré que c'était fort bien écrit. Ce jugement est curieux. Mais peut-être a-t-on raison ; car, en lisant cet ouvrage, on peut lire dans mon âme, voir que j'approuve ce qu'on hait et que j'accuse ce qu'on aime. Seulement, je regrette bien que ces notes aient été publiées ! »

(1) Korétchika, frère de l'impératrice Sadako.

(2) Histoire de l'ancienne Chine.

CHAPITRE III

CARACTÈRE DE SEI SHONAGON

La lecture du *Makoura no Soshi*, où Sei Shonagon décrit si fidèlement ses impressions quotidiennes, nous permet de bien comprendre son caractère. Nous avons vu qu'à la différence de Kennkô et de Tchomei, dont elle n'avait pas la culture philosophique, notre auteur ne moralise pas et qu'elle se contente de nous donner, avec des observations merveilleusement exactes, un tableau animé de la vie élégante de son temps. Mais c'est précisément grâce à cette nature particulière de son écrit que nous pouvons pénétrer intimement le caractère de l'auteur lui-même.

Observons d'abord comment elle vécut à cette cour impériale où elle passa la plus grande partie de son existence. Au début, lorsqu'elle fut nommée dame d'honneur de l'impératrice Sadako, pendant l'ère de Shoryakou (vers 992), son savoir et son esprit n'avaient pas encore eu l'occasion de se manifester. Personne ne songeait qu'elle pût avoir une profonde connaissance de la littérature. Au chapitre XCVI (4) du livre IX, elle nous décrit elle-même les

(1) « Du service au palais impérial. »

impressions qu'elle éprouva lorsqu'elle commença son service au palais.

« Quand j'allai pour la première fois chez l'impératrice, maintes choses me confondirent. J'ai souvent failli pleurer ! Chaque soir, je m'asseyais auprès de l'impératrice, derrière le paravent à trois pieds (1). Elle daignait aimablement prendre des tableaux et me les montrer ; j'étais si émue que je n'avais pas le courage de les regarder. Elle m'expliquait ce que représentaient ces tableaux. A la lumière brillante de la grande lampe du palais, qui éclaire mieux que le jour même, j'aurais pu compter le nombre de ses cheveux. Que j'étais embarrassée ! Comme il faisait encore froid, ses petites mains avaient une teinte rouge comme la fleur de prunier (2). Moi qui avais été élevée à la campagne, j'étais surprise de voir une personne aussi charmante. »

Par ce passage, on voit bien qu'elle était encore une timide fille de province. Eblouie et bouleversée par la splendeur du palais, elle ne savait que faire. Elle préférait le soir au jour, dans sa crainte d'être regardée par les courtisans. Quelle différence avec le temps où, plus tard, elle épouvantait dames d'honneur et courtisans par ses spirituelles réparties. Cependant l'impératrice connaissait déjà son intelligence et voulait toujours l'avoir à côté d'elle. Sei

(1) *Kitchô*.

(2) *Kobai-iro*.

Shonagon elle-même nous le dit dans la suite du même chapitre :

« Après que j'eus passé quelques heures avec l'impératrice, elle s'aperçut de ma gêne et me dit : « Vous devez être fatiguée ; allez et revenez demain soir. » Je la saluai et me retirai dans ma chambre. Le lendemain matin, il avait beaucoup neigé. L'impératrice me manda dès le matin, en me disant : « Venez pendant le jour ; grâce au temps couvert, vous ne serez pas remarquée par les courtisans. » Je n'avais pas le courage d'y aller. Cependant, sur ses invitations répétées, la directrice des dames d'honneur (1) me dit : « Pourquoi voulez-vous rester dans votre chambre ? L'impératrice a besoin de vous, ce n'est pas bien de ne pas obéir. » Comme elle me pressait, je me résignai à m'y rendre. La neige avait produit dans le jardin impérial de gracieux paysages. En arrivant dans le salon de l'impératrice, j'y trouvai un grand brasier chargé de feu ardent ; mais il n'y avait personne alentour. Sa Majesté était assise devant le brasier, de précieux bois de Chine, joliment laqué. Autour d'elle, les seigneurs et les dames, élégamment vêtus suivant le goût de chacun, étaient assis en longue file. Ils causaient entre eux, tout à fait à leur aise, et se comportaient sans aucune gêne. Les uns souriaient en regardant les tableaux ; les autres causaient en lisant des livres. Je les enviai, me demandant quand je pourrais agir comme ces dames... »

(1) Tsouboné-arouji.

Ainsi, elle était blâmée par sa directrice, et c'est en pleurant qu'elle allait chez l'impératrice. C'était une jeune fille craintive qui rougissait à tout moment, et qui désespérait d'acquérir l'aisance élégante de ses compagnes. Mais de même qu'un vrai diamant mêlé à de faux brillants ne saurait rester longtemps caché, cette femme d'esprit devait être bientôt distinguée au milieu des dames moins intelligentes qui l'entouraient. Une occasion se présenta bientôt, qu'elle sut saisir aux cheveux, au grand étonnement de la cour. Elle-même nous conte le fait, au chap. CXLVI (1).

« Un matin qu'il avait beaucoup neigé, l'empereur était en train de causer, dans sa chambre bien fermée, avec les courtisans réunis autour d'un grand brasier. « Sei Sho, dit l'empereur, comment est la neige de la montagne de Koro? » J'ouvris tout de suite la fenêtre et relevai le store. L'empereur daigna sourire et me louer de ce geste. Les courtisans s'accordèrent à admirer mon intelligence et dirent : « Nous savons tous par cœur cette poésie ; mais nous n'avions pas compris l'allusion en entendant la parole impériale. »

Il existe, en effet, une célèbre poésie de Hakou Rakoutenn, ainsi conçue (2) :

(1) Kira-kira shiki mono, « Choses brillantes ».

(2) « Iaïji no kané wa
Makoura wo sobadatété kiki ;
Korohô no youki wa
Renn wo kakaghété mirou. »

« En détachant ma tête de l'oreiller,
J'entends la cloche du temple d'Iaï ;
En relevant le store de ma fenêtre,
Je vois la neige du mont Koro. »

L'empereur voulait faire relever le store, et c'est pour cela qu'il avait demandé à notre auteur comment était la neige du mont Koro. La neige du jardin impérial disparut sans doute quelques jours après, mais la renommée de Sei Shonagon demeura.

C'est ainsi que son savoir et que son esprit furent connus de toute la cour. Mais, par un caractère commun aux femmes, elle devint bien vite orgueilleuse. Fièrre de ses connaissances, elle dédaigna ceux qui étaient moins instruits. Les pages du Makoura no Soshi sont pleines de récits où elle se glorifie de son intelligence. En voici un autre exemple, que j'emprunte au chapitre LXV (1) :

« Vers le mois de Satsouki (2), un soir que, faute de l'une, il faisait très sombre, beaucoup de jeunes courtisans vinrent à la chambre des dames. Ils demandèrent ensemble : « Madame (3) est-elle chez elle ? » Comme ils étaient venus d'une manière peu ordinaire, l'impératrice me pria d'aller voir quels ils étaient. Je sortis et m'informai : « Qui êtes-vous, vous qui venez si brusquement nous faire visite ? » Sans dire mot, ils relevèrent le store et introduisirent dou-

(1) Tsourézouré narou mono, « Choses ennuyeuses ».

(2) Le cinquième mois.

(3) C'est-à-dire Sei Shonagon.

cement une branche de bambou (1). « Oh ! leur dis-je, que voulez-vous de ce prince ? » En entendant cela, ils furent étonnés et s'en allèrent en disant : « Très bien ! allons publier cette réponse spirituelle ! » Il y a en effet une poésie du prince chinois You qui aimait tellement le bambou qu'il ne pouvait passer un seul jour sans en regarder les feuilles vertes. Il l'appelait toujours « le prince ». C'est en retrouvant sur le champ ce souvenir classique que Sei Shonagon fit cette ingénieuse réponse.

Cette vanité de Sei Shonagon ne pouvait échapper aux personnes qui l'entouraient, et nous la voyons sévèrement critiquée par les dames d'honneur de l'époque. Dans le *Yéiga Monogatari* (2), Akazomé-Yemmon constate qu'elle se moquait souvent des courtisans peu instruits, et que toutes les dames s'accordaient à condamner cette manière d'agir. La modeste Mouraçaki-Shikibou écrit dans son journal (3) : « Sei Shonagon est toujours gonflée d'amour-propre ; elle aime beaucoup à écrire des caractères chinois, qui d'ailleurs laissent bien à désirer quand on les examine de près. »

Cependant, l'amour-propre de notre auteur ne s'exerçait

(1) Au Japon, on donne au bambou toutes sortes de surnoms. En agissant ainsi, les jeunes seigneurs voulaient savoir quel serait celui que notre auteur choisirait. Elle en trouva un nouveau en l'empruntant à la poésie chinoise.

(2) Voir p. 138, note 2.

(3) Le *Mouraçaki Shikibou Nikki*.

qu'au sujet de son savoir littéraire. On ne trouve aucun passage où elle nous dise qu'elle ait été aimée pour son aspect extérieur ; et il est bien certain qu'à cet égard elle n'était pas aussi recherchée que ses compagnes. Aussi se représente-t-elle elle-même, au chapitre XLIII (1), comme âgée et laide à côté de Foujiwara Tadanobou, un des plus charmants seigneurs de la cour.

« Comme je soupçonnais qu'il allait entrer dans la salle des dames, j'ouvris une fenêtre à l'est de l'Oumé-tsubô (2). Je lui dis, d'une voix faible et tremblante, de venir ici. Quel bel homme marchait vers moi ! Il portait un vêtement de couleur fleur de cerisier, avec une doublure éclatante en soie ; ses pantalons étaient d'un rouge clair, joliment brodés de fleurs de glycine. Je n'avais jamais vu, sauf dans les tableaux, un seigneur aussi charmant, et j'étais absorbée dans la contemplation de son beau visage. Les fleurs de prunier dans le jardin, les blanches à l'ouest et les rouges à l'est, étaient en plein épanouissement et répandaient un parfum exquis. Le soleil, lançant ses brillants rayons sur ce seigneur et sur ces fleurs, produisait un tableau vraiment admirable. C'eût été bien mieux encore si, dans la salle que le store cachait à moitié, s'était trouvée debout une gracieuse dame aux cheveux noirs et longs,

(1) Torimotérou mono, « Choses glorieuses ».

(2) La « Chambre des Pruniers », occupée par les dames d'honneur.

élégamment vêtue. Mais c'était moi, une femme âgée et laide, aux cheveux minces, qui était devant ce bel homme et qui gâtais cet excellent tableau. Quel dommage ! . . . »

Assurément, comme le permettaient les mœurs libres de l'époque, Sei Shonagon eut des liaisons avec plusieurs courtisans. Mais ni Tadanobou ni Youkinari, autre ami bien connu de notre auteur, ne la recherchèrent à cause de sa beauté. Ce qui les séduisit en elle, ce fut son esprit.

Dans le chapitre IV, elle nous dit que le Daïshinn Narimaça, celui qu'elle avait effrayé par son érudition lors d'une petite aventure que j'ai déjà mentionnée, venait la voir pendant la nuit. Ce seigneur âgé et sérieux, qui avait reçu chez lui la visite de l'impératrice elle-même, n'aurait pas agi de la sorte s'il n'avait pas été attiré par son intelligence brillante.

Plusieurs siècles après, quand Foujiwara Teika (1161-1241) eut composé le Hyakouninn-Isshou (1), un seigneur eut l'idée de commander à un peintre le portrait de chacun des cent poètes qui figurent dans ce recueil. Ce peintre se trouva fort embarrassé pour faire le portrait de Sei Shonagon, auteur d'une des pièces de cette anthologie (2), car il ne découvrait à son sujet que des témoignages constatant sa laideur. Il ne savait que faire pour échapper au déshonneur de produire soit un faux portrait, soit une dame laide. Enfin

(1) Voir p. 142, note 3.

(2) N° 62.

il sortit de ce dilemme en représentant Sei Shonagon par derrière. Aujourd'hui encore, dans tous les tableaux, Sei Shonagon est toujours peinte de dos.

Une conséquence de cette vivacité d'esprit qui fut la cause de tous les succès de Sei Shonagon, ce fut son penchant à la moquerie. Si elle ne possédait ni l'imagination délicieuse de Mouraçaki Shibikou, ni les tendres sentiments d'Izoumi Shikibou, en revanche elle observait les choses de ce coup d'œil rapide et juste qui donne tant d'intérêt à ses impressions. Ces observations, toujours faites de sang-froid, devaient la porter naturellement à la raillerie. Elle écrira, par exemple (chap. III) : « Le septième jour du mois de moutsouki (1), nous sommes allées cueillir les jeunes légumes qui commençaient à pousser parmi la neige. C'est une excursion toujours amusante pour nous qui n'avons guère l'occasion de voir des légumes frais. Beaucoup de personnes aussi montèrent dans une voiture décorée pour se rendre à la fête du Cheval blanc (2). Au moment où cette voiture passait la porte du milieu, elle fit un saut si brusque que des dames en tombèrent. Ce fut un spectacle ridicule... » Ainsi, dans toute cette cérémonie, où on allait en toilette élégante dans des voitures décorées et où elle eût pu décrire les plus charmants spectacles, elle n'a vu qu'un détail ridi-

(1) Le premier mois.

(2) Fête consistant à offrir un cheval blanc comme monture à la déesse d'Icô.

cule qu'elle relève sans aucune pitié pour les victimes de l'accident.

C'est qu'elle avait un cœur impitoyable, fermé à la compassion pour les malheurs d'autrui. Par exemple, au chap. CXLVIII, où elle nous raconte une visite qu'elle fit au Bouddha de Hacé, avec les autres dames, elle écrit ces quelques lignes : « Un homme s'approcha de nous et, en sanglotant, nous dit d'une voix faible : « Mesdames, ayez pitié de moi ! J'ai été victime d'un grand malheur. » — « Que vous est-il arrivé ? » lui demandai-je. — « Tandis que je m'étais absenté un moment, répondit-il, ma petite maison a été incendiée. Je me suis logé chez un de mes amis comme un bernard-l'ermite (1). Le feu prit dans un bâtiment où on gardait le foin ; entre ce bâtiment et ma maison, il n'y avait qu'une haie basse qui transmit le feu tout de suite. J'ai sauvé mon enfant avec beaucoup de peine, en abandonnant tous mes biens. » Je composai la poésie suivante pour me moquer de ce bonhomme :

« Ne vous étonnez pas.
Que le feu ardent du printemps,
Qui brûla du foin sec
Ait réduit votre hutte en cendres ! »

Toutes les dames riaient quand je leur tendis le morceau de papier (2). « Que veut dire ce papier ? me demanda-t-il.

(1) Voir p. 121, note 1.

(2) Tan-zakou.

Combien me rapportera-t-il ? » — « Lisez », lui dis-je. — « Je ne sais pas lire, madame. » — « Alors demandez à une autre personne qu'elle vous en rende compte. L'impératrice nous appelle. Allons, mesdames. » Ainsi nous laissâmes ce pauvre homme. »

Dans les écrits des autres dames d'honneur, on trouve beaucoup de pages où elles font l'éloge de la beauté et de l'élégance de leurs amies. Dans le *Makoura no Soshi*, il n'y a point de passages semblables, soit que Sei Shonagon fût jalouse des dons physiques de ses compagnes, soit qu'elle n'attachât pas d'importance, d'une manière générale, à leurs charmes extérieurs. En revanche, elle décrit minutieusement le costume des seigneurs. Nous en avons déjà rencontré plus d'un exemple (1) ; mais il serait facile de les multiplier. « Le seigneur Daïnagon (2) vint nous visiter. Son vêtement d'un violet clair faisait un heureux contraste avec la neige (chap. XCVI). » « Le seigneur Mitchitaka (3) monta lentement sur la tour. Il portait un vêtement de couleur grise et un pantalon rouge. On eût pu se demander s'il n'était pas un ange descendu du ciel !... » (chap. LXXXIII). Il semble donc que notre auteur s'éprenait aisément des beaux courtisans. Voilà sans doute pourquoi elle mentionne dans son énumération des « Choses qui ne

(1) Chap. XIII, chap. XLIII, etc.

(2) Frère de l'impératrice Sadako.

(3) Père de l'impératrice Sadako.

valent rien » (1) (chap. LXVII), « un homme laid ayant mauvais caractère », et pourquoi aussi, dans sa liste de « Choses inquiétantes » (2) (chap. LXXXIII), elle range « une lettre d'un homme aimé ». Peut-être est-ce pour la même raison qu'au commencement du chapitre LXII, relatif aux « Choses qui nous font honte » (3), elle place « le fond du cœur d'un homme ».

Sei Shonagon fut certainement témoin des malheurs qui vinrent frapper sa maîtresse. Elle vit se produire, dans la même année (995), la mort de Foujiwara Mitchitaka, père de l'impératrice Sadako, et l'exil de Korétchika, son frère. Elle assista enfin aux funérailles de sa protectrice, en 996 (4). Mais, dans le Makoura no Soshi, on chercherait en vain un passage où elle déplore ces événements. Si elle avait été une femme de cœur, elle en aurait fait un tableau lamentable. Si elle avait été une femme religieuse, elle aurait consacré de nombreuses pages à faire l'éloge de sa maîtresse, en demandant son bonheur futur ; mais elle n'avait pas la foi bouddique qui eût pu lui promettre un meilleur sort dans l'au-delà. Pour se distraire de ces choses désagréables, elle s'occupa à décrire la splendeur de la vie qu'elle avait menée pendant que le père de sa protectrice tenait les rênes du gouvernement.

(1) Toridokoro naki mono.

(2) Kokoro motonaki mono.

(3) Hazoukashiki mono.

(4) Voir ci-dessus, p. 141.

Il est vrai qu'à en juger par son propre témoignage, elle allait souvent au temple bouddique. Mais elle songeait moins à écouter le sermon qu'à regarder les jeunes seigneurs. Les deux passages suivants, qu'on pourrait fortifier par d'autres pages du même genre, suffiront à prouver ce point. Chapitre XX (1) : « Un prêcheur doit être beau. Lorsque nous tenons nos yeux fixés sur son visage, nous pouvons mieux comprendre ce qu'il dit. Mais lorsqu'on regarde ailleurs, on oublie d'écouter, si le prêcheur est laid. Je n'irai pas plus loin. Si j'étais plus jeune, je pourrais écrire sur un tel péché ; mais maintenant, je crains trop d'être coupable... » Chapitre LVIII (2) : «... Ceux que je ne connais pas m'inspirent l'envie de savoir leur nom, et je suis contente de rencontrer les jeunes courtisans que je connais. Ils se promènent devant la salle d'attente des dames et ne font pas attention à la statue vénérable du Bouddha... »

Lorsqu'on admire beaucoup un auteur, on tombe fatalement dans l'exagération. On met en relief toutes ses qualités, négligeant ses défauts et ses vices. Néanmoins, et quels que soient les mérites qu'on puisse reconnaître à Sei Shonagon, nous devons la condamner nettement au point de vue moral. Rien de plus évident, surtout, si on la compare à Mouraçaki Shikibou. Entre ces deux écrivains, en effet, il y

(1) Kokoroyoukou mono, « Choses agréables ».

(2) Awaré narou mono, « Choses pitoyables ».

eut une différence considérable. Mouraçaki Shikibou, modeste et vertueuse, resta fidèle à son époux, Foujiwara Noboutaka, même après sa mort, tandis que Sei Shonagon eut de nombreux amants ; il est impossible de ne pas reconnaître ce fait à la lecture de son ouvrage. Assurément, la conduite de Sei Shonagon peut trouver une excuse dans le relâchement des mœurs de l'époque ; mais Mouraçaki Shikibou vécut dans le même milieu. Il est vrai que cette dernière fut plutôt une exception.

En somme, si Sei Shonagon fut, sans aucun doute, un écrivain de premier ordre dans la période la plus brillante de la littérature japonaise, si elle fit faire un progrès indiscutable à la langue classique, si elle créa même un genre nouveau en donnant le meilleur modèle de zouï-hitsou (1), elle n'en compromit pas moins tous ces mérites éclatants de son esprit par les défauts de son caractère. Son intelligence lui eût valu une gloire plus complète si elle avait été plus sage dans sa conduite. Mais elle personnifia le caractère universel de la femme. Modeste et timide au commencement de sa carrière au palais impérial, elle se montra orgueilleuse tant que la fortune lui fut favorable. Il était naturel qu'elle terminât ses jours dans une vieillesse misérable.

(1) Sans parler même des autres zouï-hitsou de l'ancienne littérature, l'influence de Sei Shonagon se retrouve encore dans ceux de la période d'Edo, tels que le Inou-makoura (« Oreiller de chien »), le Tocei-Makoura no Soshi (« Mémoire de l'oreiller moderne »).

CONCLUSION

Dans les pages qui précèdent, j'ai essayé de préciser aussi exactement que possible l'esprit des trois principaux auteurs de *zouï-hitsou*. Il ne me reste plus qu'à indiquer en deux mots les résultats essentiels de cette étude, en rappelant une dernière fois les traits originaux qui caractérisent chacun de ces écrivains.

C'est souvent au début et à la fin d'un ouvrage que sont le mieux marquées les intentions de l'auteur. Appliquons cette observation aux trois figures littéraires que nous avons tenté d'esquisser. *Sei Shonagon*, qui passa les meilleures années de sa vie dans la splendeur du palais impérial, et qui ne connut que dans sa vieillesse les misères de ce monde, nous donne naturellement les impressions gaies du milieu où elle brilla. *Le Makoura no Soshi*, en attendant de nous peindre toute l'existence de la cour, commence par l'expression pleine de fraîcheur des sentiments qu'inspire à une jeune femme joyeuse les quatre saisons de l'année. Tout différent est le début du *Hojoki*, écrit par un bonze qu'attristent à la fois ses malheurs personnels et les fléaux de son époque. Il ne voit pas les côtés heureux de la

vie, et le moindre ennui lui apparaissait comme une véritable calamité. En lisant ses réflexions, on ne peut s'empêcher de songer au proverbe japonais : « Qui s'est brûlé la langue à la soupe chaude, souffle pour refroidir la salade. » Kennkô eut une vie moins élégante que celle de Sei Shonagon, mais plus gaie que celle de Tchomei. Nous avons assez insisté sur la souplesse de caractère de cet homme habile pour n'y pas revenir maintenant. Constatons seulement qu'il semble avoir compris, mieux que les deux autres auteurs, le caractère relatif des choses de ce monde. Au milieu des plus grands troubles qu'ait connus notre histoire, il sut se tirer d'affaire. Sa légèreté apparaît dès les premières lignes du Tsouré-Zouré-Gouça, où il nous dit « qu'il va s'amuser à noter sans ordre toutes les idées qui lui viendront à l'esprit. »

L'originalité particulière qui distingue chacun de nos trois auteurs ne se révèle pas moins par la manière dont ils terminent leurs ouvrages.

Sei Shonagon était une femme orgueilleuse de son savoir. A la fin du Makoura no Soshi, elle déclare que son ouvrage ne vaut rien, mais elle ajoute aussitôt que « nombre de personnes ont déclaré que c'était fort bien écrit ». Ainsi, sous une modestie feinte, son véritable caractère se trahit. Que ne s'est-elle souvenue de ce qu'elle avait écrit elle-même dans un précédent chapitre, lorsqu'elle nous parlait de ces gens « détestables » qui « se mettent en avant pour étaler leur esprit ! » Elle nous fait penser ainsi à ceux qui, suivant notre proverbe, se moquent, par un jour

de pluie, des éclaboussures reçues par autrui, ne voyant pas celles qu'ils ont au dos de leur propre vêtement. Tchomei, tout au contraire, n'est pas sévère seulement pour les autres. Cet ermite accompli a toujours peur de commettre un de ces péchés parmi lesquels il compte même son attachement à la solitude. Cette réflexion finale du Hojoki nous fait toucher du doigt tout son pessimisme. La dernière page du Touré-Zouré-Gouça met pareillement en lumière le caractère mystérieux de son auteur. « Quand j'eus huit ans, écrit-il, je demandai à mon père : qu'est-ce qu'un bouddha ? » Il me répondit : « C'est un homme qui est devenu un bouddha. » — « Mais alors, repris-je, comment cet homme est-il devenu bouddha ? » — « C'est parce qu'il fut instruit par un bouddha. » — « Mais qui instruisit ce bouddha lui-même ? » — « C'est sans doute un autre bouddha qui vivait avant lui. » — « Alors, quel fut, de tous les bouddhas, le premier qui commença à enseigner le bouddhisme ? » Mon père éclata de rire et dit : « Peut-être était-il descendu du ciel ou sorti de la terre. » Il ne savait que répondre ; mais depuis, il fut souvent heureux de raconter cette histoire à ses amis. » Quelle était l'intention de Kennkô en terminant son livre par cette petite anecdote ? C'est une énigme sur le sens de laquelle les commentateurs ne sont pas d'accord. Peut-être Kennkô s'arrêta-t-il tout simplement à ce point parce qu'il ne voulait pas continuer plus longuement son ouvrage. Peut-être aussi l'acheva-t-il, de propos délibéré, par une historiette malicieuse où

apparaîtrait ce scepticisme qui, en matière de doctrine, répondait aux hésitations de son caractère flottant, et qu'il exprima si bien dans ces vers, d'une résignation un peu facile :

« Que le monde est plein d'injustice !
Mais je dois me consoler en pensant
Que je ne suis pas seul malheureux :
Car la vie ne m'appartient pas. »

En somme, nos trois auteurs nous livrent des impressions personnelles qui reflètent à merveille leurs caractères différents. C'est la variété même de leurs observations qui fait pour nous le prix et le charme de cette littérature impressionniste. Comme le disait Soséi Hoshi, dans une poésie délicate :

« En regardant le paysage,
Je vois les saules pleureurs, les cerisiers,
Et tant d'autres fleurs.
Heureux les habitants de notre beau pays,
Témoins de tout ce printemps ! »

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION.	5
Les Zouï-hitsou	12

PREMIÈRE PARTIE

Kennkô et le Tsouré-Zouré-Gouça.

CHAPITRE PREMIER. — Vie de Kennkô	17
CHAPITRE II. — Le Tsouré-Zouré-Gouça	31
CHAPITRE III. — Analyse du Tosuré-Zouré-Gouça	39
CHAPITRE IV. — Caractère de Kennkô.	69
CHAPITRE V. — Accueil fait au Tsouré-Zouré-Gouça.	92

DEUXIÈME PARTIE

Tchomei et le Hojoki.

CHAPITRE PREMIER. — Vie de Tchomei.	97
CHAPITRE II. — Le Hojoki	103
CHAPITRE III. — Caractère de Tchomei	129

TROISIÈME PARTIE

Sei Shonagon et le Makoura no Soshi.

CHAPITRE PREMIER. — Vie de Sei Shonagon.	133
CHAPITRE II. — Le Makoura no Soshi.	146
CHAPITRE III. — Caractère de Sei Shonagon	170
CONCLUSION.	185

Vu et admis à soutenance le 2 juillet 1909 :

Le Doyen de la Faculté des lettres

de l'Université de Paris,

A. CROISSET.

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

L. LIARD.

Imp. J. Thevenot, Saint-Dizier (Haute-Marne)